



HISTOIRE

MODERNE.

TOME TRENTIEME.

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, &c.



Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de M. Rollin.

Continuée par M. Richer, depuis le douzième volume.

TOME TRENTIEME.



Trois livres relié.



A PARIS,

Chez
Saillant & Nyon, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College.
Et veuve Desaint, Libraire, rue du Foin.

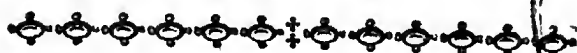
M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





HISTOIRE
DES
FLIBUSTIERS





AVANT-PROPOS.

AVANT de finir cet Ouvrage, nous croyons devoir dire un mot de ces ſcélérats qui, ſous le nom de *Flibuſtiers*, ont ravagé les côtes de l'Amérique. Nous n'en avons donné qu'une légere idée, parce que nous nous ſommes propoſé de préſenter au Lecteur cet objet ſous un ſeul coup d'œil. Nous ne parlerons que des plus

célebres Flibustiers ; nous ferons un article séparé de la vie de chacun d'eux, & nous abandonnerons les autres au silence.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Flibustiers.

En 1625, deux Vaisseaux, l'un François, l'autre Anglois, aborderent à l'Isle Saint Christophe, comme nous l'avons dit dans le vingt-uniéme Volume de cet Ouvrage. Ils ne s'amuserent point à s'en disputer la possession ; ils la partagerent entre eux, & y formerent des établissemens fort avantageux. Les Espagnols ne virent point sans inquiétude ces deux nations faire des progrès si rapides dans un pays qu'ils prétendoient leur appartenir : ils équipperent une flotte, les attaquerent, & les forcerent d'abandonner cette Isle. Si-tôt que les Espagnols furent partis, les deux Colonies retournerent dans leurs

possessions, où ils firent de nouveaux progrès.

Pour se venger des Espagnols, ils résolurent d'imiter les Zélandois qui faisoient des courses sur eux, & leur enlevoient beaucoup de richesses. Ces nouveaux Pirates réussirent au point qu'ils amasserent des richesses considérables. Quelques François, contents de leur fortune, s'en retournerent dans leur patrie pour y vivre tranquillement. L'état florissant dans lequel ils parurent, fit concevoir à plusieurs de leurs compatriotes le projet de courir les mêmes hasards. Plusieurs Habitans de Dieppe équiperent des vaisseaux, se rendirent à l'Isle S. Christophe, d'où ils alloient en course sur les Espagnols. Trouvant cette Isle trop éloignée, & d'un difficile accès, à cause des vents & des courants, ils chercherent un lieu plus commode. Quelques-uns se rendirent à l'Isle S. Domingue, & y aborderent par un côté qui n'étoit point habité par les Espagnols. Le grand nombre de bêtes à cornes qu'ils y trouverent leur donna l'idée de chercher quelque lieu voisin où ils pourroient se réfugier en sûreté

& aller chercher des rafraîchissemens à S. Domingue. L'Isle de la Tortue qui en est à peu de distance, leur parut être ce qu'ils cherchoient ; mais les Espagnols les avoient prévenus : ils y avoient mis une garnison de vingt-cinq hommes avec un Commandant. Les Aventuriers examinerent l'état dans lequel étoit cette garnison ; &, la voyant mal entretenue, ils l'attaquerent, la chasserent, & demeurerent maîtres de l'Isle. On a donné la description de l'Isle de la Tortue dans le ving-deuxieme volume de cet Ouvrage.

Les Aventuriers résolurent de s'y établir & se diviserent en trois bandes ; une se chargea du soin d'aller tuer des bœufs, des vaches & des porcs, à Saint Domingue. On appella ceux qui la composoient *Boucaniers* : l'autre se chargea de construire des habitations & de faire cuire la viande que les Chasseurs apportoient : la troisiéme fut destinée à aller en course, & on avoit soin de leur tenir des provisions toutes prêtes, lorsqu'ils partoient ou qu'ils revenoient. On leur donna le nom de *Flibustiers*. Ceux qui restoient dans l'Isle furent appellés *Habitans*.

Les Chasseurs ou Boucaniers apportoient des cuirs en très-grande quantité ; les Flibustiers n'y revenoient qu'avec des richesses immenses : jamais il n'arrivoit un vaisseau à l'Isle de la Tortue sans y rapporter une très-riche cargaison. Les Espagnols ne tarderent pas à sentir combien cet établissement leur étoit préjudiciable. Le Gouverneur de S. Domingue se mit à la tête de ses troupes alla dans l'Isle de la Tortue, fit passer au fil de l'épée tous ceux qu'il rencontra. On lui fit peu de résistance, parce qu'une partie des Aventuriers étoit à la chasse, & l'autre en course.

Après cette expédition les Espagnols se retirerent, & eurent l'imprudence de ne laisser aucune troupe dans l'Isle de la Tortue ; ce qui facilita aux Aventuriers, qui étoient échappés au massacre, le moyen de se remettre en possession de l'Isle : ils reconnurent pour chef un Capitaine Anglois, nommé *Villis*. Les François s'ennuyerent bientôt d'être sous la domination des Anglois, les chasserent de la Tortue, & reconnurent pour Chef M. le Vasseur. Il y fit bâtir

un Fort auquel il donna le nom de *Fort de la Roche.*

Les Flibustiers voyant qu'ils avoient une retraite assurée, reprirent courage & firent de nouvelles prises sur les Espagnols. Les Espagnols firent une nouvelle tentative pour chasser les Aventuriers de la Tortue; mais ils furent repoussés avec perte. M. le Vasseur, qui avoit vu les Aventuriers lui obéir avec la plus grande soumission pendant le combat, se crut tout permis, & les traita comme des esclaves. Cette imprudence lui coûta la vie; ils l'assassinerent.

Le Chevalier de Fontenay se mit en possession de la Tortue, fit réparer le Fort: les Flibustiers continuerent d'aller en course; ils recommencerent leur commerce avec les François & les Anglois. Ils faisoient tous les jours des prises considérables sur les Espagnols; ce qui engagea le Gouverneur de S. Domingue à faire un armement considérable, & à tenter de chasser à la fin les Flibustiers de la Tortue. Pour y réussir, ils profita d'un jour où tous les Flibustiers étoient en course, & avoient laissé l'Isle presque

dépeuplée. Son entreprise fut si bien conduite, qu'il força le Chevalier de Fontenay de capituler, & d'abandonner l'Isle de la Tortue avec tous les Flibustiers qui s'y trouverent alors. Il y laissa une garnison de soixante hommes, commandés par un habile Officier, & mit dans le Fort des munitions de toutes especes.

Peu de temps après, les Flibustiers s'assemblerent à l'Isle de S. Domingue au nombre de quatre cents, élurent pour leur Chef du Rossey, Gentilhomme Périgourdin, & allerent sous ses ordres reprendre l'Isle de la Tortue, & le reconnurent pour leur Chef.

En 1664, on céda les Antilles à la Compagnie des Indes, qui y établit M. d'Ageron Gouverneur de la Tortue. Il se comporta avec tant de sagesse, qu'en très-peu de temps cette Isle se trouva très-peuplée : il établit aussi des habitations dans l'Isle S. Domingue. Pour rendre sa Colonie solide, il demanda qu'on lui envoyât des femmes de France, pour les marier avec les Flibustiers qui étoient tous fort riches, parce qu'ils continuoient toujours à faire

des courses sur les Espagnols. On lui envoya un nombre considérable de ces femmes qui, par leur conduite, forcerent les Magistrats d'exercer contre elles toute la sévérité des Loix. On assure que lorsqu'elles furent débarquées, les Flibustiers se rangerent autour d'elles & leur dirent : *Nous ne vous demanderons point compte du passé, parce que vous n'étiez pas à nous ;* & qu'en frappant sur le canon de leur fusil, ils ajouterent : *Si vous nous manquez, cela ne vous manquera pas.* Ils les conduisirent ensuite chez eux. On voulut empêcher les François qui étoient établis dans ces cantons de trafiquer avec les étrangers ; mais on les vit tout disposés à la révolte. On ôta les entrées, & on se contenta de lever un léger tribut sur les marchandises.

Le nombre des Flibustiers s'accrut par la suite au point qu'ils se virent assez forts pour attaquer & prendre des Villes.

Nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur les Boucaniers, dont nous n'avons dit qu'un mot en passant, & faire connoître au Lecteur

l'état & la maniere de vivre de ces hommes singuliers. Les Caraïbes Indiens ont coutume de couper leurs prisonniers par morceaux, & de faire boucaner leur chair; c'est-à-dire, qu'ils la mettent sur des especes de clayes, sous lesquelles ils allument du feu : ils nomment ces clayes *barbacoa*, & le lieu où elles sont *boucan*, & l'action *boucaner*, qui veut dire rôtir & fumer; c'est de-là que les Boucaniers ont pris leur nom, parce qu'ils font aux animaux ce que les Caraïbes font aux hommes.

La seule occupation des Boucaniers est de chasser. Les uns ne font la chasse qu'aux taureaux pour en avoir les cuirs. Les autres aux sangliers pour en avoir la viande, qu'ils salent & qu'ils vendent. Ceux qui font la chasse aux taureaux ont une meute de chiens, dans laquelle est un venteur qui découvre l'animal. Ils ont de fort bons fusils qu'ils font venir de France.

Pour habillement ils ont deux chemises, un haut de chausse, une casaque, le tout de grosse toile, avec un bonnet qui est de drap, & souvent le fond d'un chapeau : leurs souliers sont

faits de peaux de porc, de taureau ou de vache : ils ont une petite tente de toile aſſez fine ; elle leur ſert pour ſe repoſer & ſe garantir des moucherons. Lorſqu'ils arrivent dans un canton où il y a beaucoup de taureaux ou de ſangliers, ils y bâtiſſent des cabanes, les couvrent de queues de palmiſtes, & tendent leur toile dans ces cabanes. Ils vont à la chaſſe dès le matin, tuent autant d'animaux qu'ils en peuvent rencontrer, écorchent les taureaux, en prennent la peau, & l'emportent dans leur cabane. Ils gardent auſſi quelques morceaux de viande qu'ils font cuire pour leur ſouper. Ils font ſécher leurs cuirs avec de la cendre & du ſel, les portent ſur le bord de la mer, & les vendent aux Européens qui les payent aſſez cher.

Les Boucaniers qui vont à la chaſſe des ſangliers ont le même équipage & les mêmes armes que ceux dont on vient de parler; mais ils en accommodent la chair autrement. Lorſqu'ils ſont arrivés de la chaſſe, chacun écorche un ſanglier, en ôte les os, en coupe la chair par éguillettes aſſez longues,

les met sur des nattes, les couvre de sel bien égrugé; & lorsqu'elles en ont pris suffisamment, on les boucannent. Pour les fumer, on brûle dessous toutes les peaux de sangliers qu'on a écorchés. Ces éguillettes de chair de sanglier deviennent vermeilles, & ceux qui en ont mangé, assûrent que c'est un très-bon mets. On en fait des paquets qu'on vend: on fond aussi la graisse, & on en tire un assez bon profit.

Les Boucaniers, en général, vivent dans une parfaite union, & ne se font jamais de tort. Lorsque quelqu'un trouve le coffre de son camarade, il y prend ce qui lui est nécessaire, & le lui rend exactement aussi-tôt qu'il en a les facultés. Autrefois lorsqu'il s'élevoit quelque différent entre eux, ils le vidoient à coups de fusil, & s'il y en avoit un de mort, le Chirurgien de la troupe examinoit comment il avoit reçu la balle: lorsqu'il trouvoit qu'elle n'étoit pas entrée par devant, on attachoit celui qui l'avoit tué à un arbre, & on lui cassoit la tête.

Les Boucaniers Espagnols chassent

autrement que les François : ils ne se servent point d'armes à feu : ils ont des chiens, se font suivre par deux ou trois Valets pour exciter les chiens. Lorsqu'ils trouvent un taureau, ils le poussent dans une prairie, où le Boucanier qui est à cheval l'attend, court sur lui, lui coupe le jarret, & le tue avec sa lance. Cette chasse est fort dangereuse, parce que les taureaux entrent presque toujours en furie, crevent les chevaux & tuent les hommes. Ceux de cette nation sont plus proprement habillés, & se nourrissent plus délicatement que les Boucaniers François. Ils sont toujours munis de pain, de vin & d'eau-de-vie, ce que les autres ont rarement. Lorsque les Boucaniers des deux nations se rencontrent, ils se font une guerre cruelle ; mais les Espagnols n'attaquent jamais les François, que quand ils sont au moins cinq contre un. A force de tuer des taureaux & des sangliers, le nombre en a tellement diminué, que cette chasse a cessé d'être lucrative ; & les François l'ont presque tous abandonnée pour cultiver la terre.

§. I.

Caractere des Flibustiers.

Les Flibustiers sont tous braves : le danger, quelque pressant qu'il soit, ne les arrête jamais. Le desir du gain les guide, & rarement celui de la gloire. Ils n'ont point de demeure fixe, & parcourent tous les lieux où ils croyent pouvoir trouver des richesses. Ils prient Dieu de les seconder dans leurs entreprises, avec autant de ferveur, que les autres hommes le prient de leur être favorable dans leur commerce. Ils ne songent point à l'avenir, & répandent l'argent avec profusion : ils se livrent avec empressement au plaisir, le quittent sans peine pour les travaux les les plus pénibles. Ils passent de l'abondance à la misere, sans s'étonner ni s'affliger.

§. II.

Comment ils s'y prennent pour avoir des Bâtimens.

Ils s'associent quinze ou vingt, tous

armés d'un bon fusil, de deux pistolets & d'un bon sabre. Ils en choisissent un d'entre eux pour leur Chef, s'embarquent sur un canot qui est d'une seule piéce de bois. Ils n'ont qu'une chemise ou deux avec un caleçon, ne prennent de vivres que ceux qui leur sont nécessaires pour se rendre à l'endroit où ils esperent en trouver. Dans cet état ils vont à l'embouchure de quelque riviere ou de quelque Port, d'où ils prévoïent qu'il doit sortir des barques. Si-tôt qu'il en paroît une, ils sautent à bord & s'en rendent maîtres. Comme elles sont toujours remplies de vivres & de marchandises, ils trouvent de quoi vivre & se vêtir. Ils partagent leur prise par portions égales, vont ensuite dans les cantons où ils savent que les Espagnols élevent des porcs, en enlevent le plus qu'ils peuvent; ils les tuent & les salent. Ils vont alors en course, & attaquent, avec une intrépidité incroyable, les plus grands bâtimens. Ils s'associent ordinairement deux à deux, se nomment freres, & tout est en commun entre eux, jusqu'aux femmes. Cependant lorsqu'ils

en prennent quelqu'une, s'ils n'en ont pas, ils tirent au ſort à qui l'épouſera. Elle porte le nom de celui auquel elle eſt échue, ſans ceſſer d'être commune aux deux. Voilà un précis des mœurs & des uſages des Flibuſtiers. Nous allons donner une idée de ceux qui ont rendu leur nom célebre dans cet odieux genre de vie.

ARTICLE PREMIER.

Vie de l'Aventurier l'Olonois.

L'OLONOIS eſt un des plus célebres Flibuſtiers dont on ait entendu parler. Il étoit du Poitou, né dans un lieu nommé les Sables d'Olone d'où il tiroit ſon nom. Il s'embarqua à la Rochelle avec un Habitant des Iſles de l'Amérique, qui le garda trois ans en qualité de domeſtique ou d'engagé.

Lorſqu'il fut libre il ſe rendit à Saint Domingue, & ſe mêla parmi les Boucaniers. Il s'ennuya de cet état, alla trouver les Flibuſtiers qui étoient à la Tortue, ſe mit en courſe avec eux,

& se distingua au point qu'ils lui donnerent un Bâtiment avec lequel il fit plusieurs courses. Il eut le malheur d'être attaqué à une descente par un détachement considérable d'Espagnols, qui lui tuerent beaucoup de monde, & emmenerent le reste à Campêche. L'Olonois, pour leur échapper, se barbouilla de sang, & se mit parmi les morts. Lorsque les Espagnols furent partis, il alla se laver dans une riviere qui étoit près de-là, prit l'habit d'un Espagnol, s'approcha de la Ville de Campêche. Il rencontra plusieurs Esclaves, leur promit de les mettre en liberté, même de leur procurer des sommes considérables s'ils vouloient le suivre. Cette proposition fut bientôt acceptée. Ils prirent un canot qui étoit dans le Port, le conduisirent à bord dans un endroit où l'Olonois les attendoit, & passerent avec lui à la Tortue. Il y rassembla plusieurs Flibustiers, & alla croiser aux environs de l'Isle de Cuba. Il fut découvert, & le Gouverneur de la Havane, qui est la capitale de cette Isle, envoya contre lui une Frégate armée de dix piéces de ca-

non, & montée par quatre-vingt hommes, qui passoient pour les plus braves qui fussent la à Havane. Le Gouverneur étoit si persuadé que ses gens prendroient les Flibustiers, qu'il leur avoit ordonné de les pendre tous, sans en excepter un. Il fut trompé dans son espérance; son vaisseau fut pris; & l'Olonois, instruit de l'ordre qu'il avoit donné, trancha *la tête à tous les Espagnols*, à la réserve d'un auquel il donna une Lettre pour le Gouverneur de la Havane. Elle étoit conçue en ces termes: « J'ai fait à vos gens ce que vous » aviez ordonné qu'on fît aux miens & » à moi-même. Puisque vos intentions » sont telles, je vous assure que je ferai » le même traitement à tous les Espa- » gnols que je prendrai. Je puis être » exposé à l'essuyer moi-même; mais » je m'en garantirai, en me donnant » la mort dans un cas pressé ».

Cette Lettre causa beaucoup de surprise au Gouverneur; il ne pouvoit s'imaginer comment vingt hommes, avec un ou deux canots, avoient pu prendre une Frégate armée en guerre, & montée de quatre-vingts hommes,

La colere ſuccéda à l'étonnement : il envoya ordre dans tous les Ports de l'Amérique de faire pendre tous les priſonniers Anglois & François. On lui repréſenta que les Flibuſtiers prenoient un nombre d'Eſpagnols bien plus conſidérable que celui qu'on leur prenoit, & que cette conduite ſeroit funeſte à la nation Eſpagnole. Le Gouverneur goûta ces raiſons & révoqua ſon ordre. On tient ce fait d'un priſonnier Eſpagnol que les Flibuſtiers prirent par la ſuite.

L'Olonois retourna à la Tortue pour y augmenter ſon équipage. Il y trouva un de ſes amis nommé Michel le Baſque, avec lequel il s'aſſocia. Ils formerent le projet d'aller ſurprendre quelque Ville Eſpagnole, & le firent ſavoir à tous les Flibuſtiers qui étoient dans les environs. Bientôt ils furent environnés de quatre cents hommes. Ceux qui avoient pris des vaiſſeaux les leur amenerent : leur Flotte ſe trouva compoſée de cinq petits Bâtimens. On donna à l'Olonois la qualité de Commandant de l'Armée navale, & le Baſque fut déclaré Général de l'Armée de

terre. Ils allerent d'abord à l'Isle Saint Domingue, où ils tuerent beaucoup de sangliers & de taureaux qu'ils salerent & embarquerent pour leur servir de provisions. Les Flibustiers mirent à la voile pour remplir leur dessein. Ils rencontrent à peu de distance du lieu de leur départ deux vaisseaux Espagnols richement chargés, & beaucoup plus grands que les leurs. Ils leur livrerent combat & les prirent malgré la résistance que firent ceux qui étoient dessus. L'Olonois envoya le plus grand, qui étoit tout rempli d'indigo, à la Tortue pour y être déchargé, & donna ordre à ceux qui le conduisoient de revenir le joindre. Il garda l'autre, parce qu'il portoit beaucoup de munitions de guerre destinées pour S. Domingue. Un nombre assez considérable de François, nouvellement arrivés de la Tortue, s'embarquerent dans le Vaisseau qui devoit aller rejoindre l'Olonois. Deux neveux de M. d'Ageron, Gouverneur de l'Isle de la Tortue, voulurent être de la partie.

L'Olonois voyant que tout lui annonçoit une heureuse réussite, fit la

revue de sa Flotte, qui étoit composée de sept vaisseaux & de tout l'équipage, dont le nombre se montoit à quatre cents quarante hommes. Alors il déclara son projet, qui étoit d'aller à la Ville de Maracaïbo, dans la Province de Venezuela, située sur le bord du Lac du même nom, & de piller toutes les Habitations qui sont aux environs. Tout le monde approuva son dessein, & promit de le seconder de toutes ses forces.

L'Olonois fit mettre à la voile, arriva dans le Lac Maracaïbo, mit son monde à terre, en laissa le commandement au Basque; mais il vouloit partager le péril, & se joignit aux troupes de terre. Le Basque attaqua le Fort & s'en empara. Une partie de la garnison fut massacrée, & l'autre resta prisonniere. Peu de temps après il s'empara de la Ville, mais il n'y trouva pas les richesses qu'il attendoit, parce que les Habitans, avertis de qui se passoit par le canon du Fort, avoient transporté leurs plus précieux effets à Gibraltar. Les Flibustiers forcerent ceux qui étoient restés dans la Ville de leur dire où l'on avoit transf-

porté les richesses. On leur avoua qu'elles étoient à Gibraltar. L'Olonois forma aussi-tôt le dessein d'y aller. Il prit plusieurs Habitans de Maracaïbo pour l'y conduire. Les prisonniers l'avertirent qu'il trouveroit cette Ville en état de défense. « N'importe, leur répondit-» il, la prise en sera meilleure ».

Lorsqu'il y arriva, il trouva que les Espagnols s'y étoient effectivement très-bien retranchés, & s'étoient précautionnés contre toute surprise. Ils avoient abbattu de grands arbres pour boucher toutes les avenues : d'ailleurs tout le pays étoit noyé, & on n'y pouvoit entrer sans enfoncer dans la boue jusqu'au genou. Les Espagnols n'avoient laissé qu'un seul chemin praticable ; mais il étoit si étroit qu'on n'y pouvoit passer que six de front. L'intrépide Olonois ne se rebuta point. Il cria à ses gens : *Courage, mes freres, il faut avoir ces gens-là ou périr : si je succombe, ne vous ralentissez pas.* A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il s'élança sur les Espagnlos, & fut suivi de tous ses gens qui étoient aussi braves que lui. Lorsqu'ils furent à une portée de pistolet

du retranchement, ils enfoncerent dans la boue, & les Espagnols commencerent à tirer sur eux avec une batterie de vingt piéces de canon chargés à cartouche. Il tomba beaucoup de Flibustiers; mais en mourant, ils excitoient eux-mêmes leurs compagnons à combattre. *Courage*, leur crioient-ils, *vous aurez la victoire*. Ils couperent des branches d'arbres qui leur rendirent le chemin plus facile, furent bientôt maîtres du premier retranchement, poursuivirent les Espagnols jusqu'au second, & les forcerent de se soumettre. Ces derniers, dont le nombre se montoit à six cents hommes, en perdirent quatre cents & eurent cent blessés; l'Olonois fit les cent autres prisonniers avec les blessés.

Après cette victoire, l'Olonois envoya des partis fouiller dans les bois où les Espagnols avoient caché leur or & leur argent. On mettoit à la question tous ceux qu'on rencontroit, pour leur faire dire où étoit leur trésor. Les Flibustiers resterent environ six semaines à Gibraltar. L'Olonois voyant que la corruption des cadavres & du sang

répandu faiſoit périr beaucoup de ſes gens, réſolut de partir; mais il fit ſignifier aux Habitans qu'il falloit lui payer la rançon de la Ville, ſinon qu'il y metteroit le feu. Voyant qu'on tardoit à lui faire réponſe, il fit mettre le feu aux quatre coins, & en moins de ſix heures elle fut réduite en cendres. Il dit aux priſonniers qu'il avoit faits, que s'ils ne payoient leur rançon, ils eſſuyeroient les plus cruels tourmens.

Il retourna à Maracaïbo, commanda aux Habitans de lui amener cinq cents vaches pour ravitailler ſes vaiſſeaux. Les Eſpagnols eſpéroient qu'il les laiſſeroit tranquilles; mais il leur fit dire que, ſi, dans cinq jours, ils ne lui payoient pas la rançon de la Ville, il la réduiroit au même état que Gibraltar. Pendant qu'on étoit occupé à amaſſer la ſomme qu'il falloit pour la rançon, les Flibuſtiers pilloient les Egliſes, en emportoient tout l'or & l'argent qu'ils y trouvoient.

Les Eſpagnols leur apporterent promptement la rançon que l'Olonois leur avoit demandée; ils n'aſpiroient qu'au moment de ſe voir débarraſſés de ces ſcélérats.

Les Flibustiers leverent l'ancre, se rendirent aux Gonaïves pour partager leur butin. Lorsqu'ils furent tous assemblés, chacun fit serment qu'il n'avoit rien détourné, & qu'il mettoit à la masse généralement tout ce qu'il avoit pris aux Espagnols.

Lorsqu'on eut tout ramassé, on apprécia leur capture à un million, sans parler des vaisseaux. Enfin dans cette course, ils causerent plus de trois millions de perte aux Espagnols. On fit le partage, & l'on se rendit à la Tortue. Ils s'y livrerent à tous les excès auxquels des hommes qui menent une pareille vie sont sujets, & eurent bientôt dépensé ce qu'ils avoient amassé. Quelques-uns d'entre eux, plus prudens, retournerent en France, pour y jouir tranquillement du fruit de leurs travaux, ou, pour mieux dire, de leurs crimes.

Toutes ces prises n'étoient pas assez considérables pour satisfaire aux dettes exhorbitantes & aux dépenses excessives de l'Olonois. Il se trouva aussi embarrassé qu'il l'étoit auparavant, & résolut de faire quelque nouvelle entreprise. Il

Il en parla à ses camarades, qui, se trouvant aussi dans l'embarras, ne manquerent pas d'approuver son projet. Plusieurs Habitans de l'Isle, qui jusqu'alors ne s'étoient occupés qu'à cultiver le tabac, lui proposerent d'aller avec lui s'exposer aux hasards. Voyant que le nombre de ses compagnons devenoit trop considérable, pour que ses vaisseaux pussent le contenir, il fit radouber une Flûte qu'il avoit prise dans sa derniere course, y monta avec trois cents hommes, & en distribua trois cents autres dans ses cinq petits Bâtimens. Lorsque tout fut prêt, il dit à ses gens que son projet étoit d'aller vers le Lac *Nicaragua*, pour piller les Villes des environs, où il espéroit trouver des richesses immenses, parce que les Flibustiers n'y avoient pas encore fait de descentes. Il ajouta qu'il meneroit avec lui un Indien qui connoissoit le pays, & qui les conduiroit dans tous les endroits où ils pourroient trouver de riches dépouilles.

Voyant que tous ses gens étoient prêts à le suivre, il donna rendez-vous à *Mata-Mano*, qui est à la bande du

ſud de l'Iſle de Cuba. Il choiſit ce lieu; parce qu'il y a quantité de tortues, & beaucoup de canots pour en pêcher. Il vouloit prendre quelques-uns de ces canots pour y mettre ſon monde quand il ſeroit à l'embouchure de la riviere qui conduit au Lac de Nicaragua, afin qu'ils puſſent aborder dans les endroits où les grands vaiſſeaux n'avancent point faute d'eau. Son projet réuſſit; il trouva beaucoup de canots qu'il prit & mis dans ſes vaiſſeaux. De-là il fit voile pour le Cap Gracia-Dios. Il fit deſcendre ſon monde à terre, & prit la route de San-Padro, petite Ville ſituée aux environs. Dans ſon chemin il fut arrêté par une embuſcade d'Eſpagnols qui étoient retranchés derriere quelques gabions, dans un défilé qu'il étoit impoſſible d'éviter, à cauſe de l'épaiſſeur des bois & des halliers tout remplis d'épines. L'Olonois vainquit tous ces obſtacles, & donna avec tant d'impétuoſité ſur les Eſpagnols, qu'il les mit en fuite. Cette victoire lui coûta cependant fort cher: il perdit une grande partie de ſes plus braves ſoldats.

Ce barbare fit tuer tous les Espagnols blessés. Il interrogea les prisonniers qui lui dirent, qu'outre cette embuscade, il y en avoit encore deux à passer avant d'arriver à la Ville. Il leur demanda si l'on pouvoit éviter ce chemin, & tous lui répondirent qu'il étoit impossible: il en fit massacrer la plus grande partie, en attacha un à un arbre, lui ouvrit le ventre, & dit à ceux qui restoient qu'il leur feroit subir le même sort s'ils refusoient de lui enseigner une autre route. Sur leur réponse il jugea qu'il n'y en avoit point d'autre, & dit à ses camarades qu'il falloit le suivre, mais tâcher d'éviter les embuscades.

Les Flibustiers se mirent en marche, rencontrerent une seconde embuscade, & forcerent encore les Espagnols de lâcher prise. Il continuerent leur route & rencontrerent enfin la troisiéme embuscade. Le combat fut opiniâtre; les Espagnols furent encore battus. L'Olonois prit enfin la Ville; mais il n'y trouva pas les richesses qu'il attendoit, parce que les Habitans ne font pas un commerce considérable. Il y mit le feu & la réduisit en cendres. Cet Aventurier

fit encore quelques prises : une partie de ses camarades l'abandonna : il échoua près du Golfe Darien, tomba entre les mains des Sauvages qui le couperent par morceaux, le firent rôtir, & le mangerent. Telle fut la fin d'un des plus grands scélérats qui ait paru sur les côtes de l'Amérique.

ARTICLE II.

Aventures d'Alexandre, surnommé Bras-de-fer.

M. ŒXMELIN, Auteur de l'Ouvrage dans lequel nous puisons les faits que nous rapportons ici, ne dit point de quel pays étoit le Flibustier dont nous allons parler. Il assure qu'il étoit Gentilhomme, qu'il avoit une très-belle figure; que sa taille étoit avantageuse, & que sa force surpassoit celle des hommes ordinaires : son courage alloit jusqu'à la témérité. Il ne cherchoit point comme les autres Flibustiers à avoir sous ses ordres des flottes entieres ; il se

contentoit d'un seul vaisseau qu'il nommoit *le Phénix*, & cherchoit des gens courageux comme lui.

Un jour qu'il étoit en course, il fut surpris d'un orage terrible : le vent brisa ses mâts, & le tonnerre mit le feu à la soute aux poudres. Toute la partie du vaisseau où elle étoit, sauta avec tous ceux qui étoient dessus. Ceux qui étoient de l'autre côté du vaisseau se trouverent tout-à-coup dans la mer. Ils n'étoient pas éloignés de terre, & se sauverent presque tous à la nage. Alexandre fut un des premiers qui arriverent à terre. Ils aborderent dans des petites Isles qui sont aux environs de Bocca del Drago, habitées par des Indiens qu'on n'a pu encore réduire. Ils parcoururent les bords de la mer pour tâcher de rattrapper une partie des débris de leur vaisseau. Ils craignoient d'être insultés par les Indiens qui passent pour être fort méchans.

Pendant qu'ils étoient occupés à ramasser le bois qu'ils pouvoient attrapper, ils furent attaqués par une troupe d'Indiens ; mais les Flibustiers en tuerent beaucoup, & firent presque tout

le reste prisonnier. Depuis ce temps il ne parut plus d'Indiens.

Les Flibustiers commençoient à s'ennuyer de la vie qu'is étoient obligés de mener dans ces Isles, lorsqu'ils apperçurent un vaisseau qui dirigeoit sa marche dans l'endroit où ils étoient. Ils se cacherent pour le laisser aborder. C'étoit un vaisseau marchand armé en guerre qui manquoit d'eau, & abordoit à ces Isles pour en faire. Quelques Soldats, bien armés, descendirent à terre, pour garantir ceux qui iroient en chercher des insultes des Indiens. Les Flibustiers se cacherent dans l'épaisseur du bois, firent une décharge sur ces Soldats, & en tuerent une très-grande quantité. Les Soldats, qui ne voyoient personne, & qui s'apperçurent que ce n'étoit pas avec des fléches qu'on tiroit sur eux, mirent ventre à terre. Les Flibustiers ne voyant plus personne, crurent que ces Soldats s'étoient retirés.

Alexandre, cédant à son impatience & à son courage, sortit des bois avec ceux qui étoient autour de lui. Les Soldats l'ayant apperçu, pousserent un grand cri, se releverent & marcherent à lui.

Alexandre, de son côté, avança sur eux. Si-tôt qu'il les eut joint, il porta un coup de sabre sur la tête de celui qui marchoit à la tête des Soldats; mais le casque de celui-ci para le coup. Il alloit redoubler; mais une racine d'arbre qui se trouva sous ses pieds le fit tomber. Son adversaire avança pour le frapper; la force & la légéreté tirerent Alexandre de ce danger. Il se releva si promptement, qu'il para un coup de sabre que son adversaire lui portoit, & l'abattit mort à ses pieds. Les autres Flibustiers, guidés & excités par leur chef, tuerent tous les Soldats & leur chef.

Ceux qui étoient restés dans le vaisseau avoient entendu le bruit de la mousquéterie, & s'étoient persuadés que leurs gens avoient été attaqués par les Indiens. Comme ils savoient que leurs Soldats étoient braves, & que leur nombre étoit assez considérable, ils crurent qu'ils les avoient repoussés; & pour achever d'intimider les Indiens, ils lâcherent une bordée de canon.

Les Flibustiers ne perdirent point de temps, ils dépouillerent les morts, pri-

rent leurs habits, & marcherent vers le vaisseau en poussant de grands cris, pour signe de la victoire. Ceux qui étoient dedans, crurent que c'étoit effectivement leurs camarades qui revenoient vainqueurs, & les reçurent dans leur bord. Les Flibustiers firent mainbasse sur eux, & trouverent fort peu de résistance. Ils furent bientôt maîtres du vaisseau qui portoit des richesses immenses. L'Auteur qui nous sert de guide, assure qu'Alexandre fit plusieurs autres actions aussi téméraires; mais il n'entre dans aucun détail à ce sujet, & laisse là le reste de la vie de ce Flibustier.

ARTICLE III.

Aventures du Capitaine Montauban.

Ce Chef de Flibustiers parcourut pendant près de vingt ans les côtes de la Nouvelle-Espagne, du Mexique, de la Floride, de la Nouvelle-Yorck, &c. En 1691, il partit pour les côtes de

Guinée, & y fit des ravages terribles. Il entra dans la riviere de Serrelione, prit la Forteresse qui étoit défendue par vint-quatre piéces de canon, la fit sauter, parce qu'il craignoit que les Anglois ne s'y établissent. En 1694, il se rendit aux environs de l'Isle de Sainte-Croix, où on lui donnna avis qu'un convoi de vaisseaux Anglois devoit partir pour les Barbades, & de-là se rendre en Angleterre. Montauban se hâta d'aller croiser près de ces Isles. A peine y fut-il arrivé qu'il vit paroître le convoi: il attaqua aussi-tôt l'escorte; il l'enleva avec deux vaisseaux marchands qui étoient chargés de sucre; le reste se sauva pendant le combat. Il emmena à Bordeaux les vaisseaux qu'il avoit pris, & les y vendit.

Ses camarades, voulant se délasser des fatigues qu'ils avoient essuyées sur mer, firent des dépenses exorbitantes: ils se livrerent même à la débauche au point qu'il en mourut un nombre assez considérable. Montauban, craignant qu'un plus long séjour dans cette Ville ne lui fît perdre la plus grande partie de ses gens, résolut de partir. Il aug-

menta ſa troupe d'un nombre conſidérable de jeunes gens qui lui propoſerent d'aller avec lui tenter la fortune. Il partit au mois de Février 1695, pour aller croiſer ſur les côtes de Guinée. Dans ſa route il donna la chaſſe à deux vaiſſeaux Anglois. Proche le Cap des trois Pointes, il attaqua une Frégate Hollandoiſe armée en guerre, la maltraita beaucoup, ſans cependant la prendre. Peu après il prit un vaiſſeau Anglois armé de vingt piéces de canon, chargé de dents d'éléphant, de cire, & de trois cents cinquante Négres. Proche l'Iſle du Prince, il prit un vaiſſeau de Brandebourg qui enlevoit toutes les petites Barques qu'il rencontroit. Il trouva ſur les côtes d'Angola un vaiſſeau Anglois armé de cinquante-deux piéces de canon, & dont l'équipage étoit de trois cents hommes. Il l'attaqua, vint à l'abordage; mais lorſqu'il s'en croyoit maître, le vaiſſeau ſauta, & fit ſauter le ſien avec un fracas épouvantable : le Capitaine Anglois avoit mis une méche à la ſainte-barbe.

Montauban étoit ſur ſon vaiſſeau &

donnoit des ordres à ſes gens lorſque le feu y prit : il fut enlevé à une hauteur prodigieuſe, & retomba dans la mer où il reſta quelque temps ſans connoiſſance ; mais il ſe débattoit au point qu'il eut le bonheur de ne pas aller à fond. La connoiſſance lui revint ; il eut l'adreſſe de s'accrocher à un mât, & vit autour de lui le ſpectacle le plus horrible qu'on puiſſe imaginer ; des débris de vaiſſeau, des membres épars, des troncs tous fracaſſés qui luttoient contre la mort, & qui tout-à-coup étoient engloutis dans les flots.

Il apperçut quelques-uns de ſes camarades qui nageoient autour de lui, les exhorta à prendre courage, & à atteindre une barque qu'il voyoit nager au milieu des débris. Ils y arriverent avec lui au nombre de quinze, trouverent le moyen d'y mettre un mât, & prirent des planches pour leur ſervir d'aviron. Le Capitaine Mantauban avoit reçu un coup très-violent à la tête. On lava ſa plaie, on y mit de la charpie qu'on fit avec ſon mouchoir, & on lui banda la tête avec un mor-

ceau de ſa chemiſe. On eut les mêmes attentions pour tous ceux qui étoient bleſſés.

Ces malheureux paſſerent trois jours à voguer à l'aventure, ſans vivres & ſans eau douce. Un d'eux ne pouvant réſiſter à la ſoif, but tant d'eau de la mer, qu'il en mourut. Les autres ſouffrirent leurs maux avec plus de patience, & arriverent au Cap Gorſe, où ils trouverent quantité d'huîtres qui appaiſerent leur faim. Ils ſe diſperſerent pour chercher des vivres; mais ils n'en trouverent d'aucune eſpece. Lorſqu'ils furent raſſemblés, ils rentrerent dans leur barque, & ſe rendirent au Port de Lopez. Montauban alla trouver un Prince Négre avec lequel il avoit été autrefois lié d'amitié, & en reçut des vivres pour lui & pour ſes gens. Mautauban s'embarqua ſur un vaiſſeau Anglois qui le conduiſit aux Barbades, où le Général Rouſſel le retint priſonnier, & au bout de quelque temps lui rendit la liberté: il lui donna même de l'argent pour retourner en Europe. Montauban y paſſa le reſte de ſes jours dans une honnête médiocrité.

ARTICLE IV.

Aventures des Capitaines Vand-Horn, Laurent & Grammont.

VAND-HORN étoit Flibuſtier, & faiſoit le trafic de Négres. Il en conduiſit une aſſez grande quantité à Saint Domingue; mais les Eſpagnols au lieu de les acheter, comme il l'eſpéroit, les lui prirent, diſant qu'ils vouloient ſe dédommager des pertes que les Flibuſtiers leur avoient cauſées. Il ſe plaignit au Gouverneur, lui repréſenta qu'il étoit injuſte de le rendre reſponſable des actions de gens qu'il ne connoiſſoit point, & avec leſquels il n'avoit jamais entretenu de correſpondance. Ses plaintes & ſes repréſentations furent inutiles. Il étoit vif & bouillant; la colere le fit aller juſqu'aux menaces; mais on ne daigna pas même lui répondre. Dès ce moment il jura une haine implacable aux Eſpagnols, & leur en fit peu de temps après ſentir les effets.

Il se rendit au Petit-Goave, & obtint de M. de Poincy, Gouverneur du Pays, une commission pour armer contre les Espagnols. Il arma son vaisseau en guerre, y mit toutes les munitions qu'il crut nécessaires pour une longue course, assembla près de trois cents hommes dont la valeur étoit connue. Parmi eux étoit le Capitaine Grammont, qui avoit été démonté à la côte de S. Domingue par un ouragan. Son vaisseau étoit de cinquante-deux piéces de canons, & portoit tout ce qu'il pouvoit posséder alors. Il avoit tout perdu dans son naufrage, hors le courage qui ne l'abandonnoit jamais.

Vand-Horn apprit que les Capitaines Laurent & Michel étoient aux Honduras, pour guetter un vaisseau Espagnol qu'ils avoient envie de prendre, parce qu'il étoit chargé de richesses. Comme il avoit formé un projet plus important, pour l'exécution duquel il avoit besoin d'eux, il résolut de prendre lui-même le vaisseau Espagnol. Il se hâta d'aller croiser vers les parages où ce vaisseau devoit passer, le rencontra & le prit à l'insçu des Capitaines Laurent & Mi-

chel. Il n'y trouva pas les richesses qu'il attendoit ; ce qui ne lui causa aucun chagrin, parce qu'il mettoit toutes ses espérances dans la prise de la Vera-Cruz. Cette expédition étoit le projet qu'il avoit formé, & il ne doutoit pas que les Capitaines Laurent & Michel ne fussent de son avis, quand il le leur auroit communiqué. Il partit à l'instant pour les joindre. Dès qu'ils l'apperçurent ils se préparerent au combat, croyant que c'étoit le vaisseau Espagnol ; mais ils furent très-surpris de voir le pavillon blanc sur le vaisseau qui arrivoit, & d'apprendre que c'étoit Vand-Horn qui amenoit celui qu'ils se proposoient de vendre.

Ils en conçurent tant de dépit, qu'ils ne voulurent pas l'écouter lorsqu'il les aborda ; mais Vand-Horn, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, se venger des Espagnols, les suivit & les joignit à Rotan ; leur expliqua ses raisons, & leur fit goûter son projet sur la Vera-Cruz. Il en fit autant à l'égard du Capitaine Grammont, & lui inspira les mêmes sentimens.

On tint un Conseil, & le Capitaine

Grammont parla ainsi : « L'expédition
» qu'on médite n'est pas une entreprise
» ordinaire, & l'exécution m'en paroî-
» troit impossible, si je ne connoissois
» la valeur & l'expérience de ceux qui
» m'écoutent. Nous n'ignorons pas que
» les Espagnols ont soin de mettre de
» bonnes troupes dans les Places aussi
» importantes que la Vera-Cruz, pour
» protéger le Commerce. La garnison
» que cette Ville entretient est au moins
» de trois mille hommes; & dans vingt-
» quatre heures elle peut en faire ve-
» nir quinze à seize mille des environs :
» la Forteresse est garnie de soixante pié-
» ces de canon. Si ces choses ne sont pas
» capables de faire manquer notre entre-
» prise, au moins elles en retarderont
» l'exécution, & donneront à nos enne-
» mis le temps de porter ailleurs leurs
» richesses, de les enfouir en terre,
» & de se cacher eux-mêmes dans les
» bois. C'est-là, vous le savez par ex-
» périence, qu'ils attendent la des-
» cente & le départ des Flibustiers.
» Ne craignez cependant ni leurs ar-
» mes, ni leur nombre : le courage,
» la promptitude & le secret peuvent
» vous faire réussir ».

Le silence que tout le monde garda lorsque ce discours fut achevé, annonça l'irrésolution dans laquelle on étoit pour cette entreprise. Les Capitaines Vand-Horn & Laurent s'en apperçurent ; & pour raffermir le courage des Flibustiers, ils envoyerent chercher deux prisonniers Espagnols, qui déclarerent qu'on attendoit à la Vera-Cruz deux vaisseaux richement chargés, & qui devoient arriver incessamment de la Ville de Caraque, située sur la côte de ce nom, & quatorze lieues avant dans les terres ; que cette Ville étoit la capitale de la côte, & Goave celle où l'on embarquoit les marchandises qui sortent de Caraque pour être embarquées. Après le rapport, tout le monde demanda à partir. On fit la revue générale de la Flotte, qui se trouva montée de deux cents Flibustiers. On résolut d'en mettre une grande partie sur deux vaisseaux, afin que les Habitans de la Vera-Cruz crussent que ces deux vaisseaux étoient ceux qu'ils attendoient, & de laisser les autres en pleine mer.

Quand toutes les précautions furent prises, on mit à la voile. Lorsque la

Flotte fut arrivée à la côte de la Nouvelle-Espagne, les Flibustiers descendirent à l'ancienne Ville de la Vera-Cruz, qui est abandonnée, & éloignée de la nouvelle d'environ deux lieues. Après avoir surpris la Vigie qui étoit sur le bord de la mer, ils passerent par plusieurs chemins détournés sous la conduite de quelques esclaves, qu'ils avoient rencontrés dans leur route, & à qui ils avoient promis la liberté, arriverent à la Vera-Cruz avant la pointe du jour. Ils y entrerent à l'ouverture des portes, massacrerent tout ce qu'ils rencontrerent. Une partie des Flibustiers s'empara d'une Forteresse & tira sur la Ville.

Les Habitans, éveillés au bruit des coups que tiroient les Flibustiers, & des cris que poussoient ceux qu'on massacroit, crurent d'abord qu'on donnoit une aubade à quelque notable Bourgeois qui portoit le nom du Saint dont on devoit célébrer la fête. Ils prenoient les cris qu'ils entendoient pour les cris d'allégresse que poussoient ceux qui donnoient l'aubade. Cette méprise les fit rester tranquilles dans leur lit jus-

qu'à l'heure à laquelle ils avoient coutume de se lever. Ils apprirent alors que les Flibustiers étoient maîtres de leur Ville.

Tout le monde courut aux armes, & le carnage recommença. Les Habitans, voyant que tous les Soldats étoient tués ou blessés, sentirent qu'une plus longue résistance ne serviroit qu'à irriter leurs ennemis & à assurer leur perte, mirent les armes bas. Les Flibustiers les enfermerent dans la grande Eglise, & mirent à chaque porte de la poudre à canon pour faire sauter l'édifice en cas d'allarme. Ils placerent un homme à chaque mine avec une méche allumée & tout prêt à mettre le feu au premier signal.

Ces scélérats, se voyant maîtres de la Ville, emporterent sur leurs vaisseaux tout ce qu'ils trouverent de précieux. Lorsqu'ils eurent pris ce qui leur convenoit, ils firent dire à ceux qui étoient enfermés dans l'Eglise de payer leur rançon. Ces malheureux donnerent tout l'argent qu'ils avoient sur eux, ce qui forma la somme de six cents mille livres. Enfin cette expédition procura

aux Flibuſtiers des ſommes immenſes. Elle ſe fit en 1683. On peut la regarder comme la plus hardie & la plus adroite que les brigands de cette eſpéce aient jamais entrepris.

Nous croyons que le Lecteur lira avec plaiſir le portrait de ceux qui commandoient à cette expédition. Commençons par celui du Capitaine Laurent. Il étoit grand, avoit la taille bien proportionnée ; ſa figure étoit agréable. A un courage à toute épreuve, il joignoit une adreſſe admirable : c'étoit le plus habile canonnier & le plus adroit fuſilier de ſon temps. Il avoit le caractere vif, mais doux, & n'avoit point cette rudeſſe ordinaire à ceux qui menent le même genre de vie que lui. Il avoit ſervi long-temps ſur les vaiſſeaux Eſpagnols, & combattu contre les Flibuſtiers François : il en avoit même fait pluſieurs priſonniers. Ils le prirent à la fin lui-même ; & connoiſſant ſa valeur, lui propoſerent de ſe mettre parmi eux. Il accepta leur offre, & jura qu'il ſaiſiroit toutes les occaſions qu'il rencontreroit pour faire du mal aux Eſpagnols qui ne l'avoient jamais payé que d'ingratitude.

Les Espagnols, instruits qu'il croisoit sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, envoyerent plusieurs vaisseaux armés en guerre pour lui donner la chasse. Il fut joint par l'Amiral & le vice-Amiral des Galions du Roi d'Espagne, de soixante piéces de canon chacun, & de quinze cents hommes d'équipage. Voyant qu'il y auroit beaucoup de danger à combattre contre des forces si considérables, il chercha à les éviter; mais ce fut en vain. Alors il prit la résolution de vaincre ou de périr. Il tint ce langage à ses gens: « Vous avez trop d'expérience » pour ne pas connoître le danger où » nous sommes, & trop de courage » pour le craindre. Il faut prendre la » prudence pour guide, attaquer & se » défendre en même temps; le déses» poir même doit nous guider. Si nous » tombons entre les mains de nos enne» mis, nous devons nous attendre à » périr dans les plus terribles tourmens. » Le seul moyen d'échapper à leur bar» batie, c'est de combattre ». Il ordonna ensuite à un de ses gens de tenir une méche toute prête à mettre le feu aux poudres si-tôt qu'il lui donneroit

le moindre ſignal. Voulant annoncer à ſes gens que le courage ſeul pouvoit les ſauver, il rangea des fuſiliers des deux côtés du vaiſſeau; puis leur montrant les ennemis, il dit, en élevant la voix: *C'eſt entre leurs vaiſſeaux qu'il faut paſſer, & tirer vigoureuſement.*

Les Flibuſtiers paſſerent entre les deux Galions, & eſſuyerent en paſſant tout le feu de leur canon. Ils leur répondirent par une décharge de leur mouſqueterie, & tuerent plus de quarante Eſpagnols. Le feu continuoit de la même maniere de la part des Flibuſtiers, lorſqu'un boulet de canon donna dans leur vaiſſeau, fracaſſa la cuiſſe du Capitaine Laurent & le renverſa: mais il ſe releva auſſitôt, & voyant ſes gens étonnés, il leur dit, *ce n'eſt rien.* Il courut à l'inſtant ſur le devant du vaiſſeau, tenant ſon ſabre d'une main & ſon piſtolet de l'autre. Il parut alors plus terrible que jamais. Il fit des actions d'une ſi prodigieuſe valeur, que ceux qui les voyoient avoient peine à les croire.

Voyant que le combat tiroit en longueur, il alla au canon, en pointa lui-même une piéce, ajuſta le grand mât

de l'Amiral Eſpagnol & le briſa. Ayant mis ce vaiſſeau hors de combat, il s'attacha à l'autre qui évitoit toujours l'abordage; alors le vaiſſeau des Flibuſtiers prit le large, ſans que les Eſpagnols le pourſuiviſſent. Ainſi le courage & la prudence du Capitaine Laurent ſauverent les Flibuſtiers de ce terrible danger.

Le bruit de cette action ſe répandit dans toute l'Europe, & produiſit des effets bien différens à la Cour de France & à celle d'Eſpagne. La Cour de France envoya des Lettres de naturalité au Capitaine Laurent, & celle d'Eſpagne manda le Capitaine de ſes Galions pour lui faire rendre compte de ſa conduite. On fit ſon procès, & on lui trancha la tête.

Le Capitaine Laurent ſe rendit à la côte de Carthagene, dans le deſſein d'y faire quelques priſes. Les Habitans de cette Ville; inſtruits de ſon deſſein, armerent deux vaiſſeaux à leurs frais. Ils mirent trente-huit piéces de canon & quatre cents hommes dans chaque, y joignirent un petit bâtiment de ſix piéces de canon, & de quatre-vingt-dix hommes.

Ces vaisseaux firent voile vers la baye de Seine, qui est sous le vent de Carthagene. On y avoit vu paroître les Flibustiers. Ils les y trouverent effectivement ; mais avec plus de bâtimens qu'on ne le croyoit. Ils voulurent alors se retirer ; mais le Capitaine Laurent ne leur en donna pas le temps : il les attaqua ; &, après un combat de huit heures ; il prit l'Amiral, & manqua l'abordage du vice-Amiral. Il ne perdit que vingt hommes, tant tués que blessés ; & la perte des Espagnols fut beaucoup plus considérable.

Ce fut alors que le Capitaine Laurent fit société avec le Capitaine Michel pour toutes les prises qu'ils feroient, & se donnerent rendez-vous à l'Isle de Rotan, qui est dans les Honduras. Le Capitaine Michel y arriva avant le Capitaine Laurent. Celui-ci avoit pris dans sa route un vaisseau de quatorze piéces de canon, chargé de quinquina & de quarante-sept livres d'or. Il reprit en outre un vaisseau Anglois sur les Espagnols qui le conduisoient à la Havane, & le rendit aux Anglois

Anglois qui lui marquerent leur reconnoissance de les avoir délivrés. Le Capitaine Laurent se rendit à S. Domingue, pour faire adjuger son vaisseau de bonne prise, & renouveller sa commission qui étoit expirée.

Pendant ce temps le Capitaine Michel alla croiser devant la Havane. Peu après qu'il y fut arrivé, il apperçut deux vaisseaux montés par des Hollandois qui venoient de Carthagene. Un Flibustier étant descendu, le sabre à la main, à fond de calle, y trouva un petit esclave, qui le pria de ne le pas le tuer, & lui assura qu'il alloit dire la vérité. Le Flibustier lui dit de parler. L'esclave déclara que la charge étoit Espagnole, que ces vaisseaux venoient de Carthagene, qu'il y avoit plus de deux cents mille écus, tant en or qu'en argent, & que les Espagnols faisoient passer leur or & leur argent en Espagne par la voie des Hollandois, & qu'il y avoit un Evêque sur ce bâtiment. Les Aventuriers s'emparerent des deux cents mille écus, & l'Evêque en promit cinquante mille pour sa rançon.

Les Flibuſtiers laiſſerent aller les vaiſſeaux Hollandois, parce qu'ils vouloient ſe rendre à la Tortille où étoit le Capitaine Grammont. Voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie du Capitaine Laurent. Nous avons déja parlé du Capitaine Vand-Horn. Nous allons donner quelques détails ſur ſes actions. Commençons par ſon portrait.

Il avoit le viſage baſané, n'étoit ni bien ni mal fait; mais il étoit brave, intelligent, & ſavoit auſſi bien commander ſur terre que ſur mer. Il ſe battit un jour avec le Capitaine Laurent, & fut bleſſé. On aſſure qu'un Anglois alla dire à Laurent que Vand-Horn avoit tenu de mauvais propos ſur ſon compte. Laurent lui demanda s'il ſoutiendroit ce qu'il avançoit en préſence de Vand-Horn; & ſur ſon affirmation, il alla le trouver avec lui. Laurent répéta à Vand-Horn ce que l'Anglois venoit de lui dire. Vand-Horn nia: l'Anglois tint la parole qu'il avoit donnée à Laurent. Celui-ci, mettant la main ſur ſon ſabre, dit: *Voilà ce qui va me venger*, & le tira. Vand-Horn tira auſſi le ſien; Laurent lui porta un coup dans le bras & le bleſſa.

Vand-Horn avoit été quelque temps Matelot, & avoit amaſſé deux cents écus. Il ſe lia d'amitié avec un autre Matelot. Ils vinrent en France, & obtinrent une permiſſion pour croiſer. Vand-Horn, plus ardent & plus intelligent que l'autre, acheta un petit vaiſſeau, prit vingt-cinq ou trente hommes d'équipage. Il l'accommoda à la maniere des Pêcheurs, pour mieux couvrir ſon projet. Il fit pluſieurs priſes ſur les Hollandois, & les vendit de côté & d'autre. Il alla enſuite à Oſtende, où il acheta un vaiſſeau de guerre, recommença ſes courſes avec tant de ſuccès, qu'il ſe vit bientôt maître d'une petite Flotte.

Les ſuccès augmenterent ſa cupidité & ſa hardieſſe; il attaquoit tous les vaiſſeaux qu'il rencontroit, de quelque nation qu'ils fuſſent, excepté les François: mais ſa commiſſion étant finie, il les inſulta comme ceux des autres nations. On envoya contre lui un vaiſſeau de guerre qui le joignit. Vand-Horn n'oſa riſquer le combat, & crut qu'il étoit moins dangereux pour lui de tenter un accommodement. Dans cette idée, il

descendit dans sa chaloupe avec quelques-uns des siens, & alla à bord du vaisseau qui lui avoit donné la chasse. Celui qui le commandoit lui dit qu'il avoit insulté le pavillon François, & que le Roi de France lui avoit ordonné d'emmener le Capitaine Vand-Horn mort ou vif. Celui-ci répondit que cet ordre avoit d'autant plus lieu de le surprendre, qu'il avoit toujours respecté les Officiers François qui avoient des commissions de Sa Majesté, qu'il n'avoit jamais attaqué que ceux qui, sous prétexte d'être alliés de la France, & sous le pavillon de cette Puissance, prétendoient qu'il devoit les respecter. Le Capitaine du vaisseau François lui répliqua qu'il ne pouvoit se dispenser de le conduire à M. d'Estrées, qui commandoit pour le Roi dans ce pays, & que s'il disoit la vérité, il n'avoit aucun mauvais traitement à craindre.

Vand-Horn, voyant qu'on se disposoit à lever l'ancre pour l'emmener, regarda le Capitaine avec un air menaçant, & lui dit : « Prenez garde à ce » que vous allez faire ; mes Flibustiers » ne me laisseront pas enlever à leurs

» yeux sans combattre. Faites attention » qu'ils sont accoutumés à braver les » dangers, & qu'ils ne craignent point » la mort ».

La contenance des Flibustiers annonça au Capitaine la vérité de ce que Vand-Horn lui disoit; & comme il n'avoit pas d'ordre exprès de combattre contre les Flibustiers, il prit le parti de le relâcher.

A peine Vand-Horn fut échappé de ce danger, qu'ayant appris qu'une partie des Galions du Roi d'Espagne attendoit une escorte pour sortir de Porto-Ricco, entra dans le Port au son des trompettes, & fit dire au Gouverneur qu'il étoit venu pour lui offrir ses services, & lui proposer d'escorter les Galions au passage.

Le Gouverneur, qui savoit comment il s'étoit comporté, tant à l'égard des Hollandois que des François qu'il attaquoit indifféremment, accepta ses offres, & le laissa partir avec les Galions. Vand-Horn parut être de bonne-foi pendant quelque temps; mais les Espagnols ne tarderent pas à connoître combien ils avoient été imprudens de se

fier à un homme accoutumé aux forfaits. Si-tôt qu'il vit l'occasion favorable, il attaqua les Galions, en coula plusieurs à fond, se saisit de ceux qui étoient le plus richement chargés, & donna la chasse au reste. Les richesses qu'il avoit acquises dans cette horrible action, ne furent pas suffisantes pour contenter son insatiable cupidité, il fit encore plusieurs courses. Enfin il termina son odieuse vie proche le Cap du Sacrifice.

Si cet homme avoit mieux employé ses talents, il tiendroit une place honorable dans l'Histoire. Il étoit si brave, qu'il ne comprenoit pas comment un homme pouvoit être susceptible de crainte. Dans un combat, il parcouroit son vaisseau, regardoit ses Soldats les uns après les autres; & s'il en appercevoit quelqu'un qui donnât la moindre marque de crainte, il le tuoit sur le champ. De-là il arrivoit que les braves se faisoient un plaisir de l'être à ses yeux, & que les lâches n'osoient le paroître. Autant il étoit sévere à l'égard des derniers, autant il étoit prévenant à l'égard des premiers. Il récompensoit

toujours magnifiquement. Il laissa à sa veuve des richesses considérables. Elle se retira à Ostende où elle passa le reste de ses jours.

ARTICLE V.

Vie de Morgan.

MORGAN étoit né dans la Province de Galles en Angleterre. Son pere étoit Laboureur, & vivoit à son aise. Morgan, ne pouvant s'accoutumer au genre de vie des gens de la campagne, quitta la maison paternelle, & passa à la Barbade; de-là il se rendit à la Jamaïque sur un vaisseau Corsaire, fit une prise qui lui valut beaucoup, ce qui lui fit concevoir le projet de se livrer à la piraterie. Il se signala dans plusieurs occasions, & acquit parmi les Flibustiers la réputation d'un brave Soldat. Il tiroit avec beaucoup d'adresse & étoit si intrépide que rien ne l'étonnoit. Il faisoit toutes sortes d'entreprises avec autant d'assurance, que s'il eût été certain du succès.

Au bout de quelque temps il se trouva fort à son aise, par les prises qu'il fit & par l'argent qu'il gagna au jeu. Il acheta un bâtiment, & prit quelques Flibustiers avec lui, eut de grands avantages dans ses entreprises. Un nommé Mansfwelt, vieux Corsaire, le prit en amitié, & le fit son vice-Amiral. Ils assemblerent une Flotte de quinze bâtimens, prirent six cents hommes d'équipage, & allerent attaquer l'Isle de Sainte-Catherine. La garnison Espagnole, qui étoit retranchée dans des Forts bâtis à chaux & à sable, fit une vigoureuse résistance. Morgan montra tant de bravoure, qu'il acquit l'estime de ses compagnons & l'admiration des ennemis. Mansfwelt se rendit maître de l'Isle. Cette riche prise n'étoit pas assez pour lui, il vouloit prendre la Ville de Nata, qui est de l'autre côté de l'Isthme de Panama.

Mansfwelt n'avoit fait son expédition à l'Isle Sainte-Catherine que dans l'espérance d'y trouver un guide qui le conduiroit à la Ville de Nata. Ses espérances étoient fondées sur ce que les Espagnols ont coutume d'envoyer dans

cette Isle les criminels que l'on condamneroit en France aux Galeres : on les y fait travailler aux bâtimens ; & dans les cas pressés on leur fait prendre les armes. Manswelt y trouva effectivement un Mulâtre, natif de la Ville de Nata, qui lui promit de l'y conduire.

Voyant que l'Isle de Sainte-Catherine étoit située dans un lieu avantageux, & qu'elle étoit plus propre à à faire un lieu de retraite pour les Flibustiers, il résolut de la garder & d'y laisser une garnison de cent hommes sous les ordres d'un Officier François dont il connoissoit la valeur. Ses arrangemens étant faits, il mit à la voile pour aller tenter son entreprise ; mais il ne put réussir, parce qu'un Indien apperçut sa Flotte, & alla en avertir le Gouverneur de Panama, qui fit toutes les dispositions nécessaires pour mettre le pays en état de défense. Lorsque les Flibustiers voulurent descendre, ils virent que leur entreprise étoit manquée. Un des prisonniers Espagnols lui dit que s'il vouloit, il le meneroit à Carthage, Ville voisine de

la Mer du Sud, fort riche & sans défense, parce que les Espagnols ne croyoient pas qu'on voulût aller les attaquer jusque là. On accepta sa proposition d'une voix unanime, & l'on partit.

Lorsque les Flibustiers furent arrivés à la riviere de Zuera, ils envoyerent un canot chargé de vingt hommes, pour se saisir d'une Vigie qui est dans ce lieu. Le canot réussit sans être découvert, & la Flotte des Flibustiers entra dans la riviere. Si-tôt qu'ils furent à terre, ils marcherent droit à Carthage. Les premiers jours ils rencontrerent des habitations où ils trouverent des vivres; ils furent ensuite obligés de passer par des bois, des halliers, ce qui diminua leur adeur. Lorsqu'ils rencontroient quelques Indiens chargés de quelques sacs de farine, les premiers arrivés s'en emparoient, sans vouloir en faire part à leurs camarades, ce qui jetta la discorde parmi eux. Manswelt & Morgan firent tout ce qu'ils purent pour rétablir le bon ordre; mais ce fut en vain, il fallut abandonner l'entreprise. Les Flibustiers se rembar-

querent, & Manſwelt alla à Sainte-Catherine, pour voir en quel état étoit la garniſon qu'il y avoit laiſſée; l'ayant trouvée dans une heureuſe ſituation, il ſe rendit à la Jamaïque pour avoir du ſecours : mais le Gouverneur, qui ne vouloit pas rendre un ſubalterne ſi entreprenant auſſi puiſſant que lui, le lui refuſa, auſſi bien que la commiſſion qu'il demandoit, ſous prétexte que le Roi d'Angleterre n'étoit pas en guerre avec celui d'Eſpagne. Manſwelt alla à la Tortue pour y faire les mêmes demandes. Le Gouverneur qui étoit François, lui fit les mêmes réponſes. Il réſolut d'aller à la Nouvelle-Angleterre, pour tâcher d'obtenir ce qu'il demandoit; mais la mort l'arrêta.

Les Eſpagnols, craignant que les Flibuſtiers ne ſe fortifiaſſent à l'Iſle Sainte-Catherine, équiperent une Flotte pour la reprendre. Avant de commencer cette expédition, ils eſſayerent de gagner le Gouverneur. Il écouta leurs propoſitions, & leur laiſſa reprendre cette Iſle.

Les Flibuſtiers, indignés contre le Gouverneur de l'Iſle Sainte Catherine,

C vj

chercherent un chef capable de les guider, & de leur faire réparer une perte si considérable. Ils élurent, d'une voix unanime, Morgan, & lui promirent de lui obéir comme à leur Capitaine, s'il vouloit les conduire à quelque entreprise importante. Il accepta leur offre, & fit avertir tous les Flibustiers François & Anglois qu'il pourroit leur procurer des richesses considérables, s'ils vouloient se ranger autour de lui. Il leur donna rendez-vous à l'Isle de Cuba. La description de cette Isle se trouve dans le vingt-uniéme volume, pag. 311 & suiv.

Les Flibustiers s'y rendirent au nombre de sept cents, & équiperent une Flotte de quatre vaisseaux. Ils formerent le projet d'aller au Port-au-Prince, & mirent sur le champ à la voile. Ils débarquerent au Port Sainte-Marie, & firent toutes les dispositions nécessaires pour surprendre la Place; mais un prisonnier Espagnol s'échappa pendant la nuit, & alla avertir le Gouverneur de ce qui se passoit. Celui-ci se mit aussi-tôt en état de défense. Il commanda aux Bourgeois de prendre les

armes, demanda du secours à ses voisins, & se trouva à la tête de huit cents hommes. Il fit couper les arbres qui étoient sur les chemins ; mit des hommes en embuscade, avança avec sa troupe dans une grande prairie par où les Flibustiers ne pouvoient éviter de passer pour aller à la Ville.

Les Flibustiers trouvant le chemin couvert d'arbres, sentirent que leur projet avoit été découvert. Ils ne perdirent cependant pas courage, marcherent au travers des bois, & arriverent en peu de temps à la prairie où les Espagnols les attendoient. Le Gouverneur fit avancer sur eux sa cavalerie qui les environna : mais les Flibustiers firent sur elle une si terrible décharge, qu'il en tomba une grande partie. La frayeur saisit les Espagnols, ils prirent la fuite. Les Flibustiers annoncerent qu'ils alloient brûler la Ville, si on ne leur ouvroit pas les portes. On les leur ouvrit ; mais ils n'y trouverent pas le butin qu'ils attendoient, parce que les Espagnols avoient eu soin de cacher leur argent. Morgan demanda la rançon de la Ville avec cinq cents vaches, & partit.

Les François qui étoient dans sa troupe, mécontens du peu de profit que leur avoit procuré cette expédition, l'abandonnerent, & prirent un autre chef.

Cette désertion n'empêcha pas Morgan de former d'autres projets. Il assembla les Flibustiers Anglois qui étoient restés avec lui, & leur proposa d'aller à Puerto-Bello. Il leur dit qu'à la vérité cette Ville étoit forte; mais qu'il y auroit moyen de la surprendre; & qu'en cas que l'expédition ne réussît pas, la retraite étoit facile. Ils accepterent sa proposition, parce qu'ils savoient que cette Place est une des plus riches des Indes, & qu'ils espéroient en rapporter beaucoup de richesses. Voyant qu'ils étoient tous de son avis, il fit lever l'ancre. Dans sa route il trouva un vaisseau Flibustier qui se joignit à lui; ce qui répara en partie la perte qu'il avoit faite, lorsque les François l'avoient abandonné. Il continua sa route avec beaucoup de joie & rempli d'espérance.

Il y avoit parmi ses gens un Anglois qui avoit été long-temps prisonnier à

Puerto-Bello, & qui connoissoit parfaitement bien la côte: Cet Anglois conduisit si bien la Flotte de Morgan, qu'elle arriva sur le soir au Port de Naos, qui n'est point habité, & d'où il n'y a que douze lieues à Puerto-Bello. De-là on ranga la côte, à la faveur d'un petit vent de terre qui s'éleva la nuit. Lorsqu'ils furent à quatre lieues de Puerto-Bello, ils se jetterent dans leurs canots, & ramerent jusqu'à ce qu'ils fussent aux environs de la Ville. Vers le milieu de la nuit, chacun prépara ses armes, ils mirent pied à terre, & se firent guider par l'Anglois dont nous avons parlé.

Il les fit marcher pendant quelque temps, les fit ensuite arrêter, & alla, lui quatriéme, vers une sentinelle avancée, & l'enleva sans être découvert. Cette sentinelle dit à Morgan que la garnison de la Ville étoit en très-bon état; mais qu'il y avoit peu de Bourgeois dedans,& qu'il pouvoit s'en rendre maître. Morgan fit lier ce prisonnier, & l'obligea de servir de guide à ses gens, lui disant que s'il les conduisoit mal, il le feroit tuer; & qu'au con-

trire, s'il les menoit bien, on lui donneroit une récompense capable de le contenter, & que pour le garantir du ressentiment des Espagnols, il l'emmeneroit avec lui.

Ce prisonnier fit tout son possible pour bien conduire les Flibustiers; mais il ne put éviter une redoute. Ceux qui la composoient étoient venus pour relever ce Soldat lorsqu'il étoit en garde avancée. Ne le trouvant plus, il se douterent de ce qui étoit arrivé. Morgan leur envoya le prisonnier, & leur fit dire de se rendre sans faire de bruit, ou qu'il les tailleroit tous en piéces; mais ils ne voulurent écouter aucune proposition, & commencerent à faire feu avec leur canon & leurs mousquets, pour avertir la Ville, & engager les Bourgeois & la garnison à venir les secourir. La résistance fut trop courte. Une partie des Flibustiers passa la redoute, & une autre la fit sauter avec tous les Espagnols qui étoient dedans.

Les Flibustiers continuerent leur route, & arriverent à la Ville au moment où l'aurore commençoit à paroître. Ils trouverent la plupart des Bour-

geois endormis. La garnison s'étoit retirée dans les Forts, & commençoit à tirer le canon sur la Ville. Les Flibustiers ne s'amuserent point à piller; une partie se rendit promptement aux Couvens, prit les Religieux & les femmes qui s'y étoient réfugiées. D'autres faisoient des échelles pour escalader les Forts. Lorsqu'elles furent prêtes, ils les firent porter par les Moines, les Prêtres & les femmes, croyant que les Soldats Espagnols ne voudroient pas tirer sur des hommes qui étoient consacrés à Dieu. Mais ils se tromperent, on continua de se défendre; on jetta des pots remplis de goudron & de mèches ardentes. Plusieurs Flibustiers furent brûlés avec des femmes & des Prêtres.

Lorsque les échelles furent dressées, plusieurs Flibustiers, armés de pistolets, de grenades & de sabres, monterent à l'assaut; & ceux qui resterent en bas tiroient sur les Espagnols; & chaque coup en abattoit un. Ils prirent de cette maniere le premier Fort, attaquerent ensuite celui qui commandoit sur le Port & qui ne cessoit de

tirer ; mais il ne tint pas long-temps ; parce que le canon du premier le foudroyoit. Lorſqu'il fut pris, les autres ſe rendirent. Les Flibuſtiers, ſe voyant maîtres de la Ville, enfermerent, à leur ordinaire, les Habitans dans les Egliſes, mettant les hommes & les femmes ſéparément. Alors ils firent entrer leurs vaiſſeaux dans le Port, & commencerent le pillage. Ils maltraiterent ſi cruellement les principaux Bourgeois, pour leur faire avouer où étoit leur or & leur argent, que pluſieurs en moururent, & que d'autres en furent eſtropiés pour le reſte de leur vie.

Les Flibuſtiers ſe livrerent alors tellement à la débauche, que ſoixante Eſpagnols, bien armés, les auroient tous exterminés. En moins dequinze jours ils conſumerent les vivres qui étoient dans la Ville. Ils furent bien-tôt expoſés aux maux qu'occaſionne la famine ; il en mourut une grande quantité ; les Habitans, auxquels ils ne fourniſſoient que les vivres dont ils ne vouloient pas faire uſage, mouroient par centaines.

Le Préſident de Panama, informé

de ce qui se passoit à Puerto-Bello, leva une armée de quinze cents hommes, pour aller forcer les Flibustiers d'évacuer cette Ville ; mais Morgan en fut averti ; il envoya une partie de ses gens l'attendre à un défilé qui se trouvoit sur sa route. Il y arriva effectivement & n'osa passer, parce qu'il avoit eu l'imprudence de laisser derriere lui une partie de ses troupes. Pendant qu'il délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, Morgan pressoit les Bourgeois de payer la raçon de la Ville & des Forts. Ils lui proposerent cent mille écus qu'il accepta, & fit les préparatifs nécessaires pour son départ.

Le Président de Panama étoit un très - brave Officier, qui avoit servi long - temps en Flandre, & connoissoit très-bien l'art de la guerre. Il ne pouvoit comprendre comment Morgan, avec si peu d'hommes, armés seulement de fusils & de sabres, avoit pu prendre une Ville fortifiée, qui auroit pu résister à une armée entiere pourvue de canon. Il lui envoya des rafraîchissemens, & lui fit demander de quelles armes ses gens se servoient pour

exécuter des entreprises de cette nature. Morgan prit le fusil d'un des François qui étoient restés dans sa troupe, & l'envoya au Président. Les fusils des Flibustiers étoient fabriqués en France, avoient un canon de quatre piés & demi, & portoient une balle de seize à la livre. Pour les charger, on se servoit de poudre qui étoit faite exprès. Le Président satisfait de la politesse que Morgan avoit marquée, lui envoya une fort belle bague enrichie d'une émeraude, en disant que c'étoit dommage qu'un aussi brave homme ne se mît pas au service de quelque puissant Roi. Morgan répondit qu'il lui avoit fait voir ses armes, & que dans peu il lui feroit connoître à Panama même comment il s'en servoit.

Les Flibustiers, ayant reçu la rançon qu'on leur avoit promise, mirent à la voile. Ils compterent l'argent & les bijoux qu'ils avoient enlevés; il se trouva qu'ils en avoient pour deux cents soixante mille écus, sans compter les soyes, les toiles & autres marchandises. Ils se rendirent à la Jamaïque, où, à leur ordinaire, ils firent des dépenses excessives.

Ils se trouverent dans peu réduits presqu'au même état où ils étoient avant leur expédition de Puerto-Bello. Morgan, qui étoit obligé de faire plus de dépense qu'eux, se vit aussi sans argent. Il employa sa ressource ordinaire, qui étoit d'aller en course & de faire quelque expédition. Il fit avertir tous les Flibustiers qui avoient des vaisseaux à l'Isle S. Domingue, de se rendre à l'Isle à vache, & qu'il avoit quelque chose à leur communiquer.

Son projet étoit d'assembler assez de Soldats pour faire une entreprise considérable, afin de pouvoir amasser une somme qui le mît dans le cas d'abandonner l'état de Flibustier, & de passer tranquillement le reste de sa vie.

Les François, voyant que Morgan réussissoit dans toutes ses entreprises, & qu'il en tiroit toujours des sommes considérables, se rendirent au lieu indiqué. Lorsque Morgan vit autour de lui le nombre d'hommes qu'il désiroit, il en employa une partie à radouber les vaisseaux, & l'autre à chasser & à saler la viande. Tout étant préparé, Morgan fit la revue de sa troupe. Il trouva sa

Flotte composée de quinze vaisseaux ; & le nombre de son équipage montoit à neuf cents soixante hommes. Il partit & côtoya l'Isle S. Domingue. Pendant sa route, une partie de sa Flotte se sépara de lui, sans qu'il sut pourquoi ni comment. Il l'attendit plusieurs jours dans un Port qu'il avoit indiqué, en cas d'accident ; & voyant qu'elle ne paroissoit point, il mit à la voile.

Les Flibustiers tinrent conseil pour savoir quel endroit ils iroient attaquer. Malgré la désertion des vaisseaux dont on vient de parler, leur nombre passoit encore celui de cinq cents. Pierre, Picard, qui avoit servi sous l'Olonois, proposa d'aller à Macaraïbo : comme il y avoit déja été, il dit qu'il serviroit lui-même de Pilote. Sa proposition fut acceptée de tout le monde. Il prit le gouvernail d'un vaisseau, & conduisit la Flotte à l'Isle d'Oruba, où il mouilla pour prendre de l'eau & des rafraîchissemens ; de-là il la conduisit à ces petites Isles qui sont à l'embouchure du Lac Maracaïbo ; mais elle fut découverte par la Vigie qui est sur une de ces petites Isles. Elle avertit les Espa-

gnols qui se préparerent à la défense. Les Flibustiers, ayant passé la Barre qui est à l'entrée du Lac, descendirent dans des canots, pour attaquer un petit Fort qui défendoit l'entrée du Lac. Lorsque les Espagnols virent que les Flibustiers faisoient leurs préparatifs pour attaquer le Fort, ils l'évacuerent, & laisserent des méches allumées pour le faire sauter; mais les Flibustiers y entrerent assez à temps pour éteindre ces mêches. Ils s'emparerent de la poudre qui étoit dans le magasin, jetterent les canons hors du Fort, & brûlerent les affûts. Ils s'embarquerent pour aller attaquer la Ville. Lorsque la Flotte fut arrivée devant, elle fit un feu continuel pour favoriser la descente. Lorsque les Flibustiers furent à terre, ils se partagerent en deux bandes, pour attaquer les ennemis par deux différents endroits & les embarrasser. Après leurs préparatifs, ils entrerent dans la Ville sans aucune résistance, & n'y trouverent que des esclaves & des malades dans l'Hôpital. Les maisons étoient vides; à peine y trouva-t-on des vivres. Il n'y avoit ni barque ni vaisseau dans

le Port ; on les avoit tous conduits dans le Lac qui est fort large & très-profond.

Morgan détacha cent hommes pour aller encourse. Ils revinrent le soir avec quantité de prisonniers & de chevaux chargés de bagages ; parmi les prisonniers il y avoit des hommes & des femmes qui, à leur habillement, paroissoient misérables. On les mit à la torture, afin qu'ils avouassent où les Habitans avoient caché leur argent. Ils indiquerent quelques endroits, & l'on envoya plusieurs partis à la recherche. Un de ces partis trouva beaucoup de bagages : un autre fut mal conduit par un prisonnier qui le guidoit, & s'égara dans des lieux inhabités. Les Flibustiers, pour se venger, le pendirent à un arbre. En poursuivant leur chemin, ils trouverent une assez grande quantité d'esclaves. On leur donna la gêne, pour leur faire avouer où étoient leurs maîtres. Un d'eux se laissa hacher en piéces, plutôt que de rien avouer. On promit la liberté à un autre, mais il s'obstina au silence. Voyant cependant qu'on se mettoit en devoir de lui faire subir le même sort qu'à son camarade, il

promit

promit aux Flibuſtiers de les conduire au lieu où ſon maître s'étoit retiré. Il le fit effectivement, & l'on trouva le maître avec trente mille écus en argent. On le conduiſit à la Ville. On fit pluſieurs autres priſonniers qu'on mit à la queſtion, & qui répondirent tous qu'ils étoient pauvres, & que les riches s'étoient retirés à Gibraltar. Ce qui fit connoître aux Flibuſtiers qu'ils trouveroient autant de réſiſtance dans cette Ville, que l'Olonois y en avoit trouvé trois ans auparavant.

Le Capitaine Picard preſſa Morgan d'aller à Gibraltar, avant que les Eſpagnols euſſent fait venir du ſecours de Mérida. Morgan y conſentit; l'on fit embarquer le butin avec les priſonniers, & l'on partit pour Gibraltar.

Les Flibuſtiers étoient ſi perſuadés qu'ils y trouveroient une vigoureuſe réſiſtance, que chacun d'eux fit ſon teſtament. Ils arriverent en moins de deux jours à Gibraltar; & Morgan envoya un des priſonniers dire au Gouverneur, que s'il ne rendoit la Place, il ne lui feroit aucun quartier. Picard qui, comme nous l'avons dit, étoit de l'expé-

dition de l'Olonois, fit descendre les Flibustiers à un demi-quart de lieue de la Ville, & les fit marcher à travers les bois, pour prendre les Espagnols par derriere, en cas qu'ils se fussent retranchés comme ils l'étoient contre l'Olonois. Comme les Espagnols faisoient des décharges continuelles de canon, les Flibustiers crurent qu'ils étoient sur la défensive; mais lorsqu'ils furent arrivés, ils trouverent autant de facilité à y entrer qu'à Marécaye. Morgan fit aussi-tôt des partis qui allerent en course pour faire des prisonniers, Picard se mit à la tête d'un.

Ceux qui étoient restés dans la Ville, trouverent en la parcourant un homme assez bien couvert, ce qui leur fit croire que c'étoit un homme assez riche & d'une naissance distinguée. On lui demanda où étoient allés les Habitans de Gibraltar. Il répondit qu'il y avoit un jour qu'ils étoient partis, mais qu'il ne leur avoit point demandé où ils alloient, que d'ailleurs cela n'avoit rien d'important pour lui. On lui demanda s'il ne savoit pas où étoient les moulins à sucre, Il dit qu'il en avoit vû plus de cent dans

sa vie. On lui demanda encore s'il savoit où l'argent des Eglises étoit caché. Il répondit qu'il étoit caché dans la Sacristie de la grande Eglise ; les y conduisit, & leur montra un grand coffre où il dît l'avoir vu. On l'ouvrit, mais on n'y trouva rien : il dit alors qu'il ne savoit pas où on l'avoit mis depuis.

Ces réponses & la contenance de l'Espagnol firent voir aux Flibustiers que cet homme étoit ou insénsé ou fou. Quelques-uns d'entre eux crurent cependant qu'il ne tenoit cette conduite que pour leur échapper. On lui donna la torture, pour le forcer à s'expliquer plus clairement. On le suspendit, & on lui attacha aux pieds des pierres qui pesoient plus de deux cents livres. Il dit alors qu'il étoit le frere du Gouverneur de Marécaye, qui lui avoit emporté plus de cent mille écus ; que si on vouloit cesser de le faire souffrir, il donneroit un billet de sa main, pour qu'on les exigeât de cet homme. Il ajoûta qu'il alloit conduire les Flibustiers à une Sucrerie qui lui appartenoit. Ils le détacherent ; mais ils lui lierent les bras & le firent marcher avec eux. Lorsqu'il fut à une

portée de fusil du Bourg, il se tourna vers ceux qui le conduisoient, & leur dit : *Que me voulez-vous, Messieurs, je suis un pauvre homme qui ne vis que de ce qu'on me donne, & je couche à l'Hôpital.* Cette conduite les irrita tellement, qu'ils vouloient brûler ses habits sur son corps : ils avoient déja allumé des feuilles de palmiste ; mais il s'en trouva qui furent touchés de compassion, & exigerent qu'on le laissât aller.

Le lendemain, le Capitaine Picard revint avec un Paysan & deux de ses filles. On lui donna la gêne. Il dit qu'il meneroit aux habitations, mais qu'on n'y trouveroit personne, & qu'il ne savoit pas où les propriétaires étoient allés. Morgan se disposa à aller lui-même en parti à la tête de trois cents hommes, & promit qu'il ne reviendroit pas sans avoir assez de butin pour retourner à la Jamaïque. Il prit ce Paysan pour guide. Cet homme étoit si effrayé, qu'il ne savoit souvent où il alloit. Morgan, croyant qu'il le faisoit exprès, lui fit donner des coups de bâton. A peu de distance il trouva plu-

sieurs esclaves qu'il prit pour guides, & fit pendre le malheureux Paysan. Un de ces esclaves, qui avoit été maltraité par les Espagnols, résolut de profiter de cette occasion pour se venger. Il dit à Morgan que s'il vouloit lui donner la liberté, il le conduiroit dans un endroit où il y avoit beaucoup de familles avec toutes leurs richesses. Il lui tint parole. Dans le jour même il lui fit découvrir plus de douze familles avec leurs biens. Morgan prit tout ce qu'il put trouver & fit quelques prisonniers. Un d'entre eux lui dit qu'il y avoit dans une grande riviere, à six lieues de Gibraltar, un navire de cent tonneaux, avec trois barques chargées de marchandises & d'argent, appartenant aux Habitans de Marécaye. Aussi-tôt il détacha cent hommes, leur ordonna de porter le pillage au bord de la mer où étoient les bâtimens qu'il vouloit prendre. Pendant ce temps il continua à fouiller dans les bois pour chercher les Espagnols. Il arriva à une belle habitation, & trouva deshommes cachés dans un bois voisin, parmi lesquels se trouvoit un Portugais fort avancé en âge, & un

homme qui n'avoit que cinquante ans au plus. Un esclave assura que le vieillard étoit fort riche ; & sur cette simple déposition, le malheureux fut mis à la question. Les souffrances lui firent avouer qu'il avoit cent écus ; mais qu'un jeune homme, qui avoit demeuré avec lui, les avoit pris & s'étoit enfui. Les Flibustiers, qui ne connoissoient pour guide que leur cupidité, lui firent subir des tourmens plus violens : ils lui donnerent l'estrapade. Ce supplice consiste à attacher les mains derriere le dos, & à soulever le patient avec une corde qui tient celle qui lie les mains, & descend d'une poulie placée au haut d'un arbre ; de cette maniere on l'enleve, & on lui fait endurer les maux les plus cruels.

La barbarie de Morgan ne fut pas satisfaite de cet horrible supplice. Il le fit attacher par les mains & par les piés au quatre coins d'une maison, on lui mit sur les reins une pierre qui pesoit plus de cinq cents livres, & quatre hommes agitoient les cordes qui le tenoient attaché, de maniere qu'il n'y avoit pas un de ses nerfs qui ne lui causât de la douleur. Il n'avoua rien, parce qu'il ne pou-

voit rien avouer. Ces scélérats ne s'en tinrent pas là ; ils allumerent du feu sous lui, & le laisserent dans ces tourmens pour en faire subir d'autres à son camarade. Ils commencerent par lui donner l'estrapade, & le suspendirent par les parties qui désignoient son sexe ; on le jetta ensuite dans un fossé, on le perça de plusieurs coups d'épées, & on ne cessa de le frapper que quand on crut qu'il étoit mort. On assure qu'il fut si bien soigné, qu'il n'en mourut pas.

Lorsque ces scélérats crurent que cet infortuné avoit succombé à ses maux, ils retournerent vers le vieillard Portugais, le mirent sur un cheval, l'emmenerent à Gibralrar, le mirent dans la grande Eglise qui servoit de prison, le lierent à un pilier, & ne lui donnerent à manger & à boire, qu'autant qu'il lui en falloit pour l'empêcher de mourir de faim. Après huit jours de souffrances, il avoua qu'il avoit mille écus enfouis en terre, & promit de les donner si on vouloit lui rendre la liberté.

Un autre esclave, voulant se venger de son maître qui l'avoit maltraité, assura qu'il avoit de l'argent. Les Fli-

buſtiers mirent cet homme à la torture ; mais les autres priſonniers Eſpagnols proteſterent qu'il n'étoit pas riche, & qu'il n'avoit point d'argent ; & ajouterent qu'il y avoit apparence que l'eſclave n'avoit tenu ce langage que par quelque motif de vengeance. Morgan fit détacher le maître, & lui dit de faire ſubir à ſon eſclave tel châtiment qu'il jugeroit à propos. L'Eſpagnol remit le choix du châtiment à la déciſion de Morgan, qui, ſuivant ce que lui dictoit ſa cruauté ordinaire, le fit hacher en piéces.

Ce Flibuſtier, après avoir parcouru les bois pendant quinze jours, retourna à Gibraltar avec beaucoup de richeſſes & un grand nombre de priſonniers, auxquels il fit payer la rançon. Les Flibuſtiers ne prirent que l'honneur aux femmes qu'ils trouverent de leur goût.

Ceux que Morgan avoit envoyés à la riviere dont on a parlé, amenerent le vaiſſeau & les barques chargées de richeſſes & d'Eſpagnols. Morgan ſéjourna dans ce pays pendant plus de cinq ſemaines, pillant & ravageant plus de quinze lieues à la ronde ; &, ce

qui est étonnant, sans perdre un seul homme. Les Espagnols étoient tellement épouvantés, qu'ils ne songeoient même pas à se défendre. S'ils eussent eu parmi eux des gens de tête, ils auroient pu exterminer tous les Flibustiers. Ils auroient attaqué les différens partis, les auroient attendus aux défilés par où ils étoient obligés de passer, & qui étoient si étroits, que vingt hommes retranchés pouvoient y en détruire deux cents.

Morgan fit mettre plusieurs prisonniers à la question. Un d'eux avoua qu'il savoit où étoit le Gouverneur, qui avoit emmené beaucoup de monde & emporté une très-grande quantité d'argent. Morgan envoya dans l'endroit que ce prisonnier indiqua un parti de deux cents hommes; mais il revint au bout de huit jours sans avoir rien trouvé. Les pluies qui tomberent alors leur causerent même beaucoup de peines & de fatigues: les rivieres déborderent; le pays étoit si marécageux, qu'ils ne savoient par où passer: ils furent obligés de laisser leurs armes.

Morgan voyant que les vivres com-

mençoient à lui manquer, résolut de retourner à Marécaye. Avant de partir, il fit assembler les prisonniers, leur demanda la rançon de la Ville, assurant qu'il la brûleroit en cas de refus. Ils lui demanderent huit jours; & Morgan leur dit de l'apporter à Marécaye où il alloit se rendre. Il garda en ôtage les principaux, fit embarquer tout son butin, & se rendit à Marécaye.

Dans sa route, il apprit que trois frégates du Roi d'Espagne étoient arrivées à l'embouchure du Lac; qu'elles étoient commandées par Dom Alonse del Campo d'Espinosa, contre-Amiral d'une Flotte que Sa Majesté Catholique avoit envoyée sur les plaintes qu'on lui avoit faites des ravages que les Flibustiers ne cessoient de commettre dans ses possessions de l'Amérique. On l'avertit encore que le contre-Amiral s'étoit emparé du Fort qui défendoit la Barre, sur lequel il avoit fait mettre du canon, qu'il étoit dans le dessein de les exterminer tous.

Morgan crut qu'on lui exagéroit le mal, & envoya un petit vaisseau à la découverte. Le vaisseau revint en peu

de temps, & lui apprit qu'on lui avoit annoncé la vérité; que les trois frégates étoient en parage avec leurs pavillons, que le canon étoit aux sabords, & que le grand pavillon étoit arboré sur la redoute, sur laquelle il paroissoit y avoir beaucoup de monde, aussi bien que sur les vaisseaux. Morgan se trouva embarrassé: il savoit que les Espagnols leur feroient un mauvais parti s'ils les battoient, parce qu'ils n'ignoroient pas les cruautés que les Flibustiers avoient commises contre leurs compatriotes. On tint conseil, & on résolut de continuer à demander la rançon de Marécaye, sauf à capituler lorsqu'on seroit dans le cas de passer la Barre. Il envoya deux Espagnols pour annoncer qu'il mettoit la rançon de la Ville à vingt mille écus, sinon qu'il la brûleroit; & ajouta que si les vaisseaux qui étoient à la Barre vouloient l'en empêcher, il passeroit au fil de l'épée tous les Espagnols qu'il tenoit prisonniers.

Cette résolution effraya les prisonniers, qui étoient tous gens de marque; ils chargerent les députés de prier

le contre-Amiral de laisser passer sa Flotte de Morgan, parce qu'autrement leur vie seroit en grand danger. Les députés revinrent au bout de deux jours, & rapporterent à Morgan une Lettre du contre-Amiral. Elle étoit conçue en ces termes :

« Nos alliés & nos voisins, m'ayant » donné avis que, malgré la paix con- » clue entre le Roi d'Angleterre & Sa » Majesté Catholique, vous étiez entré » dans le Lac Marécaye, pour piller & » rançonner les sujets du dernier Mo- » narque ; j'ai cru que mon devoir » demandoit que je me hâtasse de faire » cesser vos injustes hostilités. J'ai » commencé par m'emparer d'une re- » doute qui est à l'entrée du Lac, que » des gens lâches vous avoient laissée » prendre. Mon intention est de vous » punir de votre témérité. Si vous vou- » lez, cependant, rendre l'or, l'argent, » les bijoux, les marchandises & les » prisonniers, enfin tout ce que vous » avez pris, je vous laisserai passer pour » retourner dans votre pays. Si vous » n'acceptez pas l'offre que je vous fais, » j'irai vous chercher & vous passerai

» tous au fil de l'épée. Voilà ma der-
» niere résolution. N'irritez pas ma pa-
» tience. Mes soldats sont braves, & n'as-
» pirent qu'au moment de venger leurs
» compatriotes des injustes cruautés
» que vous leur faites endurer tous les
» jours ». *Signé* D. ALONSE D'ESPINOSA, du navire nommé *la Magdeleine*, mouillé à l'embouchure du Lac Marécaye, le 24 Avril 1669.

Dom Alonse avoit donné ordre à celui qui portoit la Lettre de dire à Morgan qu'on payeroit la rançon de la Ville avec des boulets de canon, & que dans peu il iroit lui-même la payer.

Morgan assembla sur le champ ses Flibustiers, & leur fit lire la Lettre du contre-Amiral en Anglois & en François : il leur demanda ensuite leur avis. Tous répondirent qu'il ne falloit pas s'effrayer de ces rodomontades Espagnoles, & qu'ils étoient résolus de se battre jusqu'à la derniere extrémité, plutôt que de rendre ce qu'ils avoient pris. Un Flibustier Anglois assura que lui deuxiéme, il feroit périr le plus grand navire de l'escadre Espagnole.

On le croyoit de quarante-huit piéces de canon, quoique le plus grand de ceux des Flibustiers ne fût monté que de quatorze. Morgan voulut cependant tenter un accommodement avec les Espagnols. Il envoya à Dom Alonse un prisonnier, chargé de lui faire les propositions suivantes.

1°. Il consentoit à quitter Marécaye, sans y faire aucun tort, & sans en exiger la rançon ; à rendre la moitié des prisonniers sans en rien exiger.

2°. Il vouloit bien se passer de la rançon de Gibraltar & renvoyer les ôtages, si on vouloit le laisser passer tranquillement.

Dom Alonse ne voulut même pas entendre la lecture des articles de l'accommodement. Morgan, instruit de son opiniâtreté, résolut de se défendre, & de ne périr qu'après avoir vendu sa vie bien cher aux Espagnols.

L'Anglois qui avoit promis de détruire le plus grand vaisseau Espagnol, tint parole. Il fit un brûlot d'un des navires Flibustiers. Pour cet effet on le chargea de feuillages trempés dans du goudron. Tous les Flibustiers y tra-

vaillerent comme à l'envi, & en moins de huit jours le brûlot fut prêt. Pour déguiser ce vaisseau, & tromper les Espagnols, on y avoit fait des sabords, sur lesquels on avoit posé des piéces de bois creuses qui paroissoient être du canon. On avoit mis des bonnets sur des bâtons, afin de faire croire aux Espagnols qu'il étoit rempli de monde. Morgan fit arborer sur ce vaisseau le pavillon Amiral. Tous les autres navires furent disposés à combattre. Lorsque tout fut préparé, Morgan fit descendre ses vaisseaux de Maracaïbo à l'entrée du Langon, & alla mouiller à la portée du canon des vaisseaux Espagnols, qui sembloient être des châteaux auprès de ceux des Flibustiers, qui alors ne paroissoient être que des barques de Pêcheurs.

Le plus grand des vaisseaux Espagnols mouilloit au milieu du canal, qui est étroit. Le brûlot des Flibustiers alla le ranger, sans tirer un seul coup de canon, puisqu'il n'en avoit point. Les Espagnols crurent que c'étoit un navire rempli de monde, & qui vouloit venir à l'abordage : ils ne firent point usage de leur canon. Le brûlot

l'accrocha. Dom Alonse s'en étant apperçu, envoya du monde dedans pour couper les mâts. Les Anglois qui y étoient y mirent le feu lorsqu'ils le virent bien accroché & rempli d'Espagnols. En un instant les deux vaisseaux furent en feu, & Dom Alonse n'eut que le temps de se jetter dans sa chaloupe. Dès que ce vaisseau fût enflammé, les Flibustiers s'élancerent sur un autre, le forcerent de se rendre. Le troisiéme, qui étoit le dernier, coupa promptement ses cables, & fut emporté par le courant sous le Fort, où le feu qui y avoit pris le consuma.

Les Flibustiers, enhardis par l'avantage qu'ils venoient de remporter sur mer, descendirent à terre, dans le dessein de prendre le Fort ; mais ils n'avoient point d'échelles ; d'ailleurs la garnison se défendit si vigoureusement, qu'elle leur fit sentir l'impossibilité de réussir. Les Flibustiers perdirent dans cette attaque plus de trente hommes, sans compter les blessés. Ils n'en avoient pas perdu un seul dans l'attaque des vaisseaux. Voyant qu'on leur opposoit une résistance opiniâtre, ils virent qu'il

leur en coûteroit beaucoup de monde avant de se rendre maîtres de la Place, & se rembarquerent. Ils sauverent, en passant, plusieurs Espagnols qui avoient été jettés à l'eau par l'explosion du grand vaisseau, & furent par eux quelles étoient les forces de Dom Alonse. Ils leur dirent qu'il avoit pris la résolution de passer tous les Flibustiers au fil de l'épée; qu'il avoit fait prêter serment à ses gens de ne faire grace à personne. Ils ajoûterent que le grand navire étoit de trente-huit piéces de canon, qu'il y avoit trois cents hommes d'équipage: que le second, nommé *le Saint Louis*, étoit monté de vingt-six piéces de canon, & qu'il y avoit deux cents hommes; que le troisiéme, qui se nommoit *la Marquise*, avoit quatorze piéces de canon, & cent-cinquante hommes d'équipage. Ils ajoûterent qu'il y avoit quatre-vingt hommes dans le Fort, avec quatorze piéces de canon; que le Roi d'Espagne avoit envoyé en Amérique une Flotte nombreuse, commandée par Dom Augustin de Gosto, qui avoit donné ordre à Dom Alonse de croiser le long de la côte. Ils dirent

encore qu'il y avoit trente-six mille écus dans le grand navire.

Morgan se rendit à Marécaye, laissa un petit vaisseau pour garder le Langon, & observer la marche de Dom Alonse. Il fit plonger pour avoir l'argent du grand vaisseau. On en tira, tant en vaisselle qu'en piastres, deux mille livres d'argent pesant. Lorsqu'il fut arrivé à Marécaye, il fit publier dans toute la Ville qu'il la brûleroit, si on ne lui en payoit la rançon dans huit jours. On fit ce qu'il demanda, & il fit ses préparatifs pour partir Lorsqu'il fut près du Fort où Dom Alonse étoit retranché, il envoya un Espagnol lui demander passage, avec promesse de rendre tous les prisonniers, sinon, ajouta-t-il, je les ferai passer au fil de l'épée. Dom Alonse répondit qu'il ne livreroit point passage, & qu'on pouvoit faite ce qu'on jugeroit à propos des prisonniers. Morgan ne voulant pas exposer ses Flibustiers à périr, imagina un stratagême pour passer. Avant de se mettre en route, il fit partager le butin. L'argent montoit à deux mille cinq cents piastres; il y avoit en outre une quantité

prodigieuse de toiles & d'étoffes de soie. Dom Alonse les voyoit de son Fort faire ce partage, & en ressentoit le plus grand dépit.

Morgan, pour passer le Fort, sans perdre de ses gens, fit de grands préparatifs, comme s'il eût voulu l'attaquer. Il fit mettre un nombre d'hommes assez considérable dans des canots, & leur ordonna de descendre à terre, à la vue du Fort, en déployant leurs drapeaux, d'entrer dans le bois, & de revenir en rampant à leur bord. Dom Alonse crut que les Flibustiers vouloient tenter de prendre le Fort: il fit mettre son canon du côté de terre. Les Flibustiers préparerent leurs vaisseaux à passer pendant la nuit, ce qu'ils exécuterent. Lorsque Dom Alonse connut sa méprise, il pensa périr de désespoir.

Lorsque Morgan vit son monde en sûreté, il fit mettre tous les prisonniers dans une barque, & les renvoya à Dom Alonse, sans leur faire de mal. Pendant que les Flibustiers faisoient route pour la Jamaïque, ils furent surpris d'une tempête si furieuse, qu'ils penserent

tous périr ; mais, pour le malheur du genre humain, ces scélérats échapperent au danger.

Les succès enhardirent Morgan. Il résolut de former de nouvelles entreprises. Il fit avertir tous les Flibustiers de S. Domingue, de la Jamaïque & de la Tortue, qu'il vouloit tenter une expédition, qui les mettroit tous dans le cas de passer le reste de leur vie tranquillement.

Ils vinrent en si grande quantité se ranger autour de lui, qu'il ne se trouva pas assez de vaisseaux pour les contenir tous. Il en acheta, & forma une Flotte de vingt-quatre vaisseaux & de quinze cents hommes d'équipage. Il la pourvut de munitions de bouche & de guerre, & donna rendez-vous à tous les vaisseaux au Cap Tibron, qui est à la pointe occidentale de l'Isle de S. Domingue. Lorsqu'il y fut arrivé, il trouva que sa Flotte étoit considérablement augmentée ; le nombre des vaisseaux se montoit à trente-sept, & le nombre d'hommes y étoit proportionné.

Lorsqu'il eut fait la revue de ses vaisseaux & de ses soldats, il proposa

d'aller attaquer Panama, Place extrêmement riche. Tout le monde applaudit à son projet. Lorsqu'il eut pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires, il fit mettre à la voile; ce fut le 16 Décembre 1670, & prit la route de Sainte Catherine. En arrivant, Morgan envoya sommer le Gouverneur de lui livrer le Fort. Ce Gouverneur fut assez lâche pour le faire, sans la moindre résistance. Les autres Places de l'Isle se rendirent aussi-tôt, & Morgan se vit maître de cette Isle, sans avoir perdu un seul homme. Il fit mettre tous les habitans dans le Fort Sainte Thérèse. Alors les Flibustiers se répandirent dans les maisons, & commencerent par s'emparer des provisions qu'ils y trouverent. Le lendemain, Morgan mit les Habitans en liberté, leur permit de parcourir l'Isle pour chercher de quoi subsister; mais, craignant le désordre, il fit enfermer les femmes dans la grande Eglise, & ordonna qu'on eût soin de les nourrir.

Morgan visita ensuite les Forts, dont le nombre se montoit à dix: ils étoient tous bordés de canon, & très-bien

approvisionnés. Des gens braves les auroient défendus. Les Flibustiers transporterent toute la poudre dans leurs vaisseaux. Ils enclouerent le canon & brûlerent les affûts.

Comme cette Isle étoit le lieu où l'on reléguoit les criminels de la Terre-ferme, Morgan demanda s'il y en avoit quelques-uns. Il s'en présenta trois, deux esclaves Indiens & un Mulâtre. Il leur proposa de le conduire à Panama. Les deux Indiens assurerent qu'ils ne savoient pas le chemin ; mais le Mulâtre ayant dit qu'ils n'accusoient pas la vérité, on les mit à la question. Un mourut dans les tourmens, & l'autre promit de faire tout ce qu'on exigeroit de lui.

Morgan, résolu de continuer son entreprise, envoya quatre vaisseaux avec quatre cents hommes d'équipage, pour s'emparer du Fort Saint Laurent-de-Chayre, qui est sur la riviere du même nom, & dans laquelle il falloit que les Flibustiers entrassent pour arriver à Panama. Il resta huit jours dans cette Isle, enleva toute la cassave, les ignames & les patates qu'il put y trouver.

Il avoit confié le commandement du détachement qui devoit prendre le Fort S. Laurent au Capitaine Barteler, homme fort brave & fort expérimenté. Ce Fort eſt à l'embouchure de la riviere de Chayre, bâti ſur une haute montagne, qui peut avoir trente toiſes de largeur, fort eſcarpée, & qui n'eſt acceſſible que du côté de la terre, où elle eſt coupée par un foſſé de ſix toiſes de profondeur. On n'entre dans le Fort que par le moyen d'un pont-levis. Il y a un parapet d'une toiſe de haut, & des caſemates qui empêchent l'abord du foſſé & des paliſſades. Il y a en haut des batteries de canon qui donnent de tous côtés, avec un corps-de-garde & un eſcalier taillé dans le roc, par où l'on deſcend ſur le bord de l'eau, où l'on trouve deux autres batteries couvertes & flanquéees à fleur d'eau. Sur le bord de la mer, à l'extrémité de la montagne ſur laquelle le Fort eſt ſitué, eſt une tour preſqu'auſſi haute que la montagne même, ſur laquelle il y a huit piéces de canon qui défendent la riviere.

De cette tour on paſſe dans le Fort

par un escalier caché. Les maisons qui sont dans le Fort ne sont construites que de palissades & couvertes de palmistes. Les magasins aux poudres sont dans des voûtes qu'on a creusées dans la montagne. Voilà le Fort que Morgan vouloit prendre.

Les Espagnols, ayant apperçu les vaisseaux des Flibustiers, lâcherent une bordée de canon dessus, ce qui engagea ces derniers à aller mouiller à un quart de lieue de la riviere de Chayre, & à y rester jusqu'au lendemain qu'ils mirent quatre cents hommes à terre, & prirent l'Indien dont on a parlé pour guide. Ils les conduisit par l'endroit le moins dangereux. Ils voulurent s'emparerent d'une Vigie qui étoit dans l'endroit où ils descendirent, mais elle leur échapa. Elle avertit les Espagnols de la descente des Flibustiers, qui n'arriverent au Fort qu'à deux heures après midi, quoiqu'ils n'eussent pas plus d'une demi-lieue de chemin à faire : ils ne l'auroient même pas trouvé, si le bruit du canon ne leur avoit indiqué l'endroit où il étoit.

Ils arriverent enfin sur une montagne

qui

qui domine sur le Fort : ils auroient pu le battre & s'en rendre maîtres, parce que de dessus cette montagne, ils découvroient tout ce qui s'y passoit ; mais ils n'avoient point de canon, & leurs fusils ne pouvoient atteindre jusques-là. Les Espagnols voyoient leur manœuvre, & ne lâchoient pas un seul coup sur eux, parce qu'ils vouloient les laisser approcher pour tirer à bout portant, & en détruire davantage. Les Flibustiers, impatients d'en venir aux mains, descendirent dans une petite plaine voisine. Les Espagnols, les voyant à la portée du canon, firent sur eux une décharge qui en tua beaucoup. Les Flibustiers voulurent approcher de la palissade, mais le fossé les en empêchoit. Tout ce qu'ils pouvoient faire, c'étoit de tuer les Espagnols qui se présentoient pour charger le canon ; mais lorsqu'il étoit chargé, il les foudroyoit.

Cette attaque dura jusqu'au soir. Les Flibustiers avoient déjà perdu beaucoup de monde, & songeoient à la retraite. Les Espagnols, voyant le désordre où ils étoient, leur crierent : « Chiens

» d'hérétiques Anglois, vous n'irez pas » à Panama, comme vous l'espériez; » & lorsque vos camarades seront ici, » nous leur en ferons autant qu'à vous ». Les Flibustiers jugerent par-là qu'ils étoient découverts. Les Espagnols continuerent à faire aller sur eux leur canon & leur mousqueterie. Les Indiens qui étoient avec eux dans le Fort, faisoient pleuvoir sur les Flibustiers des grêles de fléches, & en tuoient plus que les Espagnols avec leurs mousquets.

La nuit approchoit, & les Flibustiers se demandoient réciproquement quel parti ils avoient à prendre. Le Commandant avoit eu les deux jambes emportées d'un coup de canon. Plusieurs François s'étoient assemblés pour conférer sur ce qu'il falloit faire; une fléche tirée par un Indien perça l'oreille & l'épaule d'un d'eux. Il arracha la fléche de sa plaie avec une fermeté incroyable, & dit à ceux qui étoient autour de lui : *attendez, mes freres, je vais faire périr tous les Espagnols qui sont dans le Fort.* A l'instant il tire de sa poche une poignée de coton, l'attacha autour de cette fléche,

y mit le feu, & après en avoir rompu le fer, il l'enfonça dans le canon de son fusil, dirigea son coup sur une des maisons du Fort. Comme elles ne sont couvertes que de feuilles de palmistes, on vit bientôt cette maison fumer. Les Flibustiers s'en étant apperçus, ramasserent toutes les fléches qu'ils purent trouver, & imiterent le François. Dans peu de temps la plupart des maisons du Fort furent enflammées.

Cet heureux succès ranima le courage des Flibustiers. La nuit étant survenue, les déroboit aux coups des Espagnols; mais le feu des maisons leur découvroit ce qui se passoit dans le Fort, & ils tuoient autant d'ennemis qu'il en paroissoit. Le feu prit aux poudres, ce qui causa un fracas terrible, & une perte considérable aux Espagnols. Les Flibustiers vouloient profiter de ce désordre pour s'emparer du Fort. Quelques-uns descendirent dans le fossé, & mirent le feu à la palissade. Les Espagnols s'en étant apperçus, jetterent dans le fossé quantité de pots à feu, qui brûlerent un grand nombre de Flibustiers.

La palissade, en tombant, entraîna beaucoup de terre dans le fossé, ce qui le combla en grande partie. Les Espagnols, encouragés par leur Commandant, vinrent à la brêche, & se battoient jusque dans le feu : mais les Flibustiers, plus adroits à tirer qu'eux, en abattoient beaucoup. Les premiers abandonnerent la brêche. Les Flibustiers y monterent, & poursuivirent les Espagnols qui s'étoient retirés dans des corps-de-garde où il y avoit du canon, & continuoient à se défendre. On offrit de leur faire quartier, s'ils vouloient se rendre. Ils n'écouterent aucune proposition ; le Commandant fut tué, en se défendant avec un courage & une intrépidité incroyables. Ainsi les Flibustiers se rendirent maîtres du Fort. Ils n'y trouverent que quatorze hommes en vie, & neuf ou dix blessés. Ils dirent que le Commandant, avant de périr, avoit envoyé avertir le Président de Panama de se tenir sur ses gardes. Ils ajouterent qu'un Irlandois avoit annoncé à Carthagene, qu'on équipoit une Flotte considérable, pour venir piller Panama ; qu'elle ne s'étoit arrêtée à

la riviere de la Hache que pour avoir des vivres.

Cet avis étoit fondé. Il étoit vrai qu'un Irlandois avoit abandonné les Flibustiers, & étoit allé avertir les Espagnols du projet que les premiers avoient formé contre eux. Il ignoroit cependant quel étoit le lieu de leur destination. Ces prisonniers ajouterent que le Président s'étoit fortifié sur la riviere de Chagre; qu'il y avoit plusieurs embuscades Espagnoles en cas que le Fort fût pris; qu'il s'étoit mis en campagne à la tête de deux mille hommes d'Infanterie, quatre cents de Cavalerie, six cents Indiens, & deux cents Mulâtres, qui chassoient deux mille taureaux, destinés à rompre les Flibustiers, & à faciliter le moyen de les tailler en piéces.

Les Flibustiers eurent soin de mettre leurs blessés dans un endroit où ils fussent tranquilles, & où les Chirurgiens pussent les panser à leur aise. L'endroit qui parut le plus commode, fut la Chapelle. Ils jetterent par-dessus les murailles les cadavres des Espagnols qui avoient été tués, & enterrerent ceux

de leurs camarades. On chargea les femmes qui avoient été prises prisonnieres d'avoir soin des blessés.

Morgan fit ensuite la revue de ses gens, pour voir combien il avoit perdu de monde. Il trouva que le nombre des morts montoit à cent-dix, & celui des blessés à quatre-vingt. On rétablit le Fort, on boucha la bréche, pour se mettre en état de défense, en cas que les Espagnols vinssent pour le reprendre. On fit ensuite entrer les vaisseaux dans la riviere.

Morgan laissa dans le Fort un nombre suffisant d'hommes pour le garder, & fit mettre à la voile. Pendant sa marche, qui fut de plus de huit jours, il ne trouva presque aucuns vivres, & la faim le tourmenta beaucoup aussi bien que ses gens, parce qu'ils n'avoient pas eu la précaution de s'en pourvoir, & que les Espagnols avoient enlevé ou brûlé tous ceux qu'ils avoient pu trouver. En passant par un endroit couvert de bois, ils furent assaillis par une grêle de fléches, qui leur tuerent dix hommes & en blesserent autant. Ils voulurent se mettre en état de défense;

mais ils ne voyoient point ceux qui les attaquoient. Ils tiroient cependant, mais ils ne savoient où adresser leurs coups. Ils furent pourtant assez heureux pour tuer le Chef des Indiens qui commandoit cette embuscade, car elle n'étoit composée que de gens de cette nation.

Les Flibustiers se hâterent de sortir de cet endroit, qui étoit un véritable défilé, & chercherent à entrer en plaine. Ils apperçurent les Indiens qui étoient sur une montagne éloignée d'une demi-lieue de l'endroit où ils se trouvoient. Morgan détacha cinquante hommes pour aller les prendre par derriere, & tâcher d'en enlever quelqu'un qui pût lui apprendre ce que faisoient les Espagnols. Ils ne purent remplir son projet, parce que les Indiens savoient les détours, & voyoient toutes leurs démarches.

Un orage terrible surprit les Aventuriers, & les obligea de se barraquer pour se mettre à couvert : ils mirent des sentinelles avancées pour éviter toute surprise de la part des Indiens & des Espagnols. Ils passerent la nuit dans

cet état, & le lendemain ils continuerent leur route, arriverent dans une prairie où ils trouverent quantité de bœufs, en tuerent plusieurs pour appaiser la faim qu'ils enduroient depuis long-temps. Les uns mangeoient de la chair crue, les autres se donnoient à peine le temps de la présenter au feu.

Morgan, craignant que l'avidité avec laquelle ils mangeoient, après avoir jeûné si long-temps, n'en fît périr une grande partie, leur ordonna de décamper & de continuer la route. Ils arriverent enfin à une petite éminence, d'où ils découvrirent les tours de Panama. Ils pousserent tous des cris de joie; deux cents Espagnols, qui s'étoient approchés de la portée du mousquet, leur répondirent. Les Flibustiers firent sur eux une décharge de toute leur mousqueterie, mais ils ne tuerent personne, parce que les Espagnols s'enfuirent avec précipitation, en criant de toutes leurs forces : *Demain, chiens d'Anglois, nous vous verrons dans la plaine.* Les Flibustiers, voyant la nuit arriver, se retrancherent sur une hauteur, & se tinrent

toujours en état de défenſe en cas d'attaque. Le lendemain ils virent les Eſpagnols marcher à eux en bel ordre de bataille. Morgan envoya deux cents enfans perdus pour s'oppoſer à la Cavalerie qui vouloit environner ſes gens. Ces enfans perdus firent une vigoureuſe décharge ſur eux. Pendant que les uns tiroient, les autres chargeoient, & chaque coup portoit; il abattoit ou l'homme ou le cheval. La Cavalerie fut preſque toute détruite de cette maniere; il ne reſta pas plus de cinquante hommes qui prirent la fuite. L'Infanterie voulut avancer; mais le carnage qu'on avoit fait de la Cavalerie l'effraya, elle jetta ſes armes pour prendre plus promptement la fuite. Les Flibuſtiers, voyant que les Eſpagnols ne ſongeoient point à ſe rallier, les pourſuivirent ſans relâche, & en tuerent un nombre conſidérable. On fit beaucoup de priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent des Cordeliers, que Morgan eut la cruauté de faire tuer. On lui amena un Capitaine de Cavalerie qui étoit dangereuſement bleſſé. Morgan lui demanda en quel état étoit la Ville. Il

répondit que tout le monde étoit fort à pour combattre ; que l'armée se montoit au nombre de deux mille hommes d'Infanterie, de quatre cents de Cavalerie, & de six cents Indiens ; que depuis quinze jours ils couchoient dans la prairie ; qu'on avoit envoyé les richesses & les femmes aux Isles de Taroga ; qu'on n'avoit laissé à Panama que cent hommes, avec vingt-huit piéces de canon braquées sur les avenues de la Ville & les principales rues ; en cas qu'on fût obligé de se retirer dedans. Il ajouta qu'il étoit persuadé que le Président, voyant que la campagne lui étoit désavantageuse, avoit crut devoir y rentrer, après avoir rassemblé tout son monde. Il dit qu'on avoit gabionné les endroits où étoient les canons, avec des sacs de farine de la hauteur d'un homme. Il conseilla à Morgan de ne pas prendre le chemin de la Crux, parce qu'on y trouveroit une redoute, avec huit piéces de canon qui lui causeroient beaucoup de perte.

Morgan, à ces nouvelles, assembla ses gens, & leur dit qu'il falloit atta-

quer promptement la Ville, parce que si on donnoit aux Espagnols le temps de faire les préparatifs nécessaires pour leur défense, on ne pourroit plus la prendre. Il fit ensuite la revue de ses soldats, trouva qu'il n'avoit perdu que deux hommes, & qu'il n'y en avoit que deux de blessés. Ce qui est surprenant, les Espagnols avoient perdu plus de six cents hommes. Ce fait paroît incroyable; mais celui qui le rapporte, & qui étoit Chirurgien des Flibustiers, dit qu'il en a été témoin.

Les Flibustiers s'avancerent vers la Ville, & Morgan les exhorta à ne pas s'abandonner réciproquement, & à combattre avec le même courage qu'ils avoient fait: il leur avoua même que ce combat alloit être plus meurtrier que le premier. Ils forcerent le Capitaine Espagnol à leur servir de guide. Il les conduisit par le chemin de Porto-Bello où il n'y avoit aucun péril. Ils entrerent dans Panama sans trouver de résistance, & se répandirent de tous côtés, sans faire attention qu'on les avoit avertis que le canon étoit dans la grande Place. Les premiers qui en ressentirent les effets,

furent une vingtaine de Flibuſtiers, qui ſe livrant à leur impétuoſité, pourſuivoient quelques Eſpagnols qu'ils voyoient fuir. On tira le canon, qui en tua une partie & bleſſa l'autre; mais le canon ne fit pas d'autre opération; les Flibuſtiers s'élancerent auſſi-tôt ſur les Canonniers, & les paſſerent tous au fil de l'épée, enſuite, parcourant la Ville, ils maſſacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent.

Morgan fit aſſembler ſon monde, & défendit de boire du vin, aſſurant qu'il y en avoit beaucoup d'empoiſonné, ce qu'il avoit appris, ajoûta-t-il, des Eſpagnols qui avoient été faits priſonniers. Il ſe ſervit de ce moyen pour empêcher ſes gens de s'enivrer, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire ſans la crainte qu'il eut l'adreſſe de leur inſpirer.

Morgan, après avoir donné ſes ordres, & diſtribué ſes gens dans les différens quartiers de la Ville, fit équiper une barque, qui étoit reſtée dans le Port chargée de marchandiſes, & attendoit la marée pour partir. Il y fit mettre vingt-cinq hommes bien armés, avec

un guide Espagnol. Il confia le commandement de cette barque à un Capitaine Anglois, & demeura à Panama.

Il fit fouiller les maisons, où l'on trouva une prodigieuse quantité de marchandises que les Espagnols n'avoient pu emporter. Il y avoit dans les magasins beaucoup de farine & d'instrumens de fer destinés pour le Pérou, où ce métal est fort cher. Ils consistoient en haches, houes, enclumes, socs de charrues, & généralement tous ceux qui servent à exploiter les mines. Il y avoit en outre quantité de vin, d'huile, enfin des épiceries de toutes especes.

Morgan, craignant quelque surprise de la part des Espagnols, fit mettre secrettement le feu à la Ville, & fit publier que cet incendie étoit l'ouvrage des Espagnols. Quantité d'esclaves & d'animaux périrent dans cet embrasement. Cette Ville célebre fut entiérement consumée, à la réserve de la maison du Président qui étoit écartée.

Les Flibustiers coucherent à l'air, de peur de surprise; & Morgan détacha six hommes par compagnie, en fit un

corps. Il envoya à Chagre, pour annoncer favictoire, & demander à ceux qu'il y avoit laiffés, s'ils avoient befoin de quelque chofe. Il fit placer le canon autour d'une Eglife que le feu n'avoit point attaquée, & s'y retrancha. On y mit les bleffés avec les prifonniers qu'on tint dans des lieux féparés.

La barque que Morgan avoit envoyée à la découverte, revint chargée de butin & de prifonniers; mais elle avoit manqué une très-belle capture. Le jour qu'elle partit, elle arriva à une des petites Ifles qui font devant Panama, prit la chaloupe d'un des vaiffeaux du Roi d'Efpagne, chargée de quatre cents tonneaux. Il y avoit dans cette chaloupe fept Efpagnols qui dirent aux Flibuftiers que l'argent du Roi d'Efpagne étoit dans le vaiffeau, celui des Eglifes de Panama, les Religieux, Religieufes, & les femmes des plus riches Marchands de la Ville, avec leurs pierreries; enfin que l'or & l'argent faifoient le left de ce vaiffeau. Les fept Efpagnols ajouterent que ce vaiffeau n'étoit pas en état de fe défendre, parce qu'il y avoit peu de canon & d'hommes d'équipage.

Le Capitaine Chart, qui commandoit le détachement des Flibustiers, crut qu'il prendroit facilement ce vaisseau. Comme il étoit tard, il ne fit aucune diligence, & s'imagina qu'il pouvoit attendre jusqu'au lendemain matin. Ses gens & lui passerent la nuit à boire & à se divertir avec des femmes Espagnoles qu'ils avoient prises dans les petites Isles. Le lendemain il songea à poursuivre sa proie; mais ceux qui montoient le vaisseau, voyant que la chaloupe ne revenoit point, se douterent qu'elle avoit été prise, ils leverent l'ancre & prirent la fuite. Les Flibustiers ne douterent pas que ce vaisseau n'allât chercher des forces, & sentirent qu'ils ne seroient pas assez de monde pour le prendre. Ils se rendirent à Panama pour augmenter leur équipage. Morgan les renvoya dans de grandes barques.

Les différens partis que Morgan avoit envoyés battre la campagne revinrent avec des mulets chargés de marchandises & d'argent. Celui qui étoit allé à Chagre, rapporta que tout y étoit en bon état; que le Commandant qu'on y avoit laissé, faisoit croiser deux petits

vaisseaux devant la riviere, que ces barques avoient pris un vaisseau chargé de vivres & d'émeraudes. Les barques qui étoient allées après le vaisseau chargé d'argent, ne purent le joindre, quelque diligence qu'elles fissent; mais elles amenerent des barques chargées de prisonniers & d'argent, avec un vaisseau chargé de biscuit, de sucre, & ayant vingt mille piastres en argent monnoyé. Ceux qui étoient dans ce vaisseau furent fort étonnés de trouver des Anglois dans ce canton: on n'y en avoit jamais vu depuis le fameux Drac, qui y étoit entré par le golfe Darien.

Morgan tenoit toujours en action les soldats qui étoient restés avec lui; il faisoit tous les jours partir un détachement de deux cents hommes pour aller à la découverte; & si-tôt qu'il étoit de retour, il en envoyoit un autre. Ceux qui restoient fouilloient dans les débris des maisons, & trouvoient beaucoup d'or & d'argent que les Espagnols avoient caché, principalement dans les puits. Les autres brûloient toutes les étoffes où il y avoit de l'or, afin que les vaisseaux fussent moins chargés. Morgan,

impatient du peu de succès de ces différens partis, se mit à la tête d'un de trois cents cinquante hommes; & lorsqu'il trouvoit des Espagnols, il leur faisoit donner la gêne la plus cruelle. Il passa huit jours à exercer ses cruautés, & retourna à Panama chargé de dépouilles. Les barques étoient revenues de course; elles avoient apporté beaucoup de richesses, de prisonniers & de prisonnieres. Parmi celles-ci, il s'en trouva une qui attira sur elle les regards de tous les scélérats, au milieu desquels son malheur la plaçoit. C'étoit la femme d'un Marchand que ses affaires avoient obligé de passer au Pérou. Il l'avoit laissée à Panama entre les mains de ses parens, qui l'avoient emmenée avec eux lorsque les Flibustiers parurent sur la côte.

Elle étoit alors dans un habillement fort négligé; mais elle étoit parée des seules graces de la nature. Les fleurs de la jeunesse étoient répandues sur son visage; ses traits sembloient être faits les uns pour les autres; ses yeux avoient une vivacité mêlée de langueur; ses regards charmoient ceux sur qui elle

les jettoit ; sa peau étoit d'une blancheur admirable ; des cheveux noirs flottoient sur ses épaules ; sa taille étoit majestueuse ; elle paroissoit avoir la gorge extrêmement belle ; la fierté Espagnole, qui déplaît dans les femmes, convenoit à sa beauté pour lui attirer du respect. L'Auteur qui nous sert de guide, dit qu'il n'a jamais vu une femme aussi belle.

Elle toucha le cœur de Morgan, de tous les Flibustiers même : chacun d'eux lui auroit disputé le bonheur d'en être aimé, sans l'ascendant qu'il avoit pris sur eux, & le respect qu'ils avoient conçu pour lui. Il décela sa passion par son ajustement qui étoit plus recherché, & par son humeur qui étoit plus enjouée. Il fit séparer cette belle prisonniere des autres, & ordonna qu'on ne la laissât manquer de rien. Il mit des esclaves auprès d'elle, & lui laissa la liberté de converser avec ses amies. Plusieurs femmes qui avoient été prises avec elle, étonnées des bons traitemens qu'elles recevoient, s'écrioient : *les Pirates sont hommes commes les Espagnols*. Leur étonnement venoit de ce que leurs

maris leur persuadoient que les Pirates étoient des monstres hideux, & que, pour les en convaincre, ils leur apporteroient les têtes de quelques-uns. Elles étoient si persuadées qu'on leur disoit la vérité, qu'en regardant les Flibustiers, elles ne pouvoient croire qu'ils fussent les hommes dont leurs maris avoient voulu parler.

Morgan rendoit des visites assidues à la jeune Espagnole, qui les recevoit avec douceur, & lui marquoit même de l'amitié : elle n'attribuoit ses prévenances qu'à la douceur & à la bonté de son caractere. Mais elle fut bientôt détrompée : une esclave qui la servoit lui découvrit les sentimens de Morgan. Elle sentit combien son honneur étoit en danger dans la position où elle se trouvoit, & ne perdit cependant pas courage. Elle résolut de lui faire connoître ses intentions lorsqu'il viendroit la voir. Voici le langage qu'elle lui tint.

« On m'a fait entendre, & je crois » vous l'avoir dit, que les hommes de » votre état n'avoient aucune humanité, » & se livroient à tous les vices. La

» conduite que vous avez tenue jusqu'à
» présent à mon égard me prouve le
» contraire ; & si vous continuez, vous
» me forcerez de n'ajouter aucune foi
» à ces bruits calomnieux, & à contre-
» dire ceux qui les répandent ».

Morgan, tout occupé de ses charmes, faisoit peu d'attention à son discours. Il se permit même quelques gestes qui annoncerent sa passion ; mais elle le repoussa avec tant de fermeté, & lui montra tant de sagesse, qu'elle arrêta sa brutalité. Il se retira ; mais il conçut tant de dépit, qu'il résolut de se venger. Il lui fit essuyer des mortifications ; &, pour lui faire sa cour, il blâmoit en sa présence ceux qui les lui causoient. Il lui fit faire les mêmes sollicitations, & trouva toujours la même résistance. On ne peut s'empêcher de frémir, en voyant une femme vertueuse exposée à un pareil danger.

Un jour qu'il étoit avec elle, ses femmes sortirent sous divers prétextes. Il la prit entre ses bras, & se disposa à lui faire violence. Elle se déroba & prit la fuite. Voyant qu'il vouloit la suivre, elle cria : « Arrête, malheureux, n'i-

» magine pas qu'il te ſoit auſſi facile de » me ravir l'honneur, qu'il te l'a été de » m'ôter les biens & la liberté. Apprends » que je ne crains point la mort, & » que je ſuis capable de porter les cho- » ſes juſqu'à l'extrémité contre toi & » & contre moi ». A ces mots, elle tire un poignard, & fit un mouvement pour lui plonger dans le ſein, ce qui ſeroit arrivé s'il n'eût évité le coup. Cette action prouva à Morgan que toutes ſes tentatives ſeroient inutiles. Il ſortit, le déſeſpoir dans le cœur, & réſolut de ne la plus voir. Un autre que lui l'auroit admirée & reſpectée; mais que peut-on eſpérer d'un ſcélérat?

Il changea de conduite à ſon égard, ôta d'auprès d'elle les femmes qui la ſervoient, & ordonna qu'on ne lui donnât que les vivres qui étoient néceſſaires pour lui conſerver la vie. Enfin il lui fit dire de payer trente mille piaſtres pour ſa rançon, ſinon qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Pour qu'on ne ſoupçonna pas la cauſe d'un changement ſi ſubit, il fit publier que cette femme étoit en correſpondance avec ſes ennemis, & qu'on avoit ſurpris des Lettres qu'elle leur en-

voyoit, & qu'elle recevoit d'eux; qu'il en feroit même voir qui étoient écrites de sa propre main. Cela fut cause qu'on ne fut plus étonné des mauvais traitemens qu'il lui faisoit essuyer.

Les Flibustiers, voyant qu'on ne trouvoit plus rien à piller à Panama, commencerent à murmurer contre Morgan de ce qu'il les retenoit trop long-temps dans ce pays. Ils craignoient d'ailleurs que les Espagnols ne vinssent en force les surprendre, & leur enlever le butin qu'ils avoient fait: mais lorsqu'ils virent qu'il faisoit des préparatifs pour retourner à Chagre, ils changerent de sentiment à son égard. Il fit transporter toutes les dépouilles de ce riche pays dans les vaisseaux. Tous ces préparatifs étant faits, il dit aux prisonniers de songer à payer leur rançon, sinon qu'il les emmeneroit avec lui. La frayeur les saisit tous, & chacun se hâta d'écrire à ses parens ou à ses amis. On les taxa selon leur rang & leurs qualités, & l'on donna les Lettres à deux Religieux, qui se chargerent de rapporter les réponses.

On avertit Morgan que le Président

avoit rassemblé un nombre considérable de troupes, qu'il avoit pris le Bourg de Crux, où il s'étoit retranché, pour s'opposer au passage des Flibustiers. On détacha un parti de cent cinquante hommes pour aller découvrir la vérité. Il revint bientôt, & rapporta qu'il étoit vrai que le Président avoit voulu rassembler du monde, mais que personne n'avoit voulu le seconder dans son entreprise; que les Espagnols étoient si effrayés, qu'aucun d'eux ne vouloit prendre les armes contre les Flibustiers.

Quatre jours s'étant écoulés, sans qu'on apportât la rançon des prisonniers, Morgan donna des ordres pour le départ. Il est difficile de peindre la douleur que ressentirent les prisonniers, lorsqu'on leur annonça qu'il falloit partir. Leurs cris, leurs larmes furent inutiles, on les conduisit aux vaisseaux. On arriva à Crux, & l'on mit dans les magasins du Roi toutes les marchandises & tout l'or qu'on avoit enlevé de Panama. Peu de temps après que les Flibustiers furent arrivés dans ce pays, on leur apporta la rançon des

prisonniers. La belle Espagnole crut que ses inquiétudes & ses peines alloient cesser : mais la joie qu'elle ressentit alors se changea en tristesse. On lui dit qu'on n'avoit point apporté sa rançon : mais le lendemain il arriva un esclave qui lui apporta une Lettre. Après l'avoir lue, elle la montra à Morgan, qui vit qu'on avoit remis trente mille piastres aux deux Religieux pour sa rançon ; mais ils avoient employé cette somme pour délivrer les Religieux qui étoient captifs, & n'avoient point parlé de celle pour qui elle étoit véritablement destinée. Morgan, justement indigné de ce procédé, rendit la liberté à cette Dame & à tous ses parens. Pour punir les deux Moines, il les retint prisonniers avec tous leurs confreres. Ils le prierent de souffrir que deux d'entre eux allassent chercher leur rançon pendant que les autres resteroient en ôtage. On le leur accorda, & l'on partit de Crux le 5 Mars 1670. Peu de jours après les deux Religieux les joignirent avec la rançon de leurs freres, auxquels on rendit la liberté. Morgan en fut d'autant plus satisfait, qu'il avoit pris la

la résolution de les laisser aller au premier jour, parce qu'ils l'embarrassoient beaucoup, & qu'ils n'espéroit rien tirer d'eux.

Lorsque les Flibustiers furent arrivés à Barbacoas, ils se fouillerent tous réciproquement, on déchargea même les fusils avec des tires-bourres, pour voir s'il n'y avoit point quelques pierres précieuses cachées dedans. Les Lieutenants de chaque équipage étoient chargés de fouiller tous ceux de leur troupe. Cette contrainte en irrita plusieurs contre Morgan : ils vouloient lui casser la tête; mais d'autres qui avoient un caractere plus doux & plus tranquille les en empêcherent, & leur représenterent que le butin étoit si considérable que chacun pouvoit espérer d'en retirer beaucoup pour sa part.

Enfin Morgan arriva à Chagre, & rétablit la joie parmi ceux qu'il y avoit laissés en garnison. Le lendemain de son arrivée, il fit évaluer le pillage qu'on avoit fait à Panama. Il montoit à quatre cents quarante trois mille deux cents livres, sans parler des pierreries qui ne furent pas appréciées à

leur juste valeur, & dont Morgan prit une grande quantité à très-bon compte. Plusieurs Flibustiers se plaignirent de ce qu'on n'avoit pas mis dans le magasin une multitude de choses qu'ils avoient prises eux-mêmes. Ils murmurerent beaucoup; mais on sut les appaiser, en leur promettant de les récompenser.

Le partage étant fait, chacun fut fort étonné de voir que sa part ne montoit pas à la moitié de ce qu'il espéroit avoir. Tous murmurerent contre Morgan, & l'accuserent d'avoir retenu une partie de ce qu'ils lui avoient mis entre les mains. Plusieurs se proposoient de lui casser la tête. Morgan étoit instruit de leurs murmures & de leurs menaces : il employoit tous les moyens qu'il pouvoit imaginer pour les appaiser : mais s'ils faisoient voir de la tranquillité, ce n'étoit que pour un temps très-court; leur colere se ranimoit & leurs murmures recommençoient.

Craignant que des hommes aussi déterminés que les Flibustiers, ne passassent des menaces aux effets, il résolut

de s'enfuir. Il sortit de la riviere de Chagre, sans donner aucun signal; accompagné seulement de quatre vaisseaux, dont les Capitaines étoient ses confidents & les complices de son vol. Plusieurs François qui étoient dans sa troupe proposerent de le poursuivre; mais Morgan fit tant de diligence qu'ils ne purent l'atteindre. Il se retira à la Jamaïque, épousa la fille d'un des principaux habitants de cette Isle.

Il est aisé de s'imaginer combien les Flibustiers furent irrités de voir qu'un homme auquel ils avoient donné toute leur confiance, leur enlevoit tout le fruit de leurs fatigues & de leurs travaux. Ils se rappelloient que peu de temps avant son départ, il avoit l'air rêveur, étoit souvent en conférence secrette avec ses plus intimes amis, qu'il leur parloit à l'oreille, qu'il avoit un air fort réservé avec tout le monde, même lorsqu'on parloit de partager le butin. Un jour que l'auteur de sa vie, qui étoit Chirurgien sur son vaisseau, pansoit un de ses confidents, Morgan dit au malade en langue Angloise, qu'il croyoit que le

Chirurgien n'entendoit pas : *courage ? vous m'avez aidé à vaincre, il faut que vous m'aidiez à profiter de la victoire.* Il ajoute qu'étant à cueillir des herbes pour faire des remedes, il apperçut Morgan qui étoit seul dans un canot & qui y cachoit quelque chose, que l'éloignement l'empêcha de discerner; mais il crut que c'étoit un effet de conséquence, parce que Morgan regardoit de tous les côtés pour voir si personne ne l'observoit. Il m'apperçut, continue le Chirurgien, vint à moi, avec un air un peu décontenancé; & en prenant ensuite un plus tranquille, il me demanda ce que je faisois, & s'il y avoit long-temps que j'étois dans cet endroit: pendant qu'il me parloit, j'apperçus l'herbe que je cherchois, & pour réponse à ses questions, je lui en dis les propriétés. Il étoit si troublé qu'il me tint plusieurs propos fort vagues & me fit des offres de service. Je fus d'autant plus étonné de sa conduite, qu'auparavant ce tems, il daignoit à peine me parler. Pendant que les Flibustiers faisoient leurs complaintes, Morgan, jouissoit paisiblement à la Jamaïque du fruit de ses forfaits.

ARTICLE VI.

*Vie de Monbars, surnommé l'*Exterminateur.

MONBARS étoit originaire du Languedoc & appartenoit à une des meilleur familles de ce pays. Il avoit été très-bien élevé, & ses parens n'avoient rien négligé pour lui donner l'éducation nécessaire à la jeune noblesse. On assure que son Gouverneur lui avoit fait lire plusieurs rélations de la conquête de l'Amérique par les Espagnols, & des cruautés qu'ils avoient exercées contre les malheureux habitants de ce pays. Cette lecture lui inspira de la compassion pour les vaincus & de l'horreur pour les vainqueurs. Il témoigna toujours dans la suite le désir de venger les premiers, & marquoit beaucoup de satisfaction lorsqu'on lui disoit qu'ils avoient battu les Espagnols.

On avoit fait une Comédie pour les Ecoliers du Collége où il étudioit. Parmi

les acteurs il y avoit un François & un Espagnol. Monbars représentoit le François, & un de ses camarades représentoit l'Espagnol. Celui-ci lâcha dans son rôle beaucoup d'invectives contre les François. La haine que Monbars avoit conçue contre les Espagnols se réveilla. Il interrompit brusquement le prétendu Espagnol, s'élança même sur lui & le maltraita tellement qu'on fut obligé d'employer la violence pour le lui ôter des mains.

Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de maturité son pere songea à l'établir. Mais il se déroba de la maison paternelle, alla au Havre-de-Grace trouver un de ses oncles, qui commandoit un vaisseau de Roi, & avoit ordre de croiser contre les Espagnols avec lesquels les François étoient alors en guerre. Monbars le pria de le mener avec lui en course. L'oncle écrivit au pere de Monbars, lui manda les intentions de son fils. Sur sa réponse, il emmena son neveu avec lui. Lorsqu'on découvroit un vaisseau, il demandoit si c'en étoit un Espagnol. Il en parut un à la hauteur de Saint Domingue : son oncle lui

donna la chasse, & s'en approcha assez près pour voir qu'on se préparoit à mettre le feu au canon. Comme il connoissoit le caractere bouillant de de son neveu, il eut peur qu'il ne s'exposât trop & le fit enfermer. Il essuya le feu du vaisseau Espagnol, le joignit ensuite & en vint à l'abordage; alors il fit lâcher son neveu. Ce jeune homme, le sabre à la main, s'élança au milieu des ennemis, se fit jour, & suivi de quelques François que sa valeur animoit, passa deux fois d'un bout du vaisseau à l'autre, renversa tout ce qui se trouva sur son passage, & ne cessa de frapper que quand on fut maître du vaisseau. Il étoit richement chargé. On y trouva trente mille balles de toile de coton, des tapis & d'autres ouvrages d'un très-grand prix, une cassette remplie de diamants bruts, dont quelque-uns paroissoient être de la grosseur d'un bouton. Cette cassette étoit garnie de barres de fer & fermoit à quatre serrures.

Avant d'entrer dans de plus grands détails sur la vie de Monbars, nous croyons devoir donner son portrait.

L'Auteur de qui nous l'empruntons, l'avoit vu aux Honduras. Il étoit grand, vif & alerte, comme le sont tous ceux de sa nation, & avoit l'air noble. Son teint étoit basané. Des sourcils noirs & épais se joignoient en arcade sur ses yeux & empêchoient qu'on ne vît la couleur dont ils étoient. On peut juger par-là que cet homme avoit l'air terrible, & l'on assure que dans un combat, il commençoit à vaincre par la terreur qu'inspiroient sa figure & sa contenance, & achevoit par la force de son bras.

On eut soin d'épargner les matelots du vaisseau Espagnol dont on vient de parler, parce qu'on avoit besoin d'eux. Ils donnerent avis que le vaisseau qu'on venoit de prendre, étoit suivi de deux autres, qui étoient encore plus richement chargés; que la tempête avoit écartés, & qu'ils ne manqueroient pas d'arriver sous peu de jours, parce que le rendez-vous étoit dans l'endroit où on avoit attaqué le premier, c'est-à-dire, au port Margot.

L'oncle de Monbars résolut d'attendre ces vaisseaux & de ne laisser paroître au port que celui qu'il venoit de prendre, espérant que les autres, en le

voyant se hâteroient d'arriver au rendez-vous. Plusieurs Boucaniers étant arrivés au bruit du canon présenterent aux François quantité de paquets de chair de sanglier, accommodée comme nous l'avons dit. On la reçut avec plaisir, & on leur donna de l'eau-de-vie en échange. Ils dirent qu'il auroient donné une plus grande quantité de paquets, si les Espagnols n'avoient détruit tous leurs boucans. » Pourquoi souffrez-vous cela, leur dit brusquement le » jeune Monbars? Nous ne le souffrons » pas, reprirent-ils avec la même viva- » cité, & les Espagnols qui savent bien » qui nous sommes, ont pris le temps » que nous étions à la chasse. Nous » allons joindre plusieurs de nos cama- » rades qu'ils ont encore plus maltraités » que nous, & nous leur ferons payer » bien cher le mal qu'ils nous ont fait. » Si vous voulez, leur répliqua Mon- » bars, je marcherai à votre tête, non » pour vous commander, mais pour » punir les Espagnols de leur cruauté. »

Les Boucaniers, le jugeant sur la figure, ne douterent pas qu'il ne fût homme d'expédition : ils accepterent

sa proposition. Il pria son oncle de lui permettre de les suivre, ce qu'il obtint. Son oncle lui donna même plusieurs jeunes gens dont on connoissoit la valeur. Sur le champ Monbars partit, & promit à son oncle de revenir le plus promptement qu'il pourroit. A peine fut-il descendu à terre, qu'il apperçut un gros de Cavalerie Espagnole. Il vouloit l'attaquer, sans faire attention au petit nombre de Boucaniers. Mais un d'entre eux lui dit : *Ne vous pressez pas : nous allons prendre tous ces Cavaliers, sans qu'il en échappe un seul.* Au même instant le Boucanier fit faire alte à ses camarades & tourner le dos aux Espagnols, comme s'ils ne les avoient pas vus. Il déroula une tente de toile qu'il portoit en bandouliere. Ses camarades l'imiterent, quoi qu'ils ne sussent pas qu'elle étoit son intention. Mails ils avoient confiance en lui, parce qu'il les avoit plusieurs fois tirés d'embarras. Il fit tirer ses flacons d'eau-de-vie, comme s'il eût voulu engager sa troupe à se réjouir. Les Espagnols qui les observoient, crurent qu'ils alloient les tailler tous en piéces, parce qu'ils se persuadoient que les Boucaniers

alloient s'amuſer à ſe divertir, ſans ſonger à autre choſe. Pour leur donner plus de confiance, ils chercherent à ſe dérober à leurs yeux & deſcendirent dans le vallon. Le Boucanier qui conduiſoit la troupe, envoya avertir les autres Boucaniers de l'état où ils étoient, & les fit prier de venir promptement à leur ſecours. Lorſque la nuit commença à tomber, il dit à ſes gens de paſſer dans un bois qui étoit près de là, & de laiſſer les tentes déployées. Il eſpéroit trouver dans ce bois ceux qu'il avoit fait prier de venir à ſon ſecours. Il les y trouva effectivement.

A la pointe du jour, on apperçut que les Eſpagnols faiſoient quelques mouvemens. Peu après on les vit deſcendre de la même colline où ils avoient paru la premiere fois. Les Boucaniers les attendoient en bon ordre. Les Eſpagnols avancerent à grands pas vers l'endroit où étoient les tentes, croyant y trouver les Boucaniers enſevelis dans le ſommeil & dans le vin. Alors les Boucaniers ſortirent du bois, & firent ſur eux une vigoureuſe décharge de leur mouſqueterie.

Monbars se saisit d'un cheval Espagnol, dont il avoit tué le Cavalier, & s'élança par-tout où il voyoit de la résistance. Cédant à son impétuosité naturelle, il attaqua seul un escadron, fut environné, & auroit infailliblement péri, si les Boucaniers n'étoient accourus à son secours.

Un Boucanier, voyant que les fléches des Indiens les incommodoient beaucoup, leur cria en colere, montrant Monbars : *ne voyez-vous pas que Dieu vous envoie un libérateur pour vous délivrer de la tyrannie des Espagnols.* Les Indiens s'arrêterent, se rangerent autour de Monbars, & tournerent leurs fléches contre les Espagnols, qui dans un instant furent presque tous détruits.

Monbars, voyant les Indiens à ses côtés qui combattoient contre les Espagnols, regardoit ce jour comme le plus beau de sa vie. Il étoit transporté de joie, & les encouragea à se venger des maux que ceux de cette nation leur avoient fait essuyer. On assure que le carnage fut affreux, & que les Espagnols qui échapperent aux coups des Boucaniers & des Indiens, ne firent

plus usage de leurs chevaux que pour fuir.

Les Boucaniers prierent Monbars de leur aider à rendre la victoire complette, & d'aller avec eux ravager les habitations des Espagnols. Monbars applaudit à ce projet, & marcha à leur tête : mais il entendit un coup de canon qui venoit du port : croyant que les deux vaisseaux que son oncle attendoit étoient arrivés, il s'y rendit aussitôt. Il s'étoit trompé : son oncle, impatient de se rendre où le service du Roi l'appelloit, avoit fait tirer ce coup de canon pour avertir son neveu de son départ. Il fut charmé de le revoir & d'entendre les éloges qu'on faisoit de sa valeut.

Les Boucaniers avoient conçu tant d'estime & d'amitié pour Monbars, qu'ils ne pouvoient le quitter : ils s'embarquerent avec lui. Les Indiens, qui craignoient la vengeance des Espagnols, firent la même chose. On les mit tous sur le vaisseau qu'on avoit pris aux Espagnols. On donna aux Indiens des fusils & des sabres, dont ils se servoient aussi bien que de l'arc & des fléches. L'oncle de Monbars lui en donna le

commandement, & nomma pour son Lieutenant un Officier qui avoit du courage & de l'expérience. Tout étant arrangé, on mit à la voile. Au bout de quinze jours Monbars & son oncle furent attaqués par quatre vaisseaux de guerre Espagnols, qui alloient au-devant d'une flotte chargée de l'or & de l'argent des Indes. Deux de ces vaisseaux attaquerent le vaisseau que montoit l'oncle, & les deux autres celui du neveu. L'oncle se défendit avec tant de fureur, qu'il coula les deux navires ennemis à fond; mais il eut le même sort quelques momens après. Il fut regretté de tous ceux qui le connoissoient.

Monbars apprit cette triste nouvelle dans le temps même qu'il étoit aux prises avec les deux navires qui l'avoient attaqué. La fureur se joignit à son courage; la fortune le seconda: il en coula un à fond, aborda l'autre, s'élança dedans, &, secondé de ses gens & des Indiens, il renversa tout ce qui se présenta devant lui. Enfin il se rendit maître de ce vaisseau qui étoit le plus grand & le mieux équipé de ceux qui

les avoient attaqués son oncle & lui. On peut s'imaginer que la haine de Monbars contre les Espagnols augmenta encore par la mort de son oncle, dont ils étoient la cause. Se voyant monté de deux beaux & bons vaisseaux, il chercha tous les moyens de la satisfaire. Les Boucaniers lui proposerent de faire une descente dans l'endroit où ils étoient, lui assurerent qu'il y trouveroit l'occasion de satisfaire sa vengeance, parce qu'il y avoit beaucoup d'Espagnols. Il accepta cette proposition avec joie. Le Gouverneur du pays fut averti de sa descente, & se tint sur ses gardes. Ses précautions furent inutiles; Monbars attaqua les bataillons avancés avec tant de fureur, qu'il les renversa sur les autres, & fit un carnage horrible des Espagnols. Il passa le reste de sa vie à les chercher & à les combattre. L'Auteur qui nous sert de guide n'entre pas dans de plus grands détails au sujet de ce célebre Flibustier.

ARTICLE VII.

Avantures des Capitaine Avery.

L'HISTOIRE de ce Flibuſtier prouve combien on doit ſe défier des bruits populaires, qui ſont preſque toujours contraires à la vérité. On entend ſouvent raconter des faits dont on a été témoin & la narration eſt entiérement contraire à la vérité.

Avery paſſoit pour un homme important : on publioit en Europe que la fortune l'avoit tellement favoriſé, qu'il s'étoit formé un Etat, & s'étoit fait proclamer Roi. On ajoutoit qu'il poſſédoit des richeſſes immenſes ; que le grand Mogol lui avoit donné ſa fille en mariage. On compoſa à ſon ſujet une Comédie, intitulée *l'Heureux Pirate*, & qui fut repréſentée ſur le théâtre de Londres. Pendant qu'on débitoit ces fables à ſon ſujet, il étoit en Angleterre où il demandoit l'aumône. Voici ſon hiſtoire.

Il étoit né à Plymouth, dans la Province de Devonshire. Il s'embarqua dès sa plus tendre jeunesse, parvint à être Contre-Maître sur un vaisseau marchand. Il passa en qualité de premier Contre-Maître sur un vaisseau de guerre que les Espagnols acheterent des Anglois. Comme il étoit adroit & insinuant, il gagna la confiance des Matelots au point qu'ils consentirent à s'emparer du vaisseau & aller avec lui en course du côté des Indes orientiales. Son projet étant concerté, il partit sur les onze heures du soir de la Corogne, où son vaisseau étoit à l'ancre. Le Capitaine qui, ce jour là, s'étoit couché de bonne heure, fut éveillé par le mouvement du vaisseau. Il appella du monde: Avery entra dans sa chambre, & lui demanda ce qu'il vouloit. Le Capitaine lui dit qu'il croyoit que le vaisseau avoit chassé sur ses ancres. Avery reprit: *Nous sommes en mer. Apprenez que je suis Capitaine du vaisseau, & qu'il faut que vous me cédiez votre chambre. Je vais aux Indes oridentales où jespere faire ma fortune & celle de tous ceux qui voudront me suivre. Je vous laisse le*

choix ou de venir avec moi, ou de prendre une barque pour aller à terre. Le Capitaine accepta la derniere proposition & alla à terre. Avery continua sa route & arriva à l'isle de Madagascar sans aucun accident. Il aborda au Nord-Est, où il trouva une troupe de Flibustiers qui se joignit à lui.

Après plusieurs délibérations ces Flibustiers résolurent d'aller croiser sur les côtes de l'Arabie. Lorsqu'ils furent près de l'Inde, ils rencontrerent un bâtiment qui appartenoit au grand Mogol, & où il y avoit des gens de la plus grande considération, entre autres une des filles du Monarque qui alloit en pélerinage à la Mecque. Ce vaisseau étoit chargé de richesses destinées pour faire des offrandes au tombeau de Mahomet.

La Princesse & ceux qui l'accompagnoient avoient avec eux tous leurs Esclaves, s'étoient munis de leurs habits les plus précieux. Ils avoient des pierreries d'un prix inestimable, beaucoup de vaisselle d'or & d'argent & des sommes considérables pour subvenir aux frais de leur dépense. Enfin la prise

que ces scélérats firent étoit immense. Ils transporterent dans leur vaisseau toutes les richesses qui étoient dans celui de la fille du grand Mogol & l'abandonnerent. Ce navire, n'étant plus en état de poursuivre sa route, retourna anx Indes.

Le grand Mogol fut indigné lorsqu'il apprit qu'on avoit pillé le vaisseau de sa fille, & résolut de mettre sur pié une armée formidable, pour chasser tous les Anglois des Indes.

Les compagnons d'Avery, proposerent de se rendre à Madagascar, & de construire des forts dans cette isle, pour se mettre à l'abri de toute insulte: mais il leur représenta qu'ayant en leur possession des trésors immenses, ils devoient s'occuper du soin de les conserver; il ajouta qu'il étoit possible que les vaisseaux se séparassent, & que chacun fut attaqué par quelque gros vaisseau auquel il ne pourroit résister; que celui qu'il montoit étoit si bon voilier, qu'il seroit impossible à toute espéce de navire de le joindre. Il conseilla à chacun de ses compagnons d'y apporter son butin, & de mettre son cachet sur

le coffre dans lequel il le déposeroit. Il profita de leur confiance pour les tromper : une nuit il prit le large & s'éloigna d'eux, au point qu'ils ne purent jamais le rejoindre. Il gagna l'Amérique & aborda à l'isle de la Providence, où il vendit son vaisseau, afin de se dérober aux poursuites qu'on pourroit faire. Il donna une partie du butin à ceux qui l'avoient accompagné, garda tous les diamans, & se rendit seul à Boston dans la nouvelle Angleterre. De-là, il passa en Irlande. Il n'osoit cependant exposer ses diamants en vente, parce que le bruit de l'outrage fait à la fille du grand Mogol, étoit parvenu en Europe, & que toutes les Puissances de cette partie du monde se proposoient de punir sévérement les coupables.

Il passa en Angleterre, alla trouver un de ses amis, lui confia son secret & le pria de lui aider à se défaire de ses diamants. Cet ami lui proposa de les confier à des marchands qui étoient de sa connoissance & de la fidélité desquels il lui répondit. Avery suivit son conseil, se rendit à Bristol, où il changea de

nom & vécut quelque temps, ſans ſe faire connoître à perſonne. Comme il ne recevoit point de nouvelles de ſes Marchands, il leur écrivit pluſieurs fois, & en obtint un peu d'argent qui lui ſervit à ſubſiſter pendant quelque temps. Se voyant enfin preſſé par la miſere, il ſe rendit à Briſtol, où étoient ſes créanciers : mais, loin de lui donner du ſecours, ils le menacerent de le dénoncer & de lui faire ſubir la punition qui étoit due à ſes crimes. Ils l'intimiderent au point qu'il retourna en Angleterre, où accablé de miſere & de chagrin, il mourut. Il fut même enterré par la charité. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'humanité, que tous les ſcélérats eſſuyaſſent un ſort ſemblable.

ARTICLE VIII.

Avantures du Capitaine Martel.

On ignore l'origine de ce Flibuſtier. On trouve ſeulement qu'il étoit Armateur à la Jamaïque; qu'en 1716 il comman-

doit un vaiſſeau de vingt piéces de canon & de quatre-vingts hommes d'équipage, avec lequel il croiſoit vers Cuba & pluſieurs autres endroits. Il s'empara d'un vaiſſeau dans lequel il y avoit près de trente mille livres en argent. Peu après il prit une chaloupe, où il trouva encore quelque argent & des proviſions de toute eſpece. Il en attaqua deux autres dans un des ports de Cuba, les pilla & les laiſſa aller. Il en attaqua une de vingt-deux piéces de canon, mit l'équipage à terre & la garda avec toute la cargaiſon. Il prit & pilla une infinité d'autres vaiſſeaux. Il alla enſuite ſe radouber à l'iſle Sainte-Croix. Pour ſe précautionner contre toute attaque, il éleva une batterie de quatre piéces de canon. Il poſta une chaloupe de quatre piéces de canon à l'entrée du canal, afin d'empêcher toute eſpece de bâtiment d'y aborder.

Le Capitaine Hume, qui montoit un vaiſſeau de quarante piéces de canon, avec cent quatre-vingt hommes d'équipage, eut ordre d'aller contre ce Pirate. Après de longues recherches, il

apprit où étoit sa retraite. Il fit voile vers l'isle Sainte-Croix, & attaqua la barque qui bouchoit le canal, la coula à fond, avança sur les autres vaisseaux de Martel, sur lesquels il fit un feu continuel. Martel & ses gens voyant qu'il leur étoit impossible de résister, quitterent leurs vaisseaux & se sauverent dans les bois, où ils périrent de faim.

ARTICLE IX.

Avantures du Capitaine Teach.

EDOUARD Theach étoit natif de Bristol. Il avoit fait plusieurs courses avec des Armateurs de la Jamaïque : quoiqu'il se fût toujours distingué par son intrépidité, il n'étoit jamais parvenu à commander, ce qui lui fit prendre le parti de se faire Pirate. Le Capitaine Hornigold lui donna le commandement d'une chaloupe qu'il avoit prise. Ils se joignirent ensemble, & firent plusieurs prises considérables. En croisant sur les côtes de l'Amérique Espa-

gnole, ils rencontrerent une chaloupe montée par des Pirates, qui se joignirent à eux. Ils prirent plusieurs marchands, allerent croiser sur les côtes de la Caroline, ce qui jetta dans ce pays une telle épouvante, qu'aucun vaisseau n'osoit sortir, & le commerce y fut interrompu. Il s'arrêterent aux environs de Charles-Town, envoyerent plusieurs de leurs soldats demander des provisions au Gouverneur, avec menaces de massacrer tous les Anglois qu'ils avoient pris. La crainte que Teach avoit inspirée, étoit si grande, que les scélérats qu'il avoit envoyés à Charles-Town, se promenoient dans la ville, sans qu'on osât leur dire la moindre chose : on leur donna même ce qu'ils demandoient. Teach, satisfait de la conduite des habitants de la ville à son égard, se contenta de prendre l'or & l'argent qui étoient dans les vaisseaux, & les renvoya avec les prisonniers.

Teach forma alors le projet de s'emparer de l'or & de l'argent qu'il avoit acquis dans les différentes prises qu'il avoit faites, de n'en faire part qu'à ceux qui lui étoient le plus attachés & de se

séparer

séparer des autres. Pour exécuter son projet, il fit échouer son vaisseau sur une petite isle, alla trouver le Gouverneur de la Caroline occidentale, & lui dit qu'il venoit pour profiter du pardon que Sa Majesté Britanique accordoit aux Pirates, qui voudroient se soumettre & cesser de piller les vaisseaux.

Ce scélérat n'avoit pas le projet de changer de vie: il n'attendoit qu'une occasion favorable pour recommencer ses brigandages. Pour cet effet, il lia une intelligence secrete avec Charles Edein, Gouverneur de la Caroline septentrionale. Avant de se remettre en mer, il épousa une jeune personne âgée d'environ seize ans. On assure que c'étoit sa quatorzieme femme, & qu'il en avoit encore douze qui étoient en vie. La conduite qu'il tenoit avec elle, prouve que les hommes de son espece sont capables de tous les crimes: il la forçoit de s'abandonner à ses amis, même en sa présence.

Au mois de Juin 1713, il retourna en course, prit deux ou trois vaisseaux, dont il enleva les provisions & les autres choses qui pouvoient lui être

utiles. Peu de temps après, il rencontra deux vaisseaux François : l'un étoit vuide ; mais l'autre avoit une charge de sucre & de cacao ; il fit passer l'équipage de celui qui étoit chargé dans l'autre, & se rendit à la Caroline septentrionale, où il partagea le butin avec le Gouverneur, qui eut la bassesse de déclarer que ce vaisseau étoit de bonne prise. Teache, craignant que ce bâtiment ne fût reconnu, résolut de le brûler, & en obtint la permission, sous prétexte qu'il étoit trop vieux pour être radoubé. Il passa deux ou trois mois dans ces parages. Quelquefois il alloit à terre, se divertissoit avec les maîtres des Plantages qui lui faisoient toutes sortes d'accueils : mais, dans leur conduite à son égard, il y avoit plus de crainte que d'amitié. Il poussoit même l'insolence jusqu'à s'amuser avec leurs femmes, & on n'osoit lui marquer de la jalousie. Il pilloit presque toutes les chaloupes qu'il trouvoit sur ces parages, & personne n'osoit se plaindre, parce qu'on savoit que le Gouverneur le protégoit. Les pertes continuelles que les propriétaires de ces barques faisoient, les impatien-

terent. Ils envoyerent demander du secours au Gouverneur de la Virginie, & en obtinrent. Il arma deux vaisseaux de guerre, en donna le commandement à un Officier dont on connoissoit l'expérience & la valeur; son nom étoit *Maynard*.

Dans le même-temps le Gouverneur de la Virginie, fit publier un manifeste, par lequel il promettoit des récompenses à tous ceux qui pourroient prendre des Flibustiers. Plusieurs soldats, excités par cette promesse, monterent sur les deux vaisseaux qu'on envoyoit contre les Pirates. L'Officier qui étoit chargé d'aller contre eux, mit à la voile & arrêta dans sa course toutes les barques qu'il rencontra, de crainte que quelqu'une n'avertît Teach du projet qu'on avoit formé contre lui. Le Pirate en fut cependant informé par le Gouverneur, qui, comme nous l'avonsdit, avoit la bassesse d'autoriser ses brigandages.

Teach fit alors tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour une vigoureuse défense. Les vaisseaux que commandoit Maynard, parurent avec le pavillon Royal. Teach leur lâcha

toutes ſes bordées, & fit couper ſes cables pour éviter l'abordage; mais les vaiſſeaux du Roi le pourſuivirent avec tant de vîteſſe, qu'ils le joignirent. Teach, ſe voyant obligé d'en venir aux mains, cria, avec le porte-voix, qu'il vouloit ſavoir à qui appartenoient ces vaiſſeaux. *Leur pavillon te l'annonce*, répondit Maynard. *Je ne te ferai point de quartier*, reprit Teach. Je ne t'en demande pas, reprit Maynard. Teach fit alors une décharge qui tua beaucoup de monde à Meynard. Celui-ci fit deſcendre tout ſon monde à fond de cale, & ſe tint preſque ſeul ſur le tillac. Lorſque les vaiſſeaux eurent abordé ceux de Teach, celui-ci fit jetter dedans des bouteilles de verre remplies de poudre, de mitrailles, avec des méches : mais elles firent peu d'effet.

Le Pirate, voyant peu de monde ſur le tillac des vaiſſeaux ennemis, dit à ſes gens que tous les ſoldats qui étoient dedans avoient été tués, à la réſerve de deux ou trois : *hachons-les en piéces*, *ajouta-t-il*, *& jettons-les à la mer*. A l'inſtant il s'élança dans un vaiſſeau. Maynard donna le ſignal, dont

il étoit convenu avec ceux qui étoient à fond de cale. Ils sortirent, attaquerent les Pirates avec une valeur extraordinaire. Teach & Maynard se joignirent, & Teach auroit tué son adversaire, si un soldat du dernier n'étoit venu à son secours. Teach se battoit en désespéré, & renversoit tout ce qui se présentoit devant lui. Enfin il tomba percé de coups & mourut : on pourroit dire en Héros, s'il eut mieux employé sa valeur.

Maynard ordonna qu'on lui coupât la tête & qu'on l'attachât au haut de son beaupré. En visitant son vaisseau, on trouva des papiers qui firent connoître l'intelligence qui régnoit entre le Gouverneur Edein & lui. Maynard se rendit à Bath-Town, & se saisit de tout le sucre que le Gouverneur Edein & son Secrétaire avoient dans leurs magasins. Le Secrétaire, voyant que son crime étoit découvert, eut peur d'être cité en justice & d'être puni comme il le méritoit. Il fut saisi d'une fiévre si violente, qu'il en mourut peu de jours après. Meynard emmena tous les Pirates qui avoient échappé à ses coups & à ceux

de ses soldats au Gouverneur de la Jamaïque, qui les fit tous pendre.

Nous croyons pouvoir dire un mot de la figure de Teach. Il avoit de la barbe jusqu'aux yeux. Il la séparoit par tresses qu'il attachoit à ses oreilles avec des rubans. Les jours de combat il prenoit une espece d'écharpe qu'il passoit sur ses épaules, y attachoit trois paires de pistolets. Il mettoit à son chapeau deux méches allumées qui pendoient sur son visage. Son regard étoit farouche & cruel. Enfin son ajustement & sa figure le rendoient terrible.

Son humeur & ses inclinations répondoient à sa maniere d'être. Pour prouver jusqu'où cette homme poussoit la scélératesse, nous rapporterons ici deux ou trois traits de sa vie. Il avoit la manie de vouloir passer pour un Diable incarné. Un jour qu'il étoit sur mer un peu pris de vin, il dit à ceux qui l'environnoient *faisons un enfer de nous-mêmes & voyons qui y résistera le plus long-temps*; il descendit ensuite à fond de cale, avec deux ou trois hommes de son caractere, mit le feu à plusieurs pots remplis de souffre &

d'autres matieres combustibles, fit fermer les écoutilles, & ne permit de les ouvrir que quand ceux qui composoient l'équipage, crierent qu'ils alloient tous être suffoqués. Il se fit gloire d'avoir résisté plus que tous les autres.

Un jour avant sa mort, il fit la débauche avec plusieurs de ses camarades. Un d'entre eux lui ayant demandé si sa femme savoit où étoit son argent, il répondit qu'il n'y avoit que lui & le Diable qui le sussent, & que le dernier vivant auroit tout. Ceux de sa troupe qui furent pris par le Capitaine Maynard, raconterent de lui une histoire qui pourra paroître incroyable.

Dans une sortie qu'il fit avec sa troupe pour aller en course, on apperçut qu'il y avoit dans le vaisseau un homme qu'on ne connoissoit pas, & qui tantôt se promenoit sur le tillac, antôt descendoit à fond de cale, & qui disparut sans qu'on ait pu savoir comment. Le Lecteur fera de cette histoire le cas qu'il jugera à propos. Il me permettra de ne faire là-dessus aucune refléxion.

Teach avoit soin de faire un journal

de sa vie. On le trouva dans son vaisseau après sa mort. Il étoit conçut en ces termes. Tel jour tout le rum fut bu. Notre troupe un peu sobre. Les scélérats complottent contre nous. Il est beaucoup parlé de séparation. Je médite quelque prise. Pris un vaisseau qui avoit beaucoup de liqueur à bord.

ARTICLE X.

Vie du Major Stede Bonnet.

Ce Pirate ou Flibustier étoit né de parents nobles, & avoit reçu une très-bonne éducation. Il passa dans sa jeunesse à la Barbade, où il augmenta sa fortune qui étoit déja très-considérable. Sa prudence & la douceur de son caractere lui acquirent beaucoup de considération dans ce pays. Il épousa une fille qui étoit aussi née de parens nobles : mais les sentimens ne sont pas toujours conformes à la naissance : ses débauches causerent à son mari des chagrins si cuisans, qu'il en perdit la tête & se fit

Pirate. Il équipa à ses dépens une chaloupe de dix piéces de canon, & prit soixante & dix hommes d'équipage. Une nuit il sortit de la Barbade, alla vers les Caps de la Virginie, où il trouva plusieurs vaisseaux qu'il pilla.

Vers le mois d'Août 1717, il se rendit à la barre de la Caroline septentrionale, y prit une chaloupe appartenant à l'isle de la Barbade, & qui étoit chargée de sucre. Lorsque la nouvelle de cette prise fut arrivée dans l'isle, tout le monde fut étonné de ce qu'un homme pour lequel on avoit eu la plus grande considération fût devenu un Pirate. Comme Bonnet étoit fort mauvais marinier, il étoit obligé de suivre les avis de ceux qui composoient sa troupe. Souvent même ils refusoient de lui obéir, ce qui lui causoit beaucoup de chagrin.

Le hazard lui fit rencontrer le fameux Teach, dont on vient de lire la vie. Tous les camarades de Bonnet, connoissant ses talents pour la piraterie, voulurent se joindre à lui, & Bonnet fut obligé de passer dans le vaisseau de Teach & d'abandonner le commande-

ment du ſien à un des Officiers de ce dernier.

Les diſgraces qu'eſſuient les ſcélérats, ſont ordinairement des leçons pour eux & leur cauſent des remords. Bonnet, voyant qu'il n'étoit plus qu'un ſimple Flibuſtier, ſentit combien il étoit honteux pour lui d'avoir forcé, par ſon abominable conduite, ſes compatriotes à changer leur eſtime à ſon égard en haine & en horreur, enfin d'avoir couvert ſon nom d'opprobre & d'ignominie. Il fit part de ſes chagrins & de ſes remords à quelques-uns de ſes compagnons, leur dit qu'il avoit envie de ſe retirer; mais que n'oſant plus paroître en Angleterre, il paſſeroit en Eſpagne pour y vivre comme un inconnu.

Vers ce temps le Roi accorda une amniſtie à tous les Pirates Anglois. Bonnet réſolut d'en profiter, & ſe rendit à la Caroline : mais il ne ſe tint pas parole à lui-même, ſe remit avec une troupe de Flibuſtiers, prit le nom de Capitaine Thomas, & continua à piller tous les vaiſſeaux qu'il rencontroit; il alla à la riviere du cap Fear, pour radouber ſes vaiſſeaux. Le Conſeil de la Ca-

roline ſeptentrionale en fut averti, & conçut les craintes les plus vives : mais le Colonel Guillaume Reth alla trouver le Gouverneur, lui demanda deux chaloupes, & promit d'attaquer ces Pirates & de les empêcher de faire aucun mal à la Colonie. Le Gouverneur lui accorda ce qu'il demandoit, & il partit. Il les joignit en peu de temps, les attaqua ſi vivement, qu'il les força de ſe rendre. Ce brave Officier retourna triomphant à Charles-Town avec ſes priſonniers. Tout le peuple alla le recevoir ſur le rivage & lui exprimer ſa joie. On mit les Pirates dans des corps-de-garde, parce qu'il n'y avoit point de priſon. Le Capitaine Bonnet fut enfermé dans une maiſon particuliere, où l'on mit des ſentinelles. Cependant il trouva moyen de s'échapper. Cette fuite alarma tout le monde : on accuſa même le Gouverneur d'en être la cauſe. Celui-ci, pour ſe juſtifier, fit publier qu'il donneroit douze mille livres de récompenſe à quiconque lui améneroit le Pirate Bonnet, mort ou vif, & envoya pluſieurs barques armées pour le pourſuivre.

Bonnet s'étoit sauvé dans un petit bâtiment faisant route vers le Nord ; mais le mauvais temps le força de retourner sur ses pas. Il se rendit à une petite isle près de Charles-Town. Le Gouverneur en ayant eu avis, envoya encore le Colonel Reth contre lui. Au bout de quelques jours, il le découvrit avec un de ses camarades, les prit & les conduisit à Charles-Town, où, par ordre du Gouvernement, on le mit sous sûre garde, pour lui faire son procès.

Le 28 Octobre 1718, on tint dans cette ville une Cour de l'Amirauté, qui fut continuée jusqu'au 12 Novembre, pour faire le procès aux Pirates. Voici les chefs d'accusation portés contre eux.

Les Jurés de par le Roi notre souverain, dénoncent sous serment que le 2 Août, dans la cinquieme année du Roi George, Sted-Bonnet, Marinier, &c. étant dans la haute mer, vers le Cap Jacques, à 39 degrés, sous la Jurisdiction de l'Amirauté de la Cour de la Caroline méridionale, ont attaqué à force d'armes & comme Pirates,

une chaloupe marchande; que contre les loix divines & humaines, ils se sont saisis de l'équipage, non sans danger de la vie de ceux qui le composoient; qu'ils se sont emparés de ladite chaloupe, & de toutes les marchandises qui étoient dedans.

Telle fut la forme de l'accusation sous laquelle ils furent cités. Quoiqu'il y eût plusieurs autres faits qu'on pouvoit prouver, la Cour se contenta de n'en alléguer que deux, parce qu'ils étoient suffisants pour les condamner. Le second chef regardoit la prise d'une chaloupe & étoit de la même espece, que le précédent. Tous les Pirates, à l'exception de Bonnet, furent condamnés à être pendus. Le Juge leur fit un discours pathétique, prononça leur sentence & les recommanda aux Ministres.

On songea ensuite à faire le procès de Bonnet, parce que sa fuite en avoit retardé les poursuites. Il fut condamné au même supplice. On lui lut sa sentence & le Juge lui fit un discours très-pathétique. Il finit par lui dire: ce n'est point moi qui prononce votre sentence de mort, c'est la loi qui

veut que vos crimes soient punis ; que vous soyez reconduit vers le lieu d'où vous êtes venu, & que de là vous soyez conduit au lieu de l'exécution & pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Que Dieu, infiniment miséricordieux, ait pitié de votre ame.

ARTICLE XI.

Vie du Capitaine Edouard England.

ENGLAND avoit dès sa jeunesse embrassé l'état de Matelot. Il servoit en qualité de Contre-Maître sur une chaloupe qui fit voile pour la Jamaïque & fut pris par un Flibustier, nommé Capitaine *Sinter*, qui le conduisit à la Providence. England s'engagea avec lui & obtint le commandement d'une chaloupe. On fut étonné de voir un homme d'esprit & d'un caractere doux comme England, embrasser un genre de vie où il faut être voleur & cruel. Il fit voile vers les côtes d'Afrique, y

prit plusieurs vaisseaux, du nombre desquels se trouva le Cadogen, dont le Maître, nommé *Skinner*, fut massacré par des gens qui avoient servi sous lui. Lorsqu'ils étoient sur son vaisseau, il s'éleva une dispute parmi eux. Skinner, pour éviter tant de désordre, les fit passer dans un vaisseau de guerre; mais il fut assez injuste pour refuser de payer leurs gages. Ces scélérats résolurent de profiter de l'occasion pour se venger, & le firent d'une maniere cruelle. Ils l'attacherent à une machine qu'on nomme *vindas*, lancerent sur lui une multitude de bouteilles qui le couperent presque par-tout le corps. Ils le promenerent ensuite autour du tillac, & le fouetterent de toutes leurs forces, sans être touchés de ses prieres & de ses gémissemens, & le massacrent ensuite.

England prit des vaisseaux de toute nation vers les Arçores & les isles du Cap-verd: il descendit vers la Gambie & le Cap Corse, & prit encore beaucoup de vaisseaux. Delà il se rendit aux Indes orientales, où il fit beaucoup de prises considérables. Delà il passa à l'isle de Madagascar, rencontra aux environs

deux vaisseaux Anglois & un d'Ostende. L'un des vaisseaux Anglois étoit commandé par le Capitaine Mackra, homme brave & expérimenté. Les deux autres l'étoient par des lâches qui prirent la fuite si-tôt qu'ils apperçurent les Pirates. Mackra resta ferme, avec la résolution de se défendre. Il fit connoître aux siens combien il étoit honteux à des hommes faits pour combattre, de conserver sa vie par une lâcheté. Les Pirates l'attaquerent sur les deux heures après midi. Il se défendit jusqu'à la nuit, fit descendre son monde dans les chaloupes, y descendit aussi, & à force de rames aborda à terre. Il trouva par la suite moyen d'entrer en accommodement avec England, qui avoit autrefois été lié avec lui, en obtint un vaisseau. Les Pirates furent si irrités des bonnes dispositions qu'England avoit marquées pour le Capitaine Mackra, qu'ils le déposerent & le forcerent de quitter leur compagnie. Ils le débarquerent avec trois autres dans l'isle Maurice. Ils auroient pu y vivre, s'ils avoient eu de quoi chasser & pêcher, parce qu'il y a beaucoup de poisson & de porcs. Ils y trouverent des

planches, avec lesquelles ils construisirent une barque qui les transporta à Madagascar, où ils rencontrent plusieurs de leurs confreres qui les admirent parmi eux, & leur aiderent à former des habitations.

ARTICLE XII.

Histoire de Marie Read.

L'HISTOIRE de cette femme singuliere paroîtroit un roman, si la vérité n'en étoit prouvée par les piéces de son procès. Ce fut pendant l'instruction de ce procès qu'on découvrit quel étoit son sexe, & que tous les habitants de la Jamaïque surent qui elle étoit & ce qu'elle avoit fait.

Marie Read naquit en Angleterre. Sa mere se maria fort jeune à un homme de mer. Il la quitta bientôt pour faire un voyage. Elle accoucha au bout de quelques mois d'un fils. Elle attendoit, avec impatience, le retour de son mari, mais elle n'en a jamais eu

de nouvelles. Elle s'impatienta enfin, & devint grosse une seconde fois. Lorsqu'elle vit que sa grossesse étoit prête à paroître, elle se retira à la campagne avec son fils qui n'avoit pas encore un an, il mourut peu de temps après. La grossesse de la mere arriva à sa maturité, & cette femme accoucha d'une fille qui est cette Marie Read, dont nous allons parler.

Cette femme resta dans sa retraite pendant quatre ans. Au bout de ce temps elle résolut de retourner à Londres, auprès de sa belle-mere qui étoit fort à son aise. Pour la mettre dans le cas de lui prêter des secours, elle habilla sa fille en garçon, & la fit passer pour l'enfant qu'elle avoit eu de son mariage avec le fils de cette femme. Elle réussit si bien, que la belle-mere voulut prendre cet enfant chez elle : mais la mere, craignant qu'elle ne s'apperçût que c'étoit une fille & ne découvrit la vérité du fait, lui dit qu'elle ne pouvoit se résoudre à se séparer de son fils qui étoit le seul gage qui lui restât de la tendresse de son mari. La belle-mere trouva ses raisons assez justes, consen-

tit à lui laiſſer ſon enfant, & convint avec elle de lui payer ſa nourriture & ſon entretien.

La mere éleva Marie Read, comme un garçon ; mais lorſqu'elle fut arrivée à un certain âge, elle lui découvrit le ſecret de ſa naiſſance & lui conſeilla, en même-temps, de cacher celui de ſon ſexe. La prétendue grand-mere mourut : la ſubſiſtance qu'elle fourniſſoit à Marie Read ceſſa, & la mere & la fille tomberent dans la miſere. La mere trouva cependant le moyen de la placer chez une femme de marque, en qualité de valet-de-pié. Cette fille, ſe ſentant forte, ayant du courage, quitta le ſervice de la Dame, s'engagea dans un vaiſſeau de guerre, y ſervit quelque-temps, paſſa enſuite en Flandre, où elle prit parti dans un régiment d'infanterie, en qualité de Cadet. Elle fit paroître de la bravoure dans toutes les occaſions qui ſe préſenterent, & ne put cependant parvenir à un grade avancé. Elle quitta l'Infanterie, ſe mit dans la Cavalerie, où elle ſe comporta ſi bien, qu'elle acquit l'eſtime de tous ſes Officiers.

Pendant qu'elle servoit Mars, Vénus vint la tourmenter, elle conçut une violente passion pour un de ses camarades qui étoit Flamand de nation, & d'une très-belle figure. Depuis ce moment, elle devint rêveuse, négligea le soin du service, & ne marquoit de l'ardeur que quand il falloit accompagner son amant. Lorsqu'ils alloient en parti, elle s'exposoit aux plus grands dangers, pour avoir le plaisir d'être auprès de lui. Les soldats ne se doutoient nullement du motif qui la faisoit agir : celui qu'elle aimoit ne s'en doutoit même pas. Cet étrange attachement l'étonnoit, à la vérité, mais il l'attribuoit à une sincere amitié. L'amour est impatient de se découvrir ; Marie Read l'éprouva. Un jour que son camarade & elle étoient seuls dans leur tente, elle lui fit connoître son sexe, sans paroître l'avoir fait exprès. D'abord sa surprise fut extrême : mais quand il en fut revenu, il se félicita d'avoir trouvé une maîtresse qui ne seroit qu'à lui. Il se trompa dans son espérance ; malgré toutes ses tentatives, il ne put jamais rien obtenir. Enfin il la trouva

si modeste & si réservée, qu'il abandonna le projet d'en faire sa maîtresse, & prit celui d'en faire sa femme. Il ne tarda pas même à le lui faire connoître.

Marie Read goûta toute la satisfaction qu'une pareille déclaration peut causer à une fille qui aime, & qui est vertueuse. Ils se promirent mutuellement la foi conjugale. Dès que leur Régiment fut entré en quartier d'hiver, Marie Read déclara son sexe à ses Officiers, acheta des habits convenables à son sexe & les prit. Son amant obtint la permission de l'épouser. Le mariage de deux Cavaliers, parut une chose si extraordinaire, que les habitants de la ville où ils étoient en garnison coururent en foule à la bénédiction nuptiale : presque tous les Officiers qui y étoient en garnison y assisterent, & chacun d'eux se fit un devoir de faire un présent à une femme qui avoit essuyé avec eux les hazards de la guerre. Marie Read sollicita le congé de son mari & l'obtint très-facilement. L'aveu de son sexe lui avoit donné le sien.

Ils louerent une maison près du château de Breda & y tinrent auberge.

La singularité de leur aventure attiroit beaucoup de monde chez eux, & les Officiers de la garnison y alloient manger réguliérement tous les jours.

Marie Read sembloit être au comble du bonheur ; mais elle éprouva qu'il n'y a point de félicité parfaite sur la terre : son mari mourut en peu de temps. La paix de Riswick fut cause que le nombre des troupes qui étoient à Breda, diminua considérablement, & l'auberge de Marie Read devint presque déserte. Cette jeune veuve fut obligée d'abandonner un état où elle se voyoit dans le cas de dépenser le peu qu'elle avoit amassé. Elle reprit ses habits d'homme & partit pour la Hollande, où elle s'engagea dans un Régiment d'Infanterie, qui étoit en garnison dans une des places frontieres : mais, comme la paix la mettoit dans le cas de n'espérer aucun avancement, elle résolut de prendre un autre parti, & s'embarqua sur un vaisseau qui étoit destiné pour aller aux Indes occidentales.

Ce vaisseau fut pris par des Pirates Anglois, qui le pillerent & le laisserent

aller ; mais ils retinrent parmi eux Marie Read, qui étoit le seul Anglois qui se trouvât dedans: Quelque temps après, on publia la proclamation du Roi d'Angleterre, qui accordoit le pardon à tous les Pirates qui se soumettroient dans un temps limité. Tous ceux qui composoient la troupe dans laquelle se trouvoit Marie Read, accepterent le pardon & se retirerent dans des lieux particuliers pour y passer tranquillement le reste de leurs jours : mais l'argent leur manqua en peu de temps, & ayant appris que le Capitaine Woods, Gouverneur, équipoit un vaisseau, pour aller en course contre les Espagnols, Marie Read & plusieurs autres de ses camarades s'embarquerent pour cette isle, dans le dessein d'entrer dans ce vaisseau, espérant qu'ils ils feroient fortune.

A peine le vaisseau eut-il mis à la voile, qu'une partie de l'équipage se souleva contre l'autre. L'une vouloit recommencer le métier de Pirate, & de ce nombre étoit Marie Read ; l'autre s'y opposoit. Après bien des contestations, tous consentirent à se faire Pira-

tes, & le vaisseau prit sa route vers la Jamaïque, où il prit un grand nombre de vaisseaux qui venoient d'Angleterre. Lorsqu'ils rencontroient quelqu'artisan qu'ils croyoient pouvoir leur être utile, ils le gardoient. Parmi ces Pirates, il se trouva un jeune homme d'une rare beauté & très-bien fait : Marie Read en devint si amoureuse, qu'elle tomba dans une rêverie continuelle. Craignant de ne pas trouver en lui les mêmes sentiments à son égard, elle résolut de lui cacher son sexe, jusqu'à ce qu'il eût conçu de l'amitié pour elle. Comme elle savoit que la vie de Pirate étoit odieuse à ce jeune homme, elle lui répétoit souvent qu'elle en sentoit toute l'horreur, & qu'elle la quitteroit sitôt qu'elle en trouveroit l'occasion. Elle réussit dans son projet, & dans peu de temps ils lierent une étroite amitié. Elle crut alors qu'il étoit temps de lui découvrir quel étoit son sexe. Elle lui laissa voir, comme par mégarde, sa gorge qui étoit d'une blancheur extraordinaire.

La vue de cet objet inattendu, excita la curiosité du jeune homme : il la

pressa si vivement de lui dire ce que cela vouloit dire, qu'enfin paroissant vaincue par ses sollicitations, elle lui déclara ce qu'elle désiroit ardemment qu'il fût. Son amitié pour elle ne tarda pas à se changer en amour. Celui de Marie Read augmenta pour lui : elle en donna une preuve dans une action aussi généreuse que l'amour en ait jamais fait commettre. Il arriva un jour que ce jeune homme prit querelle avec un autre de la troupe, lorsque le vaisseau étoit à l'ancre près d'une isle. Ils se donnerent rendez-vous à terre pour se battre. Marie Read en fut instruite, &, préférant les jours de son amant aux siens mêmes, elle résolut de le tirer du danger qui le menaçoit, & de s'y exposer. Pour cet effet, elle chercha dispute à l'ennemi de son amant & le défia au combat. Il accepta le défi : lorsqu'ils furent à terre, elle le pressa si vivement de la suivre, qu'il crut que son honneur demandoit qu'il le fît. Ils se battirent avec le sabre & le pistolet : Marie Read tua son ennemi & laissa le cadavre sur la place. Il est vrai qu'elle s'étoit souvent trouvée dans de pareilles conjonc-

tures ; mais dans celle-ci c'étoit l'amour qui la guidoit.

Son amant se rendit à l'heure marquée au lieu destiné pour combattre : mais, quelle fut sa surprise de trouver un cadavre aulieu d'un ennemi prêt à l'attaquer ! Il se douta de ce qui étoit arrivé. Il exprima à Marie Read sa reconnoissance par les termes que purent lui dicter la tendresse & la sincérité. Ils se donnerent la foi de mariage, que Marie Read crut avoir autant de force que si elle eût été donnée en présence d'un Ministre de l'Eglise : ils ne pouvoient faire autrement. Elle devint grosse peu de temps après.

Elle avoit formé le projet d'abandonner l'horrible métier de Pirate aussi-tôt qu'elle en trouveroit l'occasion : mais le vaisseau qu'elle montoit fut pris par une chaloupe armée en guerre. Voici comment le fait arriva.

Jean Rackan commandoit le vaisseau que montoit Marie Read. Il prit plusieurs bâtiments aux environs d'une isle, ce qui intimida tous les marchands qui n'osoient plus exposer leurs marchandises en mer. Le Gouverneur arma

promptement une chaloupe, en donna le commandement au Capitaine Barnet, dont il connoissoit la valeur & l'expérience. Barnet se mit à la poursuite de Rackan, le joignit, l'attaqua & le prit. On assure que pendant le combat il n'y eut que trois Pirates qui oserent rester sur le tillac. C'étoient Marie Read, Anne Bonny, dont nous parlerons dans la suite, & un troisiéme. On assure que Marie Read fit feu sur ceux qui refusoient de venir au combat : elle en tua un & en blessa plusieurs autres.

Le Capitaine Barnet conduisit tous les Pirates à terre. Le 16 Novembre 1720, la Cour de l'Amirauté s'assembla à S. Jacques de la Vega pour les juger. On les condamna tous à mort, à l'exception de deux qui déclarerent qu'elles étoient femmes & enceintes. On vérifia le fait, & on suspendit leur jugement.

Lorsqu'on instruisit le procès de Marie Read, elle déclara qu'elle n'avoit jamais connu d'homme qu'en légitime mariage, & pria la Cour de distinguer ses crimes dans sa sentence. Son mari fut absous, parce que les Pirates l'avoient enlevé

& forcé de rester parmi eux. On demanda à Marie Read qui il étoit ; mais elle ne répondit pas autre chose que : *c'est une honnête homme, dont les sentiments sont fort éloignés de la piraterie. Nous avions résolu de la quitter lui & moi, & de mener une vie plus honnête.* Les Juges avoient eux-mêmes pitié d'elle, & désiroient de pouvoir la sauver ; mais, ils ne purent s'empêcher de la condamner. Parmi les chefs d'accusation contre elle, on prouva que le Capitaine Rackan qui avoit découvert qu'elle étoit femme, lui demanda quel plaisir elle pouvoit goûter envivant parmi les Pirates ; il ajouta que sa vie étoit toujours en danger ; que d'ailleurs il étoit certain qu'elle essuyeroit un châtiment ignominieux, si elle étoit prise par quelqu'un des vaisseaux que le Roi envoyoit contre les Pirates ; qu'elle lui avoit répondu que la potence ne l'effrayoit point ; que les gens courageux ne devoient point craindre la mort. Si on ne punissoit pas les Pirates du dernier supplice, ajouta-t-elle, & si la peur ne retenoit beaucoup de poltrons, quantité d'hommes, qui passent pour honnêtes gens & qui

font cependant toujours occupés à piller la veuve & l'orphelin, ou à chicaner & supplanter leurs voisins, se mettroient en mer, pour voler impunément, & l'Océan ne seroit couvert que de canailles, ce qui détruiroit totalement le commerce. Elle nia toute cette déposition & continua d'assurer qu'elle avoit pris la résolution de se retirer avec son mari pour passer le reste de sa vie dans la tranquilité. Les Juges firent surseoir son exécution, comme on l'a vu. On croit qu'elle auroit même obtenu sa grace : mais elle fut attaquée d'une fievre si violente, qu'elle mourut en prison.

Tout paroît extraordinaire dans cette femme : elle avoit les plus grandes vertus & les plus grands vices. Sa pudeur étoit à toute épreuve : elle passa toute sa vie parmi les soldats, &, pour se dérober à leur brutalité, elle déguisa son sexe : l'amour trouva cependant accès dans son cœur ; mais il ne la fit pas descendre aux foiblesses vulgaires : elle voulut être la femme, non la maîtresse de ceux qu'elle aimoit. Son courage lui faisoit braver les plus grands dangers : elle se précipitoit sans frémir

dans les hazards de la guerre & animoit ses camarades par son exemple : mais devenue Flibustier, elle enlevoit le bien des autres sans scrupule, se livroit, sans remords, aux plus grandes cruautés. Pour la rendre singuliere en tout, la nature en avoit fait une des plus belles femmes de son temps. Sous l'habit d'homme elle inspiroit de l'amour à presque toutes les femmes qui la voyoient. Anne Bonny, dont nous allons bientôt donner l'histoire, & qui étoit Flibustier avec elle, la prit pour un jeune & beau garçon, lui découvrit son sexe & lui déclara sa passion. Anne Read lui fit aussi connoître quel étoit son sexe. L'amour d'Anne Bonny pour elle se changea en amitié : ces deux femmes Flibustiers étoient inséparables. Cette intimité causa de la jalousie au Capitaine Rackan, qui connoissoit le sexe d'Anne Bonny & en étoit favorisé. Il dit un jour à celle-ci, dans un mouvement de jalousie, qu'il couperoit la gorge à son nouvel amant. Pour l'appaiser, Anne Bonny lui fit part du secret d'Anne Read, en le priant de ne le révéler à personne. Rackan le lui

promit & lui tint parole, jusqu'au moment où il fut pris avec sa troupe.

ARTICLE XIII.

Vie d'Anne Bonny.

POUR satisfaire le Lecteur, qui trouvera, sans doute la vie de ces deux Flibustiers femmes plus intéressante que celle des autres, nous commençons dès leur naissance.

Celle d'Anne Bonny est accompagnée de circonstances si singulieres, qu'on espere que le Lecteur les verra avec plaisir.

Anne Bonny naquit dans une petite ville située près de Corck en Irlande. Son pere étoit Avocat : mais elle étoit née d'un concubinage. La femme de cette Avocat eut une maladie fort dangereuse qui lui vint d'une suite de couche. Elle résolut de changer d'air pour recouvrer sa santé ; alla chez la mere de son mari qui vivoit à la campagne, & laissa une servante chez l'A-

vocat, pour avoir soin de son ménage; parce que sa profession ne lui permettoit pas d'accompagner sa femme.

Cette servante étoit très-jolie : un jeune Tanneur, qui demeuroit dans le voisinage, lui faisoit réguliérement sa cour & songeoit à en faire sa femme. Un jour qu'il étoit chez l'Avocat seul avec elle, il prit un moment qu'elle étoit occupée pour mettre dans sa poche quelques couverts d'argent qui étoient sur une table. Il ne comptoit faire qu'une plaisanterie; mais cette action eut des suites tres-sérieuses. La servante ne les trouvant point, & sachant que personne n'étoit entré dans la maison que le jeunne Taneur, fut persuadée que c'étoit lui qui les avoit volés. Elle les lui demanda avec menaces de le mettre entre les mains de la Justice. Ces menaces l'intimiderent, il pria la servante de chercher par-tout, & lui assura qu'elle les trouveroit : elle s'appaisa, & continua son ouvrage. Le jeune homme sortit, & comme il connoissoit la maison, il rentra par une porte dérobée, monta à la chambre de la fille, & mit les couverts entre les

draps de sont lit, croyant qu'elle les trouveroit en se couchant, & qu'on prendroit cette affaire pour un badinage.

La servante, qui ignoroit ce qu'il venoit de faire, alla chez le Magistrat, & dénonça le jeune homme. Celui-ci croyant que tout seroit découvert dès le lendemain, fit peu d'attention à la démarche de la servante : mais, voyant qu'au bout de trois jours le Juge continuoit les poursuites contre lui, il prit le parti de se cacher : il ne pouvoit comprendre pourquoi la servante continuoit à le faire poursuivre, puisqu'elle devoit avoir retrouvé les couverts. Il crut qu'elle avoit intention de les garder & de mettre ce vol sur son compte à lui.

Pendant ce temps, la femme de l'Avocat se rétablit & revint chez son mari avec sa belle-mere. La servante lui dit qu'on avoit volé des couverts dans la maison & que c'étoit le jeune Tanneur qui avoit commis ce crime. Celui-ci instruit de l'arrivée de la femme de l'Avocat, alla la trouver & lui raconta tout ce qui s'étoit passé au sujet

des couverts, lui assurant qu'il n'avoit compté faire qu'un badinage.

La femme eut d'abord peine à le croire ; mais il la pria de monter à la chambre de la fille & de chercher partout, lui assurant qu'elle y trouveroit les couverts. Elle le fit, commença par visiter le lit de sa servante & les y trouva. Elle descendit & dit au jeune homme d'être tranquille, qu'elle alloit faire cesser les poursuites contre lui.

Cette aventure parut fort singuliere à cette femme : elle n'avoit jamais soupçonné sa servante d'infidélité & ne pouvoit croire qu'elle eût eu dessein de voler les couverts. Après bien des réflexions, elle conclut que la servante n'avoit pas couché dans ce lit depuis que les couverts y avoient été mis. La jalousie fut le premier mouvement de son cœur ; elle se douta que, pendant son absence, sa servante avoit pris sa place dans le lit de son mari, & que c'étoit la cause pour laquelle les couverts y étoient restés si long-temps. Elle rappella dans sa mémoire toutes les marques d'attention que son mari donnoit à sa servante. Un souris, qui dans

une autre conjoncture passeroit pour une bagatelle, devenoit pour elle une preuve convainquante de l'infidélité de son mari. Celui-ci à la nouvelle de l'arrivée de sa femme étoit parti, sous quelque prétexte pour la campagne. Cette absence la confirma dans sa jalousie, & excita son dépit.

Les femmes pardonnent rarement les offenses de cette espece. Celle-ci résolut de faire sentir à la servante tout le poids de sa vengeance. Pour cet effet elle remit les couverts dans le lit où elle les avoit trouvés, ordonna d'y mettre des draps blancs, parce qu'elle vouloit y coucher & céder le sien à sa belle-mere. La servante obéit. Quelle fut sa surprise lorsqu'elle trouva les couverts ! Elle prit d'abord la résolution de n'en pas parler, parce qu'elle sentit qu'on connoîtroit par-là ce qui s'étoit passé entre le mari & elle ; les enferma dans son coffre, avec dessein de les mettre dans quelque endroit écarté de la maison, & de feindre ensuite les avoir trouvés comme par hazard.

La femme coucha effectivement dans ce lit & ne s'attendoit pas à l'aventure

qui lui arriva. Sa jalousie la tourmentoit au point qu'elle ne put dormir. Vers le milieu de la nuit, elle entendit quelqu'un qui marchoit dans sa chambre : elle crut d'abord que c'étoient des voleurs, & fut si effrayée, qu'elle n'eut pas la force de crier au secours : mais, entendant qu'on disoit : Marie, dors-tu ? & reconnoissant la voix de son mari, elle cessa d'avoir peur : craignant d'être reconnue à son tour, elle ne fit aucune réponse & résolut d'attendre ce qui en pourroit arriver.

Le mari se mit au lit, & prouva à sa femme combien il aimoit la servante. La femme sortit du lit avant que le jour parût, alla trouver sa belle-mere, lui raconta tout ce qui venoit de se passer, même jusqu'aux moindres circonstances. Le mari, qui, de son côté craignoit d'être surpris couché dans cette chambre, se leva promptement & sortit.

Cet événement ne rendit la femme que trop certaine des infidélités de son mari, & mit sa jalousie au comble. Elle résolut de ne plus tarder à exécuter sa vengeange contre sa rivale, fit venir un Magistrat, accusa la servante d'avoir

volé les couverts, fit ouvrir son coffre, où on les trouva. On conduisit cette fille devant le Juge de paix, qui l'envoya en prison.

Le mari entra chez lui sur le midi, feignant de revenir de la campagne. Lorsqu'il apprit que la servante avoit été conduite en prison, il s'emporta contre sa femme, qui, de son côté, l'accabla d'injures. La mere se déclara contre son fils & la querelle augmenta. La mere & la fille retournerent à la campagne, &, depuis ce temps, le mari ne vit plus sa femme.

La servante resta pendant six mois en prison : on s'apperçut qu'elle étoit enceinte. Ayant été conduite devant la Barre, elle fut déchargée, faute de preuves. La femme de l'Avocat ne fit plus de poursuite : elle savoit en conscience que tout son crime étoit de lui avoir enlevé le cœur de son mari : elle ne s'opposa point à sa sortie. Peu de temps après la servante accoucha d'une fille. Ce qui rendit cette aventure plus singuliere, c'est que la femme de l'Avocat deveint aussi enceinte. Le mari en fut informé, & ignorant le tour que

sa femme lui avoit joué, il croyoit ne lui avoir jamais touché depuis ses dernieres couches, & devint jaloux à son tour. Il en prit cependant occasion pour justifier sa conduite à son égard, fit courir le bruit qu'il y avoit long-temps qu'il la soupçonnoit de lui être infidelle, & qu'il avoit des preuves convaincantes que ses soupçons étoient fondés. Elle acoucha de deux enfans, un garçon & une fille.

La mere de l'Avocat tomba malade dans ces entrefaites : elle fit venir son fils pour le réconcilier avec sa femme ; mais il ne voulut jamais y consentir. En vain on lui dit que les deux enfans dont sa femme étoit acouchée étoient de lui ; en vain on lui raconta comment il avoit couché avec elle, croyant coucher avec sa servante, il persista dans ses refus. Sa mere, irritée de son entêtement & de sa conduite, fit un testament par lequel elle donnoit tout son bien à sa belle-fille & à ses enfants, & déshérita son fils. Elle mourut peu après & son testament fut exécuté.

Le fils sentit alors combien il avoit eu tort de ne pas condescendre aux volon-

tés de sa mere : tout le bien qu'il pouvoit espérer venoit d'elle. Sa femme lui étoit plus affectionnée qu'il ne le méritoit : malgré leur séparation, elle eut la générosité de lui faire part des biens que la mere lui avoit laissés, en lui faisant une pension annuelle, & continua pendant près de trois ans : mais, ayant été instruite qu'il avoit pris beaucoup d'affection pour la fille qu'il avoit eue de sa servante, qu'il l'avoit prise chez lui ; que, pour mieux cacher son jeu, il l'avoit fait habiller en garçon, la faisoit passer pour le fils d'un de ses parens qu'il élevoit pour en faire, par la suite, son Clerc, sa jalousie se réveilla. Pour connoître la vérité du fait, elle pria un de ses amis d'examiner cette affaire avec soin. Cet ami, se promenant un jour seul avec l'enfant, découvrit que c'étoit une fille, que la servante étoit sa mere, & que l'Avocat entretenoit toujours une étroite correspondance avec elle.

La femme cessa de payer la pension qu'elle faisoit à son mari, disant qu'il n'étoit pas juste que le bien de ses enfants servît à l'entretien des bâtards. Le

mari, pour se venger, prit la servante chez lui & vécut publiquement avec elle, ce qui causa un tel scandale, que toutes ses pratiques le quitterent. Alors il convertit tous ses effets en argent comptant, se rendit à Corck, où il s'embarqua pour la Caroline avec sa servante & sa fille.

Lorsqu'il y fut arrivé il exerça la profession d'Avocat & s'appliqua au commerce, où il réussit si bien, qu'il fut bientôt en état d'acquérir une habitation très-considérable. Sa servante passoit pour sa femme, & avoit soin du dedans de la maison, comme si elle l'eût effectivement été: elle mourut au bout de quelque temps: alors il chargea sa fille du soin de son ménage. C'étoit Anne Bonny. Cette fille étoit forte & courageuse; mais on prétend qu'elle avoit quelque chose de féroce dans le caractere. On assure qu'étant un jour occupée au ménage de son pere, elle entra en fureur contre une servante qui étoit Angloise, qu'elle la tua d'un coup de couteau; qu'un jeune homme ayant voulu lui faire quelqu'attouchement deshonnête, elle le mordit si fort qu'il en

fut malade pendant un temps très-considérable.

On la regardoit comme une héritiere fort riche, & son pere songeoit à la marier avantageusement : mais elle devint amoureuse d'un jeune matelot qui n'avoit pour tout bien qu'une taille avantageuse & une figure agréable, & l'épousa secrétement. Le jeune homme crut que sa fortune étoit faite ; mais il fut trompé dans son espérance : l'Avocat ayant appris le mariage de sa fille, fut si irrité contre elle, qu'il la chassa de chez lui, & ne voulut jamais la revoir. Le jeune homme, se voyant sans ressource, s'embarqua avec sa femme pour l'isle de la Providence, où il espéroit trouver quelqu'emploi. Anne Bonny fit connoissance avec le Pirate Rackan : il lui fit sa cour assidument, & s'insinua si bien dans ses bonnes graces, qu'il sut lui persuader d'abandonner son mari. Elle s'habilla en homme & suivit Rackan sur mer. Peu de temps après, elle devint grosse, &, lorsqu'elle fut prête d'accoucher, il la mit à terre dans l'isle de Cuba, où il la confia à quelques-uns de ses amis qui en eurent

ſoin. Lorſqu'elle fut accouchée, Rackan alla la chercher & la garda avec lui.

La proclamation du Roi, par laquelle on pardonnoit à tous les Pirates qui ſe ſoumettroient, étant publiée, Rackan crut devoir en profiter : mais quelque-temps après, ayant été employé pour croiſer contre les Eſpagnols, il ſe révolta & reprit le métier de Pirate. Anne Bonny lui tint toujours fidelle compagnie, & prouva, dans pluſieurs occaſions, qu'elle avoit autant de courage qu'aucun Flibuſtier que ce fût. Dans le combat où l'on prit la chaloupe de Rackan, Anne Bonny, Marie Read & un troiſieme furent, comme nous l'avons dit, les ſeuls qui oſerent reſter ſur le tillac.

Pluſieurs des principaux habitants de la Jamaïque l'avoient vue chez ſon pere, & la reconnurent lorſqu'elle fut faite priſonniere. Comme ils eſtimoient cet homme qui avoit une réputation bien établie, ils rendirent à Anne Bonny tous les ſervices qui dépendirent d'eux : mais on ne pouvoit juſtifier le crime qu'elle avoit commis en quittant ſon mari, pour s'attacher à un Pirate.

Le jour que Rackan fut exécuté, il demanda en grace qu'on lui permît de voir encore une fois sa chere Anne, avant de mourir. Elle lui dit : » Je suis » sincérement fâchée de vous voir » dans cet état ; mais vous n'y seriez » pas, si vous aviez combattu comme » un homme ».

Comme elle étoit grosse, on suspendit son procès. Lorsqu'elle eut fait ses couches, on prononça la sentence de mort contre elle : mais on différa l'exécution plusieurs fois ; enfin on lui accorda sa grace.

ARTICLE XIV.

Vie de Hovel Davis.

Il naquit à Midlefort, dans la province de Monmouth en Angleterre. Il parvint à être Contre-Maître sur un vaisseau nommé *le Cadogan de Bristol*, commandé par le Capitaine Skinner, lorsque ce dernier fut massacré par quelques-uns de l'équipage du Capitaine England.

Davis ayant refusé de s'engager avec les Pirates, England le renvoya avec son équipage, & lui donna une lettre cachetée, avec injonction de ne l'ouvrir qu'à une certaine hauteur. Cette lettre contenoit un don généreux, qu'England faisoit à Davis & à sa troupe du vaisseau & de toute sa charge, avec ordre de se rendre au Brésil, d'y vendre la cargaison, & d'en partager la vente entre eux. Lorsque Davis eut ouvert la lettre, il la communiqua à ses compagnons & leur promit de remplir exactement ce qu'elle contenoit : mais ils s'opposerent tous d'une commune voix, & voulurent aller à l'isle des Barbades, parce que la plus grande partie appartenoit à des marchands de cette isle. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils annoncerent la mort du capitaine Skinner & la proposition que Davis leur avoit faite. On le mit en prison où il resta plus de trois mois. On lui rendit la liberté, parce qu'on ne put le convaincre d'aucune acte de piraterie. Quelque temps après, il alla à l'isle de la Providence, où il fut employé sur une des chaloupes que le Gouverneur

Rogers équipoit, pour négocier avec les François & les Espagnols. La plus grande partie de l'équipage étoit composée de Pirates qui s'étoient soumis depuis peu à la proclamation du Roi: Davis, se voyant bien monté, leur proposa de se rendre maîtres de la chaloupe: ils accepterent sa proposition: plusieurs matelots qui étoient dans une autre chaloupe appartenant aussi au Capitaine Rogers, se joignirent à lui. Tous ceux qui ne voulurent pas les imiter furent mis dans la seconde chaloupe; mais Davis en enleva tout ce qu'il jugea lui être propre pour l'exécution de ses desseins.

Tous ces scélérats, d'un consentement unanime, donnerent le commandement à Davis, qui fit à la troupe un discours, dont le but étoit de déclarer la guerre à tout le monde entier. Ils commencerent par chercher une retraite qui pût les mettre à couvert de toute surprise; ils choisirent Coxen, qui est situé à la pointe occidentale de l'isle de Cuba, dont le passage est si étroit, qu'un seul vaisseau peut en disputer le passage à une flotte entiere.

Après cette expédition, Davis se mit en course, cotoya la partie septentrionale de l'isle S. Dominique, se rendit maître d'un bâtiment François. L'équipage lui dit que la veille il avoit rencontré un autre bâtiment de cette nation de vingt-quatre piéces de canon & de soixante hommes d'équipage, qu'il croyoit que son intention étoit de suivre la même route qu'il avoit prise. Davis résolut de l'attaquer, quoiqu'il n'eût que trente-cinq hommes avec lui. Il en fit la proposition à sa troupe; mais elle trouva cette entreprise trop téméraire. Il lui protesta qu'il avoit imaginé un stratagême qui le feroit immanquablement réussir,& les craintes se changerent en espoir. Il mit plusieurs de ses gens sur le bâtiment qu'il venoit de prendre, s'assura des prisonniers. Tous les préparatifs étant faits, il avança sur le second vaisseau François. Le Capitaine de celui-ci, surpris de sa hardiesse, lui ordonna de mettre pavillon bas: Davis dit qu'on changeroit de langage lorsque son camarade seroit arrivé. Aussitôt il fit lâcher sa bordée; le vaisseau François lui répondit de la

même maniere. Celui qui conduisoit le vaisseau qu'on avoit déja pris, avança à pleines voiles, & suivant l'ordre que Davis lui avoit donné, il arbora une voile toute goudronnée, fit feu de tout son canon, &, pour faire paroître plus de forces qu'il n'en avoit effectivement, il fit monter tous les prisonniers sur le tillac, ce qui intimida les ennemis au point qu'ils mirent pavillon bas. Davis ordonna au Capitaine de se rendre à bord de son vaisseau, avec vingt hommes de son équipage: il les fit tous mettre aux fers, à l'exception du Capitaine. Il envoya ensuite à bord du premier vaisseau qu'il avoit pris quatre de ses gens pour enclouer le canon & prendre toutes les armes à feu qui y étoient avec la poudre, de se rendre ensuite à bord de celui qui venoit d'être pris, pour faire passer l'équipage dans l'autre. Par ce moyen il se mit à couvert de toutes les entreprises que pourroient faire les ennemis. Il rendit le vaisseau au Capitaine, qui conçut un si grand dépit de s'être laissé prendre par si peu de monde, qu'il se seroit jetté à la mer, si ses gens ne l'en eussent empêché.

Davis se rendit ensuite aux isles du Cap-Verd, & jetta l'ancre à S. Nicolas, arborant pavillon Anglois. Les Portugais qui y étoient établis, le prirent pour un Armateur, & le reçurent avec beaucoup d'accueil. Il y demeura pendant six semaines, fit un voyage à la ville capitale. Le Gouverneur, & les habitants lui firent toutes sortes d'honnêtetés; les femmes même ne se faisoient pas un scrupule d'abandonner à ses gens ce qu'elles ont de plus cher. Plusieurs de ses compagnons trouverent ce séjour si délicieux, qu'ils résolurent d'y demeurer. Davis se rendit ensuite à l'isle de Mayo: il trouva plusieurs vaisseaux sur la rade, & les pilla tous. Voyant que sa troupe augmentoit par le nombre de ceux qui s'engageoient avec lui, il se saisit d'un de ces vaisseaux qu'il monta de 16 piéces de canon, & le nomma le Roi Jacques. Delà il fit voile vers Saint-Jago, dans le dessein d'y faire de l'eau. Davis descendit lui-même à terre, pour chercher l'endroit le plus commode. Le Gouverneur l'apperçut, & avança avec quelques-uns de ses soldats pour

l'examiner

d'examiner de plus près. Il fit connoître à Davis qu'il le prenoit pour un pirate. Davis lui répondit avec fierté, retourna à ses vaisseaux, fit part à sa troupe de l'injure que le Gouverneur lui avoit faite, &, sur l'assurance que Davis donna qu'il ne seroit pas impossible de surprendre le fort, tous ceux qui la composoient lui promirent d'en former l'entreprise dès la nuit même. Sitôt qu'elle fut tombée, ils se mirent en marche, & y arriverent avant qu'on eût quelque connoissance de leurs mouvements. Lorsque le jour parut, & qu'on vit les pirates commencer à former le siége du fort, ceux qui y étoient se retirerent dans la maison du Gouverneur, & la barricaderent si bien que les pirates ne purent s'en rendre maîtres.

L'allarme s'étant répandue dans tout le pays, les habitans de différents endroits se réunirent, & allerent attaquer les pirates: ceux-ci ne se voyant pas assez de forces pour résister à tant de monde, enclouerent le canon, & se retirerent en bon ordre. Dans cette entreprise, Davis perdit trois hommes qui furent tués à côté de lui. Il causa

beaucoup de dommage aux Portugais ; & n'en retira aucun profit.

Après cette expédition il fit voile vers la côte de Guinée ; proposa à ses compagnons d'attaquer le fort de Gambie, où l'on gardoit beaucoup d'or & d'argent : quoique la prise de cette place leur parût impossible, ils consentirent de tenter l'entreprise, parce qu'ils avoient une confiance aveugle en leur capitaine.

Lorsqu'ils furent en présence du château, Davis ordonna à tout son monde de se tenir sous le tillac, à l'exception de ceux qui étoient nécessaires pour la manœuvre du vaisseau, & avança jusque sous le fort, où il jetta l'ancre. Il entra dans un esquif avec le Maître, & le Chirurgien déguisés en Marchands. Il prit en outre six hommes avec lui, les fit habiller en matelots.

Lorsqu'ils eurent mis pié à terre, ils passerent au milieu de deux rangées de soldats armés, & furent conduits au château. Le Gouverneur leur demanda qui ils étoient & d'où ils venoient. Davis répondit, avec un air d'assurance,

qu'ils étoient Marchands & qu'ils venoient de Liverpool, qu'ils avoient dessein de se rendre sur la riviere du Sénégal, pour y négocier ; mais qu'ayant été chassés par deux vaisseaux de guerre François, ils étoient venus sur cette côte pour y négocier des Esclaves. Le Gouverneur demanda quelle étoit leur charge, leur promit autant d'esclaves qu'ils en auroient besoin, & les invita à dîner chez lui. Davis, sous prétexte de donner quelques ordres à ses gens, retourna à son vaisseau, avec promesse de revenir avant le dîner & d'apporter des liqueurs d'Europe.

Il avoit eu soin d'examiner la disposition du château, s'étoit apperçu qu'il n'y avoit qu'une sentinelle à l'entrée ; qu'on y faisoit une assez mauvaise garde ; mais que la salle du Gouverneur étoit remplie d'armes à feu. En arrivant à son vaisseau, il ordonna qu'on s'assurât de l'équipage d'une chaloupe, qui étoit à l'ancre à peu de distance de là : il craignoit que cet équipage ne le trahît. Il commanda à ceux qu'il prit pour l'accompagner, de prendre sous leurs habits une paire de pistolets & d'amu-

ser la garde pendant qu'il seroit au château.

Lorsque Davis fut arrivé, le Gouverneur lui proposa de boire un coup en attendant le dîner. Il n'y avoit alors dans la chambre que le Maître, le Chirurgien, le Gouverneur & son Domestique. Davis, profitant de cette occasion, tira son pistolet, se rendit maître du Gouverneur; il donna ensuite les signaux dont il étoit convenu, avec ses compagnons. Ils firent si bien leur devoir, qu'ils se rendirent maîtres des soldats de la garde, ensuite du château, sans perdre un seul homme.

Leur expédition étant faite, ils ne songerent qu'à se divertir pendant le reste du jour. Le lendemain, ils s'occuperent au pillage. On avoit emporté quelque-temps auparavant la plus grande partie de l'argent, & leur butin ne fut pas aussi considérable qu'ils l'avoient espéré. Ils trouverent cependant près de deux cents-vingt mille livres en or & en argent, & quantité d'autres richesses qu'ils emporterent. Ils démolirent les fortifications de la place, enclouerent le canon & partirent.

Dans le moment qu'ils levoient l'ancre, ils apperçurent un vaiſſeau qui venoit à eux à pleines voiles. Davis ſe prépara à le recevoir. C'étoit un Pirate François nommé *la Bouſe*, qui eſpéroit faire une bonne priſe : mais, ayant reconnu la force du vaiſſeau qu'il comptoit attaquer, il ſe crut lui-même perdu. Il réſolut cependant d'aller à l'abordage, lâcha toute ſa bordée & arbora pavillon noir. Davis en fit autant de ſon côté. Les pirates ſe reconnurent à ces pavillons. Ils envoyerent mutuellement des eſquifs à bord de leurs vaiſſeaux ; les Capitaines s'aboucherent & ſe féliciterent ſur cette heureuſe rencontre. La Bouſe pria Davis de lui permettre de naviger avec lui, juſqu'à ce qu'il ſe fût rendu maître d'un vaiſſeau meilleur que le ſien. Davis le lui permit, & lui donna ſa parole d'honneur de lui céder le premier vaiſſeau, dont il ſe rendroit maître.

Ils arriverent enſemble à Sierra-Leona, où ils trouverent un gros vaiſſeau à l'ancre, & réſolurent de l'attaquer. Le navire de Davis étoit meilleur voilier que celui de la Bouſe ; il avança

le premier, espérant qu'il s'en rendroit facilement maître. L'ennemi l'attendit, lui lâcha toute sa bordée & arbora pavillon noir. Davis en fit autant, ce qui fit cesser les actes d'hostilité de part & d'autre. C'étoit un vaisseau de vingt-quatre piéces de canon, commandé par le Capitaine Cochelin, qui, charmé de cette découverte, se joignit à Davis & à la Bouse.

Cette rencontre leur causa tant de satisfaction, qu'ils s'en rejouirent pendant deux jours : ils conçurent en même-temps les plus hautes espérances. La premiere entreprise que ces trois scélérats résolurent de faire, fut l'attaque du fort de Sierra-Leona. Ils l'emporterent facilement. Ils y séjournerent pendant quelque temps pour radouber leurs vaisseaux. Pendant ce temps un vaisseau étranger eut le malheur d'y aller mouiller : Davis s'en saisit & en fit présent à la Bouse.

Leur union ne dura pas long-temps ; la discorde se mit parmi eux, & fit évanouir tous les projets qu'ils avoient formés. Un jour qu'ils s'étoient rendus à bord du Capitaine Davis pour se

réjouir, le vin les échauffa tellement qu'ils prirent querelle ensemble, en vinrent à une rupture ouverte, & prirent chacun une route différente.

Davis rencontra plusieurs vaisseaux qu'il laissa aller, après les avoir pillés. Il prit deux vaisseaux Hollandois, dont un ne se rendit qu'après une vigoureuse résistance. Il étoit richement chargé, avoit à bord le Gouverneur d'Acra, qui retournoit en Hollande avec tous ses effets. Davis y trouva près de trois cents-cinquante mille livres d'argent, outre un grand nombre de marchandises très précieuses. Le pirate se rendit ensuite à l'isle du Prince, qui appartient aux Portugais. En y arrivant, il arbora pavillon Anglois, dit à ceux qu'on envoya pour le reconnoître, qu'il commandoit un vaisseau de guerre Anglois, & qu'il étoit venu pour donner la chasse aux pirates qui infestoient ces côtes. Les Portugais, persuadés qu'il leur disoit la vérité lui firent toutes sortes d'honnêtetés, lui envoyerent un pilote pour le conduire dans le port, où il jetta l'ancre & salua le fort de quelque coups de canon. Pour lui faire plus

d'honneur on envoya au-devant de lui une troupe de soldats pour le conduire chez le Gouverneur, qui le reçut avec des marques de distinction & lui offrit les rafraîchissements dont il pouvoit avoir besoin. Davis le remercia & lui assura que tout ce qu'il prendroit seroit payé. Enfin, après quelque compliments réciproques, Devis retourna à bord de son vaisseau.

Dans le même-temps, un vaisseau François vint mouiller dans ce port, pour chercher des provisions qui lui manquoient. Davis conçut le désir de le piller, &, pour donner quelque prétexte spécieux à son action, il publia que c'étoit un vaisseau qui avoit correspondance avec les pirates, & sut persuader au Gouverneur qu'il disoit la vérité, & en obtint la permission de faire ce qu'il jugeroit à propos.

Quelques jours après Davis & plusieurs de sa troupe se rendirent à terre, & allérent à un village où étoit la femme du Gouverneur, avec celles des principaux habitants de l'isle. On ignore quel étoit le projet des pirates : mais quel qu'il fût il ne reussît pas; les fem-

mes, à leur approche, se sauverent dans les bois. Cette affaire fit du bruit ; mais on ne sut qui avoit fait cette démarche, & on ne jetta même aucun soupçon sur Davis. Avant de quitter cette isle, Davis voulut y laisser des marques du séjour qu'il y avoit fait. Pour cet effet, il résolut de faire présent de douze négres au Gouverneur, & de le prier de venir à son bord, sous prétexte de le régaler. Son dessein étoit de le mettre aux fers, &, pour lui rendre la liberté, d'exiger une somme de cinq cents mille livres : mais son projet fut découvert par un négre Portugais, qui trouva moyen, pendant la nuit, de se sauver à la nage, & de se rendre auprès du Gouverneur, qu'il instruisit du projet que Davis avoit formé contre lui, & lui ajouta que c'étoit lui qui avoit voulu surprendre les femmes dans le village où elles s'étoient retirées. Le Gouverneur prit le parti de dissimuler : il reçut le compliment des pirates avec honnêteté, leur promit de se rendre à bord avec plusieurs de ses amis.

Le jour suivant, Davis alla chez le Gouverneur, &, pour avoir l'air de

cérémonie, il se fit accompagner de plusieurs pirates, qui se donnerent le titre de Lords. Le Gouverneur leur fit beaucoup d'accueil, leur proposa de se promener, & de prendre quelques rafraîchissements avant que de se rendre à bord. Les pirates, qui ne se doutoient de rien, accepterent ce que le Gouverneur proposa. En se promenant, ils tomberent dans une ambuscade où ils furent tous tués, à l'exception d'un seul, qui eut le bonheur de regagner le vaisseau. Davis, quoique mortellement blessé & renversé par terre, se releva, pour lâcher un coup de pistolet sur ceux qui vouloient redoubler leurs coups sur lui; mais, après ce dernier effort de courage & de vigueur, il tomba & mourut à l'instant.

ARTICLE XV.

Vie du Capitaine Bartholomée Roberts.

LORSQUE ce pirate, qui avoit échap-

pé à l'embuscade où Davis périt, fut arrivé au vaisseau, & eut annoncé la nouvelle de sa mort, tous les pirates s'assemblerent pour choisir un nouveau Commandant. Roberts, qui avoit été Contre-Maître sur un vaisseau pris par Davis, fut choisi pour occuper cette place, parce qu'on connoissoit son habileté, & sa bravoure, dont il avoit donné des preuves dans plusieurs rencontres. Il n'y avoit cependant pas plus de six semaines qu'il étoit dans la troupe, & on s'étoit apperçu dans le commencement de son aversion pour ce genre de vie : mais elle cessa sitôt qu'il fut élevé à la qualité de Commandant. Pour se justifier d'avoir accepté cette place, il disoit que, puisqu'il étoit destiné à passer sa vie parmi les pirates, il aimoit mieux les commander, que leur obéir.

Les pirates furent si sensibles à la mort de Davis, qui s'étoit acquis leur estime & leur amitié, qu'ils résolurent d'en tirer vengeance à quelque prix que ce fût. Pour cet effet, ils débarquerent trente hommes sous les ordres d'un certain Kennedy, homme hardi, en-

treprenant & cruel. On lui donna ordre d'attaquer le fort. Il marcha droit aux ennemis qui étoient rangés en ordre de bataille. Ceux-ci, voyant les pirates marcher droit à eux, prirent la fuite & se retirerent dans le fort, de-là dans la ville. Les pirates, voyant que le fort étoit abandonné, y entrerent & y mirent le feu. Après avoir jetté le canon dans la mer & fait tout le dégât possible, ils reprirent tranquillement le chemin de leurs vaisseaux. Cette vengeance leur parut encore trop douce pour une injure semblable à celle qu'ils prétendoient leur avoir été faite. Plusieurs proposerent d'attaquer la ville, & de la réduire en cendres, si on pouvoit venir à bout de s'en rendre maître : mais Roberts, leur fit connoître la situation avantageuse de cette place, & le danger auquel ils s'exposeroient s'ils étoient assez imprudents pour tenter cette entreprise. Ces réflexions les fit changer de sentiment : ils se contenterent de tirer le canon sur les maisons qui étoient le plus en évidence, & de mettre le feu aux vaisseaux Portugais qui étoient dans le port. Ils mirent

ensuite à la voile pour aller chercher de nouvelles aventures.

Après plusieurs courses, où ils ne firent rien de remarquable, ils allerent jetter l'ancre à l'isle Ferdinand, pour radouber leurs vaisseaux, à fin d'être en état d'aller croiser le long des côtes du Brésil. Leurs préparatifs étant faits, ils s'y rendirent, & y croiserent pendant près de neuf semaines, sans rencontrer un seul vaisseau, ce qui les découragea au point qu'ils résolurent de quitter ce pays, & d'aller d'un autre côté. Lorsqu'ils furent à la hauteur de la Baie de tous les Saints, ils rencontrerent une flotte de quarante-deux vaisseaux Portugais chargés pour Lisbonne. Ils étoient à l'ancre pour attendre deux vaisseaux de guerre, de soixante-dix piéces de canon, qui devoient leur servir d'escorte. Roberts fut d'abord surpris de cette rencontre, & résolut d'attaquer ces vaisseaux. Il fit cacher son monde, entra dans la flotte, s'approcha d'un des plus gros vaisseaux, ordonna au Maître de venir à bord, avec menaces que si ses gens faisoient

la moindre résistance, il ne leur donneroit aucun quartier. Les Portugais, effrayés de ces menaces, envoyerent leur Capitaine à bord du vaisseau des Pirates. Roberts le reçut avec honnêteté, lui dit qu'ils étoient des gentilshommes de fortune, qu'ils lui demandoit seulement d'indiquer lequel des vaisseaux de la flotte étoit le plus richement chargé. Il lui promit de le renvoyer à son bord s'il agissoit avec sincérité, & le menaça de le tuer s'il le trompoit.

Le Capitaine Portugais lui indiqua un vaisseau de quarante piéces de canon, & de cent cinquante hommes d'équipage. Sur cet avis, les Pirates s'avancerent vers le vaisseau. Lorsqu'ils furent assez près pour être entendus, ils forcerent le Capitaine qu'ils tenoient prisonnier de dire à celui du vaisseau qu'il avoit indiqué, de venir à bord, sous prétexte qu'il avoit des affaires de la derniere importance à lui communiquer. Celui qu'on demandoit répondit qu'il alloit s'y rendre sur le champ : mais les Pirates jugerent, par la manœuvre qu'ils virent faire aux

Portugais, qu'on se doutoit de leur projet, & se déterminerent à attaquer brusquement le vaisseau. Ils lâcherent leur bordée, accrocherent le vaisseau, & allerent à l'abordage. Le combat ne dura pas; les Pirates, après avoir tué un grand nombre de Portugais, se rendirent maîtres du vaisseau. L'allarme se mit dans la flotte; on tira le canon, & on fit tous les signaux nécessaires pour avertir les vaisseaux de guerre. On se mit même en état d'attaquer les Pirates; mais Roberts se prépara à la défensive, & se retira avec sa prise, sans qu'on osât le poursuivre.

Après cette expédition, Roberts & ses compagnons chercherent une retraite où ils pourroient jouir paisiblement de leurs richesses. Cette derniere prise étoit considérable. Elle consistoit en piastres d'or. Il y avoit une croix de diamans destinée pour le Roi de Portugal, beaucoup d'autres pierreries & des marchandises d'un très-grand prix. Ils se rendirent avec ces richesses sur la côte de Caiana, & entrerent sur la riviere de Surinam, où ils prirent une chaloupe, dont l'équipage leur

rapporta qu'un Brigantin, venant de Rode-Island, & chargé de provisions pour la côte, avoit fait voile avec eux pendant quelques jours. Cette nouvelle réjouit les Pirates, parce que leurs provisions étoient beaucoup diminuées. Peu de temps après, ils découvrirent le Brigantin, & Roberts entra dans la chaloupe avec quarante hommes, espérant qu'il se saisiroit assez promptement du Brigantin; mais il se trompa: après avoir donné, pendant plusieurs jours la chasse au Brigantin, il le perdit de vue, & se trouva à plus de trente lieues éloigné de ses compagnons, sans pouvoir les rejoindre, à cause du courant & des vents contraires qui rendirent tous ses efforts inutiles. Il jetta l'ancre & envoya l'esquif pour donner avis à ses compagnons de la triste situation où il se trouvoit, avec ordre de venir le joindre promptement. Ce fut une imprudence qui pensa lui coûter fort cher. L'eau lui manqua tout-à-coup, & la nécessité lui suggéra l'idée de faire une espece de cuve avec laquelle quelques-uns de ses gens allerent à terre. Quelques jours après l'esquif

revint, & lui annonça que Kennedy qui commandoit en son absence, avoit pris la fuite avec la riche prise. On peut imaginer quel fut le désespoirr de Roberts & de ses compagnons à cette triste nouvelle. Suivons Kennedy dans sa désertion & nous reviendrons à Roberts.

La nouvelle troupe élut Kennedy pour son Capitaine. Il fit tout ce qu'il put pour persuader à ceux qu'il avoit avec lui de continuer le métier de pirates. Plusieurs furent de son avis; mais le plus grand nombre s'y opposa, & dit qu'il falloit plutôt songer à se mettre en sûreté. Ne pouvant s'accorder, ils convinrent qu'à la premiere occasion, chacun se retireroit où il jugeroit à propos. En conséquence de cette résolution, ils partagerent le butin sur le vaisseau Portugais, & firent présent de ce navire avec la moitié de sa charge au Maître de la chaloupe qu'on avoit prise depuis peu sur le rivage de Surinam, en reconnoissance de l'avis qu'il avoit donné du Brigantin. Ils poursuivirent ensuire leur route vers la Barbade, & prirent près de cette isle

un vaiſſeau, dont le Commandant, nommé *Kuot* étoit Trembleur. Il n'avoit à ſon bord aucune eſpece d'arme. Ses diſcours étoient ſi humbles & ſi inſinuans, que huit pirates réſolurent de paſſer ſur ſon bord, perſuadés que c'étoit une occaſion très-favorable pour ſe retirer en ſûreté. Le Quaker avoit un autre projet qu'il ſut diſſimuler juſqu'à ce qu'il fût à la hauteur de la Virginie. Il fit connoître au Gouverneur quels étoient les paſſagers qu'il avoit été obligé de prendre ſur ſon bord. Les Pirates furent mis en priſon, & l'on chercha tous ceux qui s'étoient mis à terre : on les prit, on fit leur procès, & ils furent tous pendus.

Quelques jours après la priſe du Quaker, Kennedy ſe rendit maître d'une chaloupe venant de Boſton, chargée de pain & de farine. Tous ceux qui avoient réſolu d'abandonner le métier de Pirates, ſe rendirent à bord de cette chaloupe, entre autres le Capitaine Kennedy : mais les pirates prirent la réſolution de le jetter à la mer, parce qu'ils craignoient qu'il ne les trahit en arrivant en Angleterre. Ils ſavoient que

cet homme étoit capable de toute ſorte de mal ; mais ayant promis avec ſerment de leur être fidele , ils le laiſſerent entrer dans la chaloupe. Après quelques jours de navigation , ils arriverent en Ecoſſe & abandonnerent leur chaloupe. Kennedy quitta ſes compagnons & paſſa en Irlande, ſa patrie. Il y vécut pendant quelque temps ſans être découvert : mais lorſqu'il eut dépenſé tout ſon argent, il ſe rendit à Deptford , où une femme de mauvaiſe vie, à qui il avoit eu l'imprudence de confier ſon ſecret , le dénonça à la Juſtice. On le mit en priſon , on lui fit ſon procès, & il fut pendu. Ceux qui étoient reſtés en Ecoſſe ſubirent le même ſort. Il y en eut cependant ſix ou ſept qui ſe retirent à Londres, où ils ne furent pas découverts.

Voyons à préſent ce que devint Roberts, après la perte de ſon vaiſſeau & de ſes richeſſes. Il étoit trop brave pour ſe livrer au déſeſpoir. Il prit la réſolution de faire route vers les Indes occidentales , pour tâcher de réparer ſes pertes.

Après quelques jours de navigation,

il rencontra deux chaloupes chargées de provisions, & les prit, ce qui lui fut d'un grand secours dans la conjoncture où il se trouvoit. Il se rendit encore maître d'un Brigantin, & d'un vaisseau de Bristol, chargé d'argent, de marchandises, & de provisions de guerre. Il en enleva tout ce qui lui convenoit, & le laissa aller. Plusieurs hommes de l'équipage prirent parti avec lui. Le Gouverneur de la Barbade ne fut pas plutôt instruit que Roberts avoit pris ces vaisseaux, qu'il en arma un de vingt piéces de canon & de cinquante hommes d'équipage, avec une chaloupe de dix piéces de canon & de quarante hommes d'équipage, en donna le commandement au Capitaine Rogers, avec ordre de poursuivre sans relâche les Pirates, & principalement Roberts.

Rogers ne tarda pas à rencontrer Roberts. Celui-ci avança sur lui à pleines voiles, croyant qu'il alloit bientôt s'en rendre maître. Lorsqu'il fut à la portée du canon, il fit dire à Rogers d'amener. Celui-ci lui répondit en lâchant toute sa bordée. Roberts, voyant que la partie

n'étoit pas égale, songea à sortir d'embarras par la fuite. Il jetta tout son canon dans la mer, pour alléger son vaisseau & déploya toutes ses voiles. Enfin il échappa heureusement à ce danger. Il étoit si irrité qu'il jura de ne faire quartier à aucun vaisseau de la Barbade, & tint son serment.

Peu de jours après il se trouva encore dans un danger aussi pressant, & eut encore le bonheur de s'en tirer. Le Gouverneur de la Martinique, ayant appris que les Pirates étoient à l'ancre près de cette isle, envoya contre eux deux chaloupes armées en guerre; mais les Pirates venoient de mettre à la voile lorsque les François arriverent. Roberts fit route vers Neuwfondland, & entra dans le port de Trepassi, tambour battant & aux fanfares des trompettes, & pavillon noir déployé. Il y avoit vingt-deux vaisseaux dans ce port: tout l'équipage se sauva à terre, lorsque les pirates parurent. Ceux-ci les pillerent tous, ensuite brûlerent les uns, coulerent les autres à fond: enfin ils les détruisirent tous, à l'exception d'un, qu'ils garderent pour leur usage. Ils ravagerent tous les

plantages des habitants & causerent à ce pays une perte inestimable. Peu de temps après ils rencontrent neuf bâtimens François, les détruisirent encore, à l'exception d'un de vingt piéces de canon qu'ils échangerent avec celui qu'ils avoient gardé, & y firent monter l'équipage de tous les navires qu'ils venoient de détruire. Quantité d'autres navires eurent le même sort. Parmi ces derniers se trouva un vaisseau de Londres, à bord duquel étoient quantité de passagers, auxquels ces scélérats donnerent la torture pour leur faire avouer où étoit leur argent. Ils parcoururent le vaisseau, briserent à coups de hache toutes les malles & les jetterent à la mer. Enfin, avant d'en sortir, ils tinrent cet horrible discours. *Nous nous moquons du Roi, & de son Parlement: nous ne voulons point accepter son pardon. Nous ne craignons point la potence. Si nous sommes vaincus nous mettrons le feu aux poudres & nous irons gaiement en enfer.*

Après avoir pillé & brûlé quantité de vaisseaux, ils firent voile vers S. Christophe, pour y chercher des rafraî-

chissemens : ils commençoient à en manquer. Sur le refus que fit le Gouverneur de leur en donner, ils tirerent sur la ville & brûlerent deux vaisseaux qui étoient dans le port. Ils firent ensuite voile vers une isle, dont le Gouverneur leur fournit tout ce qui leur étoit nécessaire, & les habitants leur firent le plus grand accueil. Comme les pirates répandoient l'argent à pleines mains, ils s'insinuerent facilement dans les bonnes graces des femmes de ce pays.

Lorsqu'ils furent, pour ainsi dire, las des plaisirs, ils partirent avec l'intention de se rendre sur les côtes de Guinée. Ils rencontrent dans leur route un vaisseau François de la Martinique très-richement chargé. Ils dirent au Capitaine de quitter son vaisseau & de monter le leur, ajoutant que *changer n'étoit pas voler.* Ils lui firent ensuite beaucoup de compliments ironiques sur sa générosité. Ils nommerent ce nouveau bâtiment *la Fortune Royale*, & continuerent leur route dessus.

Roberts fit, dans ce voyage une faute qui pensa lui être funeste & à toute sa

troupe. Son intention étoit d'aller à une des isles du Cap-Verd pour s'y raffraîchir avant d'aller en Guinée; mais il dirigea si mal sa route qu'il ne lui fut pas possible d'arriver à ce Cap, même à aucun port de l'Afrique, de sorte qu'il fut obligé de retourner aux Indes occidentales, à la faveur d'un vent de saison. Il résolut d'aller à Surinam, quoiqu'il en fût à plus de sept cents lieux: ils n'avoient cependant pour faire ce trajet, qu'une seule piéce d'eau fraîche qui devoit servir à cent vingt personnes qui composoient sa troupe. On peut juger de leur désespoir se voyant tout près de mourir. Le souvenir de leurs crimes & les remords augmenterent encore l'horreur de leur situation. Ils continuerent cependant leur route, jusqu'à ce que le peu d'eau fraîche qui leur restoit & les liqueurs qu'ils avoient fussent entiérement consommées. Ce fut alors que l'idée de la mort leur parut effroyable, parce qu'ils la regardoient comme certaine. Les douleurs qu'une soif insupportable leur faisoit souffrir & le peu d'espérance d'y remédier ne faisoient qu'augmenter leurs remords.

Dans

Dans cette extrémité, plusieurs burent de leur urine, d'autres eurent recours à l'eau de la mer, ce qui ne servit qu'à augmenter leur soif & les conduire plus promptement à la mort. Quelques-uns périrent de langueur. Il n'y eut que ceux qui ne mangerent que ce qu'il falloit pour se soutenir, qui eurent le bonheur de résister. Après avoir passé plusieurs jours sans manger, ils jetterent l'ancre à sept brasses d'eau, ce qui leur donna l'espérance de voir bientôt la terre. Ils la virent en effet le lendemain; mais elle étoit si éloignée, qu'ils désespéroient de vivre assez long-temps pour y arriver. Quelques-uns partirent avant la chaloupe, tant ils étoient impatients d'arriver à terre & d'avoir de l'eau fraîche. Ils y réussirent assez heureusement : ils revinrent le même jour, apporterent autant d'eau que la barque en pouvoit porter, ce qui sauva la vie à tout l'équipage.

Il paroît que les peines qu'ils avoient souffertes auroient dû les faire rentrer en eux-mêmes : mais leur scélératesse augmenta encore. Ils prirent peu de temps

après, & pillerent plusieurs vaisseaux, &, ayant appris de l'équipage que le Gouverneur de la Martinique, avoit envoyé deux chaloupes bien armées pour leur donner la chasse, ils prirent la résolution d'en tirer quelque vengeance. Pour réussir, ils se rendirent sur les côtes de cette isle, où ils donnerent les signaux dont se servent ordinairement ceux qui font la contrebande, pour se faire connoître. Les habitants vinrent les trouver en grand nombre, croyant que c'étoient des Marchands qui venoient pour négocier. Roberts les retint tous l'un après l'autre, les fit maltraiter, pour se venger du Gouverneur. Après leur avoir enlevé tout l'argent & tous les effets qu'ils avoient apportés pour trafiquer, il mit le feu à leurs vaisseaux, dont le nombre se montoit au moins à une vingtaine. Il en conserva pour renvoyer ces malheureux habitants à terre; &, pour insulter encore au mal qu'il venoit de leur faire, il leur dit d'une maniere insultante qu'il leur souhaitoit souvent de pareilles visites.

Il fit encore plusieurs prises de con-

ſéquence, & ſe rendit dans un des ports de la partie ſeptentrionale de l'Iſle S. Domingue, appartenant aux Eſpagnols, & où le Préſident faiſoit ſa réſidence. C'étoit par-devant lui qu'on appelloit des ſentences rendues dans les Juriſdictions des autres iſles occidentales, qui ſont ſous la domination du Roi d'Eſpagne. Cette iſle n'eſt pas peuplée à proportion de ſa grandeur. Il y a pluſieurs bons ports où les François ſe retirent en toute ſûreté.

Les Pirates y demeurerent pendant pluſieurs ſemaines pour radouber leurs vaiſſeaux, & pour ſe délaſſer de leurs fatigues. Ils s'y livrerent à la débauche & à leurs excès ordinaires, de maniere qu'ils conſumerent en peu de temps leurs proviſions : mais s'étant remis en mer, ils rencontrerent un vaiſſeau qui leur en fournit en abondance.

Après avoir fait pluſieurs courſes du côté des Indes occidentales, ils réſolurent d'aller croiſer ſur celles de Guinée, dans l'eſpérance d'y faire des priſes plus conſidérables. Pour cet effet, ils renvoyerent quelques-uns des vaiſſeaux qu'ils avoient pris, mirent le feu

à d'autres, & n'en conſerverent qu'un ſeul, qu'ils armerent pour leur uſage. La quantité de navires qu'ils prirent pendant leur voyage eſt inexprimable. Pluſieurs furent brûlés, d'autres coulés à fond : quelque-uns furent relâchés, ſelon le caprice de ces ſcélérats.

Avant d'arriver aux côtes d'Afrique, le Capitaine Anſtis auquel Roberts avoit confié le commandement du Brigantin, profita d'une nuit obſcure pour quitter ſa compagnie, & l'on ne s'apperçut de ſa fuite que le lendemain. Roberts en fut d'autant plus fâché qu'il en étoit lui-même la cauſe. Voici quel en étoit le ſujet.

Un jour qu'ils étoient à l'ancre pour faire de l'eau, Roberts fut inſulté par un pirate qui étoit ivre, & le tua ſur le champ. Cette brutalité irrita pluſieurs de la troupe, principalement un jeune homme qui étoit intime ami de celui qui venoit d'être tué. Ce jeune homme ſe nommoit *Jones* : il étoit vif & bouillant. Il fit éclater ſon reſſentiment, & lâcha beaucoup d'injures à Roberts; celui-ci, piqué de cette inſolence, courut à lui l'épée à la main & le bleſſa

très-dangereusement. Le jeune homme, malgré sa blessure, s'élança sur Roberts, le renversa & le maltraita cruellement. Cette avanture jetta la division parmi les Pirates : ils en seroient venus à un combat général, si le Quartier-Maître ne s'en fût mêlé, & ne fût venu à bout de calmer les esprits. Cependant plusieurs crurent que la dignité de Capitaine étoit intéressée dans cette affaire, & qu'il falloit punir Jones de sa témérité. On le condamna, à la puralité des voix, à subir deux fois le fouet, ce qui fut exécuté quelques jours après la garnison.

Jones, croyant avoir été puni injustement, ne songea qu'aux moyens de se venger. Il s'adressa à ceux qui montoient le Brigantin. Il réussit si bien, que le Capitaine qui souffroit impatiemment les airs de hauteur de Roberts, entra dans le complot. Jones, s'étant rendu à bord du vaisseau que montoit le Capitaine Anstis, sous prétexte de lui rendre une visite, le confirma dans la résolution qu'il avoit prise de quitter Roberts. Quoique cette perte fût un objet considérable

pour Roberts, parce que le Brigantin étoit très-bon voilier, & qu'il y avoit soixante-dix hommes d'équipage dedans, il fit cependant bonne contenance & poursuivit sa route vers les côtes d'Afrique, dont il n'étoit alors éloigné que de quatre cents lieues. Il arriva au-dessus de la riviere de Sénégal. Comme il se fait sur cette côte un commerce considérable de gommes, les François y entretiennent ordinairement quelques vaisseaux qui y croisent pour empêcher la contrebande. Deux de ces vaisseaux François, dont l'un étoit monté de seize piéces de canon & de soixante-quinze hommes d'équipage; l'autre de dix piéces de canon & de soixante-six hommes, ayant vu venir Roberts, firent force de voiles pour lui donner la chasse. Ils l'avoient pris d'abord pour un vaisseau Marchand destiné à faire la contre-bande; mais ils furent fort étonnés lorsqu'ils virent à son pavillon noir que c'étoit un Corsaire. Comme ils étoient trop avancés pour se sauver, ils prirent le parti de se rendre, même sans faire de résistance.

Les Pirates retinrent ces deux vaisseaux pour leur usage. Le plus gros fut armé en course : ils firent de l'autre une allége pour servir à radouber leurs vaisseaux. Ils allerent ensuite vers Sierra-Leona, où ils jetterent l'ancre. Comme l'embouchure de cette riviere est fort large & très-propre au ravitaillement des vaisseaux, à cause de plusieurs petites baies qu'elle forme, les Pirates y mouillerent. Cette côte est habitée par des Anglois qui ont passé la meilleure partie de leur vie à faire le métier de Pirates, ou à servir les Boucaniers. Ces Anglois vivent paisiblement avec les naturels du pays, qui se font un plaisir de les servir. Les hommes sont assez francs, & les femmes si soumises qu'elles ne savent pas ce que c'est que de refuser même leurs faveurs. Parmi les Anglois, il y a un Vieillard qu'on désigne sous le nom de *Bavard.* Il s'est acquis beaucoup de réputation par ses brigandages. Il possede la plus belle maison de ce petit établissement, & reçoit parfaitement bien les Pirates qui y abordent, les salue avec deux ou trois piéces de canon, qui sont toujours

devant sa porte. Ces gens-là font beaucoup de tort à la Compagnie Royale d'Angleterre en Afrique, par les correspondances qu'ils entretiennent avec les contre-bandiers. Il est vrai que cette Compagnie a un fort à quelque distance de là sur une isle nommée *Bence*; mais il ne sert qu'à mettre les esclaves en sûreté. Roberts y séjourna pendant plusieurs semaines, pour radouber ses vaisseaux & pour se divertir, en commettant toutes sortes d'excès, ce qui est ordinaire aux gens de cette espèce. Il apprit que deux vaisseaux de guerre Anglois, de cinquante piéces de canon chacun, avoient quitté depuis peu cette riviere & n'y devoient revenir que dans quelque temps. Il voulut profiter de cette conjoncture pour remplir ses projets, & partit avec l'intention de croiser le long de cette côte, prit & pilla tous les vaisseaux qu'il rencontra. Ce Brigand ne se contentoit pas d'enlever ce qui pouvoit lui être utile, il faisoit jetter dans la mer tout ce qui ne lui convenoit pas. Le Capitaine Gée, commandant le vaisseau le Anslose, appartenant à la

Compagnie d'Afrique, eut le malheur de tomber entre les mains de ces Pirates, pendant qu'une partie de ses gens étoit à terre pour faire de l'eau. Plusieurs de ses matelots, charmés de la vie que menoient ces Pirates, prirent parti parmi eux. Plusieurs soldats mêmes qui étoient à bord du vaisseau de la Compagnie, & destinés à renforcer la garnison du Cap Corse-Castle, se mirent parmi eux. Les Pirates n'accepterent pas d'abord leur proposition. Ils en reçurent cependant quelques-uns; mais à condition qu'ils n'auroient entre quatre que la portion du butin qu'un Pirate auroit à lui seul.

Il se trouva sur ce vaisseau un Ecclésiastique qui alloit à Cap Corse-Castle, pour y remplir la place de Chapelain. Les Pirates se proposerent de le garder avec eux, disant que c'étoit la seule chose qui leur manquoit. Ils lui offrirent une portion considérable du butin qu'ils feroient, s'il vouloit se résoudre à être leur Chapelain, ajoutant que toutes ses fonctions se borneroient à prier Dieu & à faire le Punch. Ils eurent cependant des égards pour lui: ils lui

permirent de se retirer & d'emporter tout ce qui lui appartenoit. Il profita de leur bonne disposition à son égard, & reclama non-seulement ses effets, mais encore plusieurs autres, qu'il remit à ceux à qui ils appartenoient. De ce qui faisoit partie de ses effets, les Pirates ne retinrent que trois livres de prieres & un tire-bouchon.

Ils échangerent leur vaisseau contre celui de la Compagnie, y firent passer le Capitaine Gée & le renvoyerent. Le vaisseau qu'ils garderent étoit une très-belle frégate nouvellement bâtie : ils la monterent de quarante piéces de canon. De-là Roberts se rendit au vieux Calabar, qui est un endroit très-commode & très-sûr pour des Pirates, à cause d'une barre qui n'a pas plus de quatre piés de profondeur, ce qui en rend l'entrée fort difficile & très-dangereuse aux vaisseaux de guerre.

Les Négres, ayant appris qu'ils étoient des Pirates, refusérent d'avoir aucune espéce de commerce avec eux. Roberts, outré de cet affront, fit descendre quarante hommes à terre, avec ordre de les forcer de traiter avec eux ou de les

pourſuivre à toute outrance. Les Négres s'aſſemblerent au nombre de deux mille pour les empêcher de deſcendre : mais les Pirates, ayant pris terre à la faveur de leur canon, s'avancerent juſqu'à la portée du piſtolet. Les Négres n'oſerent les attendre de pié ferme, & ſe retirerent après avoir perdu quelques-uns des leurs. Les Pirates avancérent dans le pays, mirent le feu à la ville de Calabar, ce qui intimida ſi fort les naturels du pays, qu'ils n'oſerent plus paroître. Les Pirates, voyant qu'ils ne pouvoient en tirer aucun rafraîchiſſement, mirent à la voile, ſe rendirent à Anna-Bona pour y faire de l'eau & ſe pourvoir de nouvelles proviſions. Ils firent pluſieurs priſes, dont la plus conſidérable fut le Roi Salomon, qui appartenoit à la Compagnie Royale d'Afrique, & qui ſe rendit ſans faire aucune réſiſtance. Roberts, ne pouvant approcher de ce vaiſſeau, avoit envoyé une chaloupe pour s'en ſaiſir. Le Capitaine fit tout ce qu'il put pour engager ſes gens à ſe défendre ; mais le Contre-Maître ne voulut pas l'écouter & mit les armes bas au nom du Roi. Tout l'équi-

page suivit son exemple & demanda quartier; ainsi les Pirates, quoique de beaucoup inférieurs en nombre, se rendirent maîtres de ce riche vaisseau & le pillerent. Toutes les marchandises qui ne leur convenoient pas furent jettées à la mer. Les Pirates prirent le même jour un vaisseau de Zélande, commandé par le Capitaine Flessingue. Il leur servit de jouet pendant plusieurs jours. Il avoit parmi ses provisions une certaine quantité de saucisses que sa femme avoit préparées elle-même pour régaler son mari pendant son voyage. Les Pirates en firent une espece de collier qu'ils lui mirent autour du cou, le promenerent sur le tillac, & aprés avoir fait plusieurs plaisanteries sur ces saucisses, ils les jetterent à la mer. D'autres tuerent ses poules & le prierent en cérémonie d'en venir manger sa part, à condition cependant qu'il apporteroit son vin. Il fut obligé de s'y rendre. Mais ces scélérats tinrent, pendant le repas des discours si infâmes, qu'il en fut saisi d'horreur. Les habitants de cette côte, effrayés à l'arrivée des Pirates, avertirent les Hollandois & les

Anglois des comptoirs voisins de se tenir sur leurs gardes. Les Pirates, en ayant eu avis, se retirerent de crainte qu'un plus long séjour ne leur devînt funeste. Ils se rendirent à la rade de Whyday, où ils trouverent onze vaisseaux de diverses Nations. Comme la plupart des Matelots & des Commandants étoient à terre pour y négocier des esclaves, les Pirates s'en rendirent facilement maîtres. Ils les rançonnerent tous, & chacun fut obligé de donner huit livres d'or. Le Capitaine Fletcher refusa d'accepter cette composition, disant que son vaisseau ne valoit pas huit livres d'or. Roberts, piqué de ce refus, ordonna qu'on transportât les Négres qui y étoient dans une chaloupe, & qu'on mît ensuite le feu au vaisseau. Ceux qu'il chargea de cette expédition, voyant qu'il falloit mettre trop de temps pour détacher les Négres qui étoient enchaînés deux à deux, mirent promptement le feu au vaisseau, & ces malheureux, dont le nombre se montoit à près de quatre-vingt, furent dévorés par les flammes. Quelques-uns se jetterent dans la mer; mais ils servirent de pâture aux poissons.

Ce fut la derniere expédition de ces scélérats qui reçurent enfin la punition justement due à leurs crimes. Roberts intercepta une lettre du Général Phlips écrite à M. Baldiwin, Agent de la Compagnie Royale d'Afrique à Widah, dans laquelle le Général marquoit que le Swallow, vaisseau de guerre, étoit en route pour donner la chasse aux Pirates. Roberts assembla ses compagnons, & leur tint ce langage : « Mes » chers Compagnons, quoique je sois » persuadé que rien ne peut arrêter » l'ardeur que vous m'avez témoignée » dans les actions les plus hardies, il » me semble cependant que la pruden- » ce demande que nous nous éloignions » de ce vaisseau de guerre, d'autant » plus que le butin que nous y pourrions » faire, & qui ne consiste qu'en poudre » & en plomb, ne pourroit nous dédom- » mager de la perte d'un seul d'entre » nous ».

Ils approuverent tous son sentiment, & mirent à la voile, avec l'intention de se rendre à Anna-Bona; mais, le vent leur étant contraire, ils furent obligés de relâcher au Cap Lopez, & ce fut là que se termina leur course.

Nous avons dit que peu de temps avant l'arrivée de Roberts à Sierra-Leona, deux vaisseaux de guerre en étoient partis & qu'ils devoient y revenir au bout de quelque temps, ce qui avoit procuré aux Pirates la facilité de parcourir impunément toutes les côtes voisines, dont ils s'éloignoient cependant de temps en temps, pour éviter la rencontre des vaisseaux de guerre : mais un accident imprévu rompit toutes ses mesures & hâta sa perte, dans le temps qu'il s'en croyoit le plus éloigné. Les deux vaisseaux dont on vient de parler, arriverent au mois de Juillet 1721, à l'isle de la Princesse. Une maladie contagieuse avoit pris dans l'équipage. Plus de cent matelots moururent en moins de trois semaines, & le reste étoit en si mauvais état que les vaisseaux ne purent se remettre en mer qu'après un retard de plus de deux mois. Ce contre-temps fut cause que les Capitaines abandonnerent le projet de retourner à Sierra-Léona, & résolurent de se rendre à Cabo-Corso. Lorsqu'ils furent à la hauteur du Cap Appollonia, ils apprirent que les Pirates infestoient

depuis quelque-temps ces mers, & faisoient de terribles ravages le long des côtes; qu'ils pilloient & rançonnoient tous les vaisseaux qu'ils rencontroient. Sur cet avis le Capitaine Ogle, commandant le vaisseau de Swallow, renvoya à Cabo-Corso le vaisseau le Weymouth, dont l'équipage étoit hors d'état de faire la manœuvre, & se mit en mer, pour aller à la poursuite des Pirates. Il employa plus de deux mois à parcourir tous les ports & toutes les rades, sans apprendre aucune nouvelle de leur retraite : mais, ayant dirigé sa course vers le Cap Lopez, il entendit le 5 Février un coup de canon. Peu de temps après, il découvrit trois vaisseaux à l'ancre, & ne douta pas que ce ne fussent les Pirates qu'il cherchoit depuis si long-temps.

Il avança vers eux à pleines voiles : mais il s'engagea trop dans la baye, & fut obligé de reculer un peu, pour éviter un banc de sable qui se trouvoit sur le passage. Les Pirates, voyant la manœuvre de ce vaisseau, crurent qu'il prenoit la fuite. Roberts ordonna à un des siens de mettre

promptement à la voile, & de lui donner la chasse. Ses ordres furent exécutés sur le champ : le vaisseau auquel il les avoit donnés, mit à la voile, & alla sur le prétendu fuyard avec toute la diligence possible. Le Capitaine Ogle s'apperçut de la méprise des Pirates, &, pour les y confirmer, il continua de se retirer jusqu'à ce qu'il se vît assez éloigné des autres vaisseaux pour n'avoir rien à craindre de leur part. Les Pirates donnerent d'autant plus facilement dans le piége, qu'ils étoient persuadés que personne ne seroit assez hardi pour les attaquer. Ils ne s'étoient pas encore apperçus que le vaisseau qu'ils poursuivoient étoit armé en guerre : ils croyoient, au contraire, que c'étoit un vaisseau marchand chargé de sucre, & désiroient de le prendre, parce qu'ils avoient besoin de cette denrée pour faire du Punch. Dans cette idée, ils arborerent pavillon noir, approcherent du vaisseau de guerre, & firent tous les préparatifs nécessaires pour venir à l'abordage.

Le Capitaine Ogle avança aussi sur

eux, ce qui ſurprit beaucoup les Pirates : ils le furent encore bien davantage, lorſqu'ils s'apperçurent que c'étoit un vaiſſeau de guerre : mais ils reprirent courage, & formerent la réſolution de ſe défendre juſqu'à l'extrémité, en cas qu'ils ne puſſent prendre la fuite. Le combat s'engagea : les Pirates ſe défendirent avec un courage incroyable : ils cherchoient à monter à l'abordage ; mais ils ne purent y réuſſir. Après avoir perdu beaucoup de monde, ils demanderent quartier, & ſe rendirent à diſcrétion. Lorſque le Capitaine Ogle envoya ſa chaloupe pour prendre les priſonniers, il vit une fumée fort épaiſe qui ſortoit de leur vaiſſeau. Il crut que les Pirates avoient mis le feu aux poudres pour le faire ſauter : mais s'étant informé de ce que cela vouloit dire, il trouva que ſix des plus téméraires s'étoient roulés dans la poudre qui étoit reſtée ſur l'arriere du vaiſſeau, & qu'ils y avoient mis le feu, mais que la flamme étoit reſtée attachée ſur eux, & n'avoit cauſé aucun dommage ; qu'elle avoit ſeulement conſumé ces ſix malheureux,

& s'étoit éteinte. Ce vaisseau étoit commandé par un Pirate nommé Skirne, homme d'une hardiesse & d'un courage extraordinaires. Il eut une jambe emportée pendant le combat ; il ne voulut pas qu'on le pansât, & continua à donner ses ordres avec une présence d'esprit étonnante. Tous les Pirates furent mis aux fers ; on radouba leur vaisseau qui avoit été beaucoup endommagé pendant le combat. Le Capitaine Ogle fit conduire les prisonniers à l'Isle de la Providence, & partit pour le Cap Corse, où il arriva le 6 Février, 1722.

Il vit que Roberts y étoit à l'ancre, avec une nouvelle prise qu'il venoit de faire. Il en fut charmé, parce qu'il ne douta pas que les Pirates boiroient avec excès les liqueurs fortes qu'ils y auroient trouvées, & qu'il lui seroit beaucoup plus facile de les battre. Il ne se trompa pas dans son attente. Le lendemain, il leva l'ancre, & avança sur les Pirates. Lorsqu'on en donna avis à Roberts, il étoit à table, où il faisoit la débauche avec le Capitaine de sa nouvelle prise. Les autres Pirates

ſuivoient ſon exemple, & ſe mettoient peu en peine de l'arrivée de ce vaiſſeau. Pluſieurs crurent que c'étoit un navire Portugais : quelques-uns imaginerent que c'étoient leurs compagnons qui revenoient les joindre. Ils connurent enfin que c'étoit un vaiſſeau de guerre : alors ils ſentirent le danger où ils étoient : ils allerent promptement en donner avis à Roberts. Parmi eux il y avoit un Matelot qui avoit ſervi dans ce vaiſſeau de guerre, & qui le reconnut. Roberts n'ajouta d'abord pas foi à ce qu'on lui diſoit, & ſe perſuada que c'étoit la peur qui faiſoit ainſi parler ſes camarades : mais la manœuvre qu'il vit faire aux ennemis lui prouva qu'on lui avoit annoncé la vérité. Il ordonna qu'on levât promptement l'ancre, & qu'on mît à la voile, fit enſuite prendre les armes à tout ſon monde, & prit toutes les précautions néceſſaires pour ſe défendre. Il dit à ſes camarades qu'il voyoit bien que la journée alloit être rude ; mais qu'il falloit vaincre ou mourir.

Le danger étoit effectivement preſſant, & ils n'avoient gueres le temps

de délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre pour l'éviter. Roberts prit la résolution d'essuyer la premiere décharge, & en cas que son vaisseau ne fût pas trop endommagé, de gagner la pointe de la baye qui étoit fort escarpée, & de se sauver parmi les Negres, ou, si ce projet ne réussissoit pas, d'accrocher le vaisseau ennemi, & de le faire sauter avec le sien: mais il s'apperçut que tous ses camarades étoient ivres, & qu'il n'en pourroit tirer aucun service.

Il essuya cependant la premiere décharge, arbora pavillon noir, & mit tout en usage pour s'éloigner du vaisseau de guerre. Voyant que le vent lui étoit contraire, & qu'on le serroit de près, il s'abandonna au désespoir, & auroit exécuté le projet qu'il avoit formé, si une balle qu'il reçut à la gorge ne l'eut tué sur le champ.

Sa mort fit perdre courage à toute sa troupe. La consternation devint générale: plusieurs abandonnerent leur poste, courant de côté & d'autre, sans songer à se défendre. Quelques-uns préparerent les mêches pour mettre le

feu aux poudres, & faire sauter le vaisseau; mais d'autres s'y opposerent, ce qui causa un nouveau trouble parmi eux. Pendant ce temps le vaisseau de guerre s'approcha du leur, & s'en rendit maître. Le Capitaine Ogle s'assura d'abord des Prisonniers, entra ensuite dans la baye où il prit le vaisseau qui servoit d'allege aux Pirates, & dans lequel il trouva deux mille livres de poudre d'or, dont il se saisit.

Avant de faire connoître quel fut le sort de ces scélérats, nous croyons devoir dire un mot de Roberts qui a rendu son nom si célébre par ses crimes. Il étoit né à Nowenbagh; étoit grand & bien fait. Il n'avoit que quarante-deux ans lorsqu'il fut tué. Il avoit beaucoup de bellesqualités & ç'auroit été un homme de mérite,s'il les avoit appliquées au bien. Il détestoit d'abord son genre de vie, & ce fut malgré lui qu'il l'embrassa : mais il s'y accoutuma insensiblement. Il disoit quelquefois que dans un service d'honneur ce n'étoit que peine & chagrins, sans profit, & que dans le sien, on ne respiroit que liberté & plaisirs, sans aucune con-

trainte. Lorſqu'il prenoit un vaiſſeau, il ne forçoit jamais aucune perſonne de l'équipage à ſe faire Pirate. Pluſieurs d'entre ſes compagnons ſe ſervirent cependant de ce prétexte pour échapper au ſupplice.

Roberts aimoit le faſte & la magnificence. Le jour du combat où il fut tué, il ſe vêtit d'un habit de damas cramoiſi à fleurs d'or, mit un plumet a ſon chapeau. Une chaîne d'or enrichie de diamans pendoit à ſon cou. Il avoit autour du corps une ceinture de ſoie, garnie de piſtolets, tenoit un ſabre à la main. Enfin il avoit la figure auſſi terrible que majeſtueuſe. Dès qu'il fut tué, on le jetta à la mer avec tous ſes ornemens, comme il l'avoit demandé à ſes compagnons.

La priſe & la deſtruction de ces ſcélérats, fut un bonheur pour les Commerçans, & on eſt ſurpris que les Puiſſances de ce temps n'ayent pas fait de plus grands efforts pour les exterminer plutôt. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que le Capitaine Ogle prit ces deux vaiſſeaux corſaires, ſans perdre un ſeul homme, quoique celui de Ro-

berts fût monté de quarante piéces de canon & de cent-cinquante hommes, outre quarante-cinq Négres, l'autre vaisseau étoit de trente-deux piéces de canon & de cent-quatre-vingt-treize hommes d'équipage.

Après cette expédition, le Capitaine Ogle partit avec sa prise pour Cabo-Corse - Caste. Quelques Pirates qui étoient à son bord, tramerent une conspiration contre lui, par l'entremise d'un Négre; mais elle fut découverte la nuit même qu'elle devoient s'exécuter, de sorte qu'on les resserra de plus près. La même chose pensa arriver sur le vaisseau de Roberts: le Capitaine Ogle y avoit laissé quelques blessés, des Négres & un Chirurgien pour panser les blessés; mais il étoit aussi Pirate. Il résolut de massacrer le Commandant de ce vaisseau avec tout son monde, & de se rendre maître du vaisseau. Les Négres étoient déjà entrés dans son complot. Il le communiqua aux prisonniers, & il y en eut un qui fit avertir le Capitaine de ce qui se tramoit: on mit le Chirurgien aux fers & la conjuration n'eut aucune suite.

Parmi

Parmi les prisonniers, il s'en trouvoit que la crainte & les remords jettoient dans la consternation : il y en avoit d'autres, dont l'ame étoit endurcie aux crimes : ils ne sentoient ni crainte ni remords. Ils plaisantoient même sur le sort qui les attendoit. Un d'entre ces derniers dit, que les Matelots du vaisseau de guerre avoient tellement dépouillé les Pirates, qu'il ne leur restoit pas même de quoi payer le bon homme Caron, lorsqu'ils passeroient le Styx. Un autre ajouta : *Je sens que je maigris tous les jours ; si cela dure long-temps, mon corps pourra n'être pas assez pesant pour serrer le nœud de la corde, lorsque je serai pendu.*

Un nommé *Sutton* surpassa les autres en impiété. Ils étoient enchaînés deux à deux, & son compagnon s'occupoit à prier Dieu & à lire dans un livre de dévotion. Sutton lui demanda ce qu'il espéroit obtenir par ses prieres. « Le » ciel, répondit l'autre. Le ciel, s'écria » Sutton ! Avez-vous jamais entendu » dire qu'un Pirate y soit entré ? Pour » moi, ajouta-t-il, je veux être dans » l'enfer, on y est bien plus agréable-

» ment ; &, dès que j'y arriverai, je » saluerai Roberts de treize coups ». Il s'adressa ensuite à l'Officier, le pria de le séparer de cet homme qui le fatiguoit par ses prieres. L'Officier les sépara effectivement ; mais ce fut plutôt par égard pour l'autre que pour donner de la satisfaction au scélérat.

Dès que les Pirates furent arrivés à Cabo-Corso-Castle, on les mit dans des prisons où ils furent étroitement gardés. On travailla ensuite à l'instruction de leur procès, qui ne fut pas longue. La Cour de Justice étoit établie à cet effet. Il y avoit un Président & six Assesseurs. Après avoir examiné les accusations portées contre les Pirates, & leurs défenses, on en condamna cinquante-deux à être pendus ; vingt furent condamnés à l'esclavage, & soixante-dix qui se trouverent avoir été forcés de se joindre aux Pirates, furent mis en liberté. La plûpart de ceux qui furent exécutés marquerent un sincere repentir de leurs crimes & moururent en bons Chrétiens : mais il y en eut d'autres qui, loin d'écouter les exhortations du Chirurgien Major,

qui faisoit la fonction de Ministre, vomirent mille imprécations contre les Juges, & leur souhaiterent le même genre de mort qu'ils alloient subir. « Nous » sommes, disoient-ils, de misérables » voleurs, & on nous pend, parce que » nous n'avons rien, & ceux qui sont » riches bravent impunément la mort » qu'ils ont aussi bien méritée que nous». Un certain Simpson apperçut en allant au supplice, une femme qu'il reconnut, & s'écria : *J'ai couché plusieurs fois avec cette infâme, & elle vient pour me voir pendre.*

C'est ainsi que cette troupe de Pirates, la plus formidable qui ait jamais existé, fut détruite.

ARTICLE XVI.

Histoire du Capitaine Anstis.

ANSTIS étoit un de ceux qui conspirerent contre le Commandant d'un des vaisseaux que Rogers, Gouverneur de la Providence, arma en 1718, pour

aller en course contre les Pirates. On a déja parlé des pirateries qu'il commit sous les ordres de Davis & de Roberts, & comment il se sépara du dernier, en 1721 sur les côtes de Guinée.

La premiere expédition que fit Anstis après cette séparation, fut la prise du vaisseau le Irwin, commandé par le Capitaine Ross, de Corck en Irlande. Il étoit chargé de bœuf salé & de plusieurs autres provisions ; faisoit route vers la Martinique. Le Colonel Boyly s'y trouva avec toute sa famille, en qualité de passager. Les Pirates le maltraiterent cruellement, parce qu'il voulut s'opposer aux brutalités qu'ils commirent envers une femme qui étoit sur ce vaisseau. Vingt de ces scélérats ne se contenterent pas d'avoir deshonoré cette femme, ils lui firent souffrir les tourmens les plus affreux, la massacrerent & jetterent son cadavre à la mer. Les Pirates n'ont jamais voulu convenir qu'ils avoient commis cette abominable action ; mais elle fut si bien attestée, qu'ils en furent convaincus.

Anstis poursuivit sa route vers les

Indes occidentales, prit le vaisseau nommé *l'Etoile du matin*, destiné pour la Caroline. Quelques jours après il en rencontra un autre venant des Barbades, en enleva le canon & les provisions de guerre, incorpora quelques matelots dans sa troupe, monta de trente-deux piéces de canon le vaisseau *l'Etoile du matin*, dans le dessein de s'en servir. Il en donna le commandement à un nommé Jean Senne qui étoit son Canonnier. Il aima mieux demeurer sur son vaisseau, parce qu'il étoit meilleur voilier.

Avec ces deux vaisseaux qui étoient bien armés, & pourvus de provisions, les Pirates se trouverent en état d'entreprendre quelque action importante : mais la division se mit parmi eux. Les nouveaux venus, qui étoient en très-grande quantité, marquerent leur répugnance pour un état si dangereux, & dirent, avec fermeté qu'ils vouloient le quitter. Après avoir long-temps délibéré sur les moyens de le faire avec sûreté, ils prirent la résolution d'envoyer une humble requête au Roi, & en attendant le succès de cette tenta-

tive, de se retirer dans quelque endroit où ils pussent être en sûreté. Ils choisirent une isle inhabitée qui étoit près de Cuba. Voici le précis de la requête qu'ils adresserent au Roi.

A sa très-sacrée Majesté, George, par la grace de Dieu, Roi de la Grande-Bretagne, de France, d'Ecosse & d'Irlande, défenseur de la Foi, &c.

» NOUS, les très-fidéles sujets de » Votre Majesté, remontrons qu'ayant » été pris en divers temps sur différents vaisseaux par Barthelemy Roberts, commandant en chef nosdits » vaisseaux, outre celui qu'il montoit » lui-même, nous avons été forcés de » nous engager parmi les Pirates, contre notre volonté & contre nos inclinations, qu'ayant en horreur cette » vie impie & détestable, nous résolumes unanimement d'abandonner Roberts & ses complices, & de nous » retirer avec le vaisseau nommé l'*Etoile du matin*, & le Brigantin dit » la *Bonne fortune*, sans autre intention que de nous soumettre à V. M.

» dans l'espérance d'en obtenir un gra-
» cieux pardon, & de nous rendre
» dans notre pays natal pour y servir
» la nation chacun selon notre capa-
» cité, sans être poursuivis par ceux
» dont les biens ont été pillés par Ro-
» berts & ses complices pendant notre
» détention involontaire. Nous sup-
» plions très-humblement V. M. qu'il
» lui plaise nous accorder notre de-
» mande, & nous ne cesserons jamais
» de prier Dieu qu'il veuille bénir
» Votre Sacrée Personne ».

Ils signerent tous cette requête. Les signatures furent écrites dans une espece de cercle, pour faire croire qu'il n'y avoit aucune distinction parmi eux. Ils prierent le Maître d'un vaisseau Marchand qui venoit de la Jamaïque, de l'envoyer en Angleterre: il leur promit de la faire promptement passer au Roi, & de leur rendre compte du succès à son retour, à une hauteur qu'il leur indiqua, & qui étoit à vingt lieues de la Jamaïque. Ils se retirerent ensuite dans l'Isle qu'ils avoient choisie pour leur retraite. On en ignore le nom: on sait seulement

qu'elle eſt ſituée vers la partie méridionale de l'Iſle de Cuba ; qu'elle eſt déſerte & très-peu fréquentée par les vaiſſeaux qui vont dans ces contrées. Il y a une riviere dont l'entrée eſt ſi étroite qu'un vaiſſeau peut à peine y paſſer, quoiqu'il y ait quinze à vingt piés d'eau. Les bords ſont remplis d'arbres ſi touffus, que les navires qui ſont ſur cette riviere, peuvent s'y tenir cachés. Il y a beaucoup de tortues. Il eſt vrai qu'elles ſont petites, & que les plus groſſes ne péſent que dix à douze livres ; mais elles ont un très-bon goût, & leur écaille eſt parfaitement belle. On les prend ordinairement pendant la nuit, lorſqu'elles vont à terre pour couver leurs œufs, qu'elles ont ſoin de cacher dans des trous creuſés au bord de la mer. Il faut aller doucement & ſans lumiere : on les renverſe ſur le dos, & on ſe retire. Le lendemain on revient, & on les trouve dans la même place, & dans la même ſituation.

Ces tortues ſervirent de nourriture aux Pirates pendant neuf mois qu'ils furent dans cette iſle. Comme ils

avoient beaucoup de riz à bord, ils en firent une espéce de pain. Ils passoient les jours à se divertir à leur maniere. Ils jouoient des Comédies, qui, comme on peut le croire, ne pouvoient être que très-burlesques.

Au commencement d'Août 1722, ils firent partir le Brigantin, pour chercher le vaisseau marchand dont le Maître s'étoit chargé de leur requête. Il leur dit qu'il n'y avoit rien de favorable à espérer pour eux en Angleterre. A cette triste nouvelle, ils furent consternés, & retournerent à l'Isle l'annoncer à leurs camarades. Ils déciderent tous d'une voix unanime qu'il falloit continuer le métier de Pirates. En conséquence ils mirent à la voile, & firent route vers le sud. La nuit suivante, le vaisseau nommé *l'Etoile du matin* fit naufrage sur l'isle du Grand Camanes, vers le sud; mais l'équipage se sauva à terre. Le lendemain le Capitaine Anstis alla le chercher. Peu de temps après, il apperçut deux vaisseaux de guerre qui venoient lui donner la chasse. Il fit couper les cables, mit promptement à la voile, & prit la fuite. Un

de ces vaisseaux le poursuivit si vivement, qu'il s'en approcha à la portée du canon. La frayeur saisit les Pirates, parce qu'ils ne voyoient aucune apparence de se sauver: mais, le vent étant tombé tout-à-coup, ils firent tant d'efforts avec leurs rames, qu'ils perdirent bien-tôt de vue les vaisseaux de guerre.

Un de ces derniers avoit débarqué beaucoup de monde sur l'Isle, pour prendre plusieurs Pirates qui y étoient restés après le naufrage de l'Etoile. Quarante se rendirent sans aucune résistance, même en témoignant beaucoup de joie de cette rencontre, parce qu'ils avoient été forcés, disoient-ils de prendre parti parmi les Pirates: les autres se retirerent dans les bois.

Anstis, se voyant échappé du danger, résolut d'aller à une petite Isle qui est auprès de la baie de Honduras, pour s'y rafraîchir, & réparer son vaisseau. Il prit en chemin plusieurs vaisseaux, parmi lesquels étoit une chaloupe de Rode-Islande, commandée par le Capitaine Durfey. Tous ces navires furent détruits, après qu'on en eut transporté le monde sur le Brigantin.

Pendant que les Pirates étoient occupés à ravitailler le Brigantin, le Capitaine Durfey proposa aux Prisonniers de se saisir d'Anstis & de se retirer avec le vaisseau : mais le complot fut découvert avant qu'on fût en état de mettre à la voile. Cependant Durfey & plusieurs autres Matelots bien armés descendirent à terre avec leurs armes, & se saisirent peu de temps après d'un vaisseau de Pirates qui étoient venus faire de l'eau dans cet endroit. Anstis, irrité de cette hardiesse, envoya contre lui trente hommes dans une chaloupe : mais le Capitaine Durfey fit une si vigoureuse résistance qu'ils furent obligés de se retirer avec précipitation.

Les Pirates mirent à la voile au commencement de Décembre 1722, & firent route vers les Isles de Bahama. Avant d'y arriver, ils prirent un gros vaisseau, commandé par le Capitaine Smith, & une chaloupe venant de Dublin. Ils conduisirent ces deux prises à l'Isle de Tabago, où ils arriverent au commencement d'Avril 1723. Pendant qu'ils étoient occupés à mettre le gros vaisseau en état de faire des courses, un vaisseau

de guerre vint mouiller auprès du port. Aussitôt qu'ils l'apperçurent, ils mirent le feu aux deux vaisseaux qu'ils avoient pris, & se sauverent dans les bois.

Comme le vaisseau d'Anstis étoit très-bon voilier, il eut encore le bonheur d'échaper : mais le désordre se mit dans son équipage ; plusieurs de ceux qu'il avoit faits prisonniers, & qui avoient feint de prendre parti avec lui, le tuerent avec le Quartier-Maître & mirent les autres Pirates aux fers. Ils se rendirent ensuite, avec le Brigantin, à Curaco, où il y a une Colonie Hollandoise. Les Prisonniers furent pendus, & ceux qui les avoient amenés obtinrent leur pardon.

Ceux qui s'étoient sauvés dans les bois à l'Isle de Tabago, furent à la fin pris par les gens du vaisseu de guerre. On les conduisit à Antigoa, où ils furent aussi pendus. Il en étoit cepenpendant resté quelques-uns dans les bois ; ils eurent le bonheur d'échapper aux poursuites que ceux du vaisseau de guerre firent après eux, & de trouver dans le port une chaloupe avec laquelle ils passerent en Angleterre & retourne-

rent chez eux, où ils vécurent paisiblement.

ARTICLE XVII.

Vie du Capitaine Worley.

CE Pirate s'embarqua à la Nouvelle-York, dans une chaloupe ouverte, n'ayant pour toute provision qu'une douzaine ou deux de biscuits, quelques langues seches, & un petit tonneau d'eau fraîche. L'équipage, qui ne consistoit qu'en neuf hommes, n'avoit pour armes que six vieux mousquets, & peu de munitions de guerre. Il se mit en mer à la fin de Septembre 1718, avec son équipage & ses provisions: il n'étoit pas en état de faire des entreprises considérables, même de s'éloigner de terre. Après avoir couru le long des côtes, jusqu'à la riviere de Delaware, sans rien rencontrer, il la remonta jusqu'aux environs de New-Castel, où il prit une chaloupe qui appartenoit à Georges

Grunt. Il y avoit mis ses meubles & sa vaisselle d'argent qu'il vouloit transporter à Philadelphie. Les Pirates prirent les effets les plus précieux, & laisserent aller la chaloupe.

La nouvelle de cette prise étant arrivée à Philadelphie, le Gouverneur & les habitants en furent allarmés. On envoya des exprès à la Nouvelle-Yorck &ailleurs; on équipa plusieurs vaisseaux pour aller à la poursuite de cette foible compagnie de Pirates; mais on ne put la joindre. Worley descendit la riviere & rencontra une chaloupe qu'il échangea contre son bateau. Deux jours après, il prit une autre chaloupe qui alloit en Angleterre : il se saisit de toutes les munitions qui étoient dedans, ce qui le mit en état de faire de plus grandes entreprises.

Ces prises furent cause qu'on renouvella l'Ordonnace par laquelle il étoit enjoint de prendre & de punir tous les Pirates qui ne s'étoient pas soumis à la proclamation du Roi. On ordonna en même temps au Capitaine du Phénix, vaisseau de vingt piéces de canon, de croiser contre les Pirates & d'assurer le

commerce des Colonies. Worley, s'étoit jetté en mer avec sa nouvelle prise, ce qui fut cause que le Phénix le manqua. Il revint au bout de six semaines; prit une chaloupe de la Nouvelle-Yorck, & la coula à fond, de crainte d'être découvert.

Sa troupe étoit déja augmentée de vingt-cinq hommes. Il avoit six piéces de canon, des fusils, des pistolets & des sabres autant qu'il lui en falloit. Alors il songea à faire quelque entreprise d'éclat, fit faire un pavillon noir, & voulut qu'on représentât une tête de mort au milieu, entourée de plusieurs ornemens de même nature, & dressa plusieurs articles qui furent tous signés par les Pirates qui s'engagoient sous ses ordres, avec serment de ne prendre aucun quartier, & de combatre jusqu'à la derniere goutte de leur sang. Ils eurent bientôt occasion de tenir leur parole.

Le Gouverneur de la Caroline, ayant appris que les Pirates s'étoient retirés dans une petite Isle à peu de distance de là, arma deux chaloupes pour leur donner la chasse. Worley avoit quitté

l'Isle avant que les chaloupes y arrivassent : mais elles le rencontrent lorsqu'il croisoit à la hauteur du Cap de Virginie. Dès qu'il les apperçut il chercha les moyens de leur couper l'entrée de la riviere de S. James, afin de prendre plus facilement ces vaisseaux qu'il ne savoit pas être envoyés contre lui. Pendant qu'il faisoit sa manœuvre, les chaloupes avancerent à pleines voiles sur lui. Alors il arbora pavillon noir & fit toutes les diligences nécessaires pour l'attaque. Les habitants de la ville de S. James furent consternés en voyant ces vaisseaux : ils croyoient qu'ils étoient tous Pirates ; mais leur consternation changea en étonnement, lorsqu'ils virent que ces prétendus Pirates en venoient aux prises les uns contre les autres. Worley n'étoit entré dans la baye que pour surprendre les chaloupes lorsqu'elles voudroient y entrer. Il ne s'apperçut de son erreur que quand il vit paroître le pavillon Royal & que les chaloupes se préparoient à l'attaquer. Tous ceux de sa troupe résolurent de se battre en déterminés & de vaincre, ou de se faire tuer. Les chaloupes lâcherent

toutes leurs bordées & aborderent les Pirates par deux endroits. Worley monta ſur le tillac & combatit avec un courage ſans égal. Ses gens l'imiterent, & aucun ne voulut demander ou accepter quartier. On le leur propoſa cependant pluſieurs fois. Ils furent tous tués, à l'exception du Capitaine & d'un autre Pirate : comme ils étoient bleſſés mortellement, on ſe hâta de faire leur procès, & ils furent pendus le lendemain.

ARTICLE XVIII.

Vie de George Lowther.

IL partit d'Angleterre en qualité de ſecond Contre-Maître ſur un vaiſſeau de la Compagnie Royale d'Afrique, nommé *la Gambia-Caſtle*, de ſeize piéces de canon & de trente hommes d'équipage, commandé par le Capitaine Charles Ruſſel. Il y avoit à bord pluſieurs Soldats ſous les ordres du Capitaine Maſſey, deſtinés à renforcer la garniſon d'un fort ſitué ſur la Gambia, qui avoit été pris & détruit quelque-

temps auparavant par le Capitaine Davis.

Ce vaisseau arriva dans un des ports d'Afrique au mois de Mai 1721. On mit à terre le Capitaine Massey, avec ses gens, dans l'isle James, où il devoit commander sous les ordres du Colonel Withney, à qui on avoit donné le Gouvernement de cette isle, & qui y arriva dans le même-temps sur un autre vaisseau. La mésintelligence qui régnoit dans ce pays entre les Soldats & les Marchands qui y étoient établis, fut cause que la Compagnie perdit le fort & la garnison avec une très-belle frégate, fort bien pourvue & dont la valeur étoit éstimée deux cents mille livres. Tous les gens de l'équipage prirent les armes pour se faire Pirates.

La qualité de Gouverneur & celle de Capitaine donnent un pouvoir assez étendu. Mais ceux de l'isle James voulurent encore l'étendre. Les Marchands & les Facteurs leur résisterent avec fermeté. Massey se plaignit hautement de ce qu'on ne fournissoit pas aux troupes les provisions nécessaires, contre les promesses qu'on avoit faites de les traiter le mieux qu'il seroit possible. Il alla jusqu'aux menaces, &

dit que si on ne fournissoit pas aux Soldats tout ce qui leur étoit nécessaire, il sauroit y forcer.

Le Gouverneur ne voulut pas entrer trop avant dans la querelle, & résolut même de quitter le pays. Il se fit effectivement transporter au Continent & laissa Massey disputer ses droits.

Un autre accident contribua encore à la perte de cette frégate. Le Capitaine Russel, qui en étoit Commandant, avoit conçu une haine implacable contre George Lowther. Celui-ci s'en apperçut & s'insinua si bien dans l'esprit des Matelots, qu'ils s'opposerent ouvertement à la punition que le Capitaine voulut faire subir à Lowther, menacerent même de massacrer celui qui seroit assez hardi pour mettre la main sur lui. L'attachement que les Matelots marquerent dans cette occasion pour Lowter augmenta la haine de Russel contre lui.

Le Capitaine Massey avoit contracté, pendant le voyage, une amitié fort étroite avec Lowther, & il alloit souvent lui rendre visite à bord du vaisseau. Dans ces visites, ils se firent une confidence mutuelle de leurs cha-

grins, & résolurent de prendre, d'un commun accord les mesures nécessaires pour se mettre à l'abri de toute espéce de violence.

Russel, voyant que l'insolence des Matelots à son égard, augmentoit de jour en jour, eut peur que les suites n'en fussent fâcheuses, &, pour les éviter, il résolut d'aller à terre, pour concerter avec les Officiers de la garnison, sur les moyens d'y mettre ordre. Lowther, de son côté, écrivit à Massey pour l'avertir qu'il étoit temps qu'il se rendît à bord, pour exécuter le projet qu'ils avoient formé. Massey assembla ses Soldats, & leur communiqua le dessein qu'il avoit pris de retourner en Angleterre : tous consentirent à le suivre. Il se rendit ensuite à l'appartement du Gouverneur, qui étoit de retour dans l'isle, lui proposa de partir avec lui; mais le Gouverneur rejetta sa proposition, disant qu'il étoit certain que le projet de Lowther étoit de se faire Pirate. Massey étoit persuadé du contraire, & se rendit à bord, fit embarquer tous ceux qui se présenterent pour le suivre. Il

fit aussi embarquer quantité de provisions qu'il avoit prises dans le grand magasin.

Lorsque tout fut prêt, Lowther fit lever l'ancre : mais le vaisseau donna sur le sable, & il ne put continuer son voyage. Cet accident engagea Massey à retourner au fort, dont il se rendit maître. Le lendemain, le bâtiment étant revenu à flot, Massey s'y embarqua de nouveau. Le fils du Gouverneur, & plusieurs autres l'avoient suivi ; mais, se voyant près de partir, ils marquerent de la répugnance pour faire ce voyage, & demanderent qu'on les remit à terre.

Lorsque le vaisseau eut mis à la voile, Lowther fit assembler les Soldats & les Matelots, auxquels il tint ce langage. « Nous commettrions » une imprudence extrême, si nous » retournions en Angleterre. Ce que » nous venons de faire mérite une » sévére punition. Notre vaisseau est » bon, & bien pourvû de tout ce » qui est nécessaire pour aller en » mer : allons chercher fortune, & » ne nous exposons pas à une mort

» certaine ». Ce discours reçut les applaudissemens de toute la troupe. On dressa des articles de société qui furent signés par tous ceux qui la composoient ; ils jurerent même sur l'Evangile de les exécuter. On prépara alors le vaisseau pour aller en course. Il étoit monté de seize piéces de canon, & de cinquante hommes d'équipage. On lui donna le nom de la Délivrance.

La premiere prise que firent ces nouveaux Pirates fut un Brigantin nommé *Charles*, commandé par Jacques Douglas. Ils le pillerent, le laisserent ensuite aller, après avoir donné un sauf-conduit à Douglas, lui disant de le présenter à leur compagnon, qu'ils lui dirent être un autre Pirate qui commandoit un autre vaisseau de quarante piéces de canon, & qui le laisseroit passer à la vue de ce billet. Lowther imagina cette ruse pour épouvanter ceux qui voudroient le poursuivre.

Quelque-temps après, ils rencontrerent près de l'isle S. Domingue un vaisseau François, chargé de vin & d'eau-de vie. Massey alla à bord de ce vaisseau, feignant d'être un Marchand.

Il visita toutes les marchandises, & les acheta sur le champ. Après plusieurs plaisanteries, il s'approcha du Capitaine, & lui dit : il faut nous donner tout cela sans argent. Le Capitaine se doutant à qui il avoit affaire, ne fit aucune résistance. Les Pirates enleverent trente piéces d'eau-de-vie, cinq piéces de vin, plusieurs piéces d'Indienne, avec quantités d'autres marchandises, & près de six cents mille livres en argent. Ils en rendirent à peu-près cent-vingt mille au Capitaine, en reconnoissance, disoient-ils, de sa politesse.

Massey avoit servi dès sa plus tendre jeunesse dans les troupes de terre. Il étoit bon soldat, hardi & entreprenant : mais il n'avoit qu'une légere connoissance de la marine, & la vie qu'il menoit commençoit à lui déplaire. Il cherchoit une occasion de donner des preuves de son courage par quelqu'entreprise importante sur terre. Pour cet effet, il s'adressa à Lowther, lui demanda trente hommes, avec lesquels il pourroit, disoit-il, attaquer les Colonies Françoises, & en rapporter des sommes immenses. Lowther ne fut pas

de son avis ; il lui représenta que l'entreprise étoit trop dangereuse, & fit tout son possible pour l'en détourner : ce fut envain, Massey persista avec opiniâtreté à vouloir les attaquer ; de maniere que Lowther fit assembler les Pirates, leur fit connoître le projet de Massey & les raisons qui l'engageoient à s'y opposer. Ce projet fut rejetté à la pluralité des voix, comme étant presqu'impossible dans l'exécution. Massey fut si piqué de ce refus, qu'il prit querelle avec Lowther. Les Pirates se partagerent entre ces deux Chefs, & ils en seroient venus aux mains, s'ils n'avoient apperçu un vaisseau. Pour aller après cette proie, ils se réunirent. C'étoit un petit navire de la Jamaïque qui faisoit route pour l'Angleterre : ils lui donnerent la chasse. Ils s'en rendirent maîtres, & Lowther voulut le couler à fond avec tout l'équipage, & tous les passagers qui étoient dedans : mais Massey s'y opposa, & fit renvoyer ce vaisseau.

Le mécontentement de Massey augmentoit de jour en jour. Il déclara à la fin à Lowther le projet qu'il avoit conçu de

de l'abandonner. Lowther ne demandoit pas mieux, il lui donna une petite chaloupe qu'on avoit prise depuis peu, & permit à tous ceux qui voudroient le suivre de s'y embarquer. Massey fit route vers la Jamaïque, où le Gouverneur le reçut avec accueil, & lui donna même de l'argent pour retourner en Angleterre. Lorsque Massey fut arrivé à Londres, il écrivit au Sous-Gouverneur & aux Directeurs de la Compagnie d'Afrique. A cette imprudence, il ajouta celle de leur marquer son adresse & d'avouer qu'il avoit eu part à la désertion du vaisseau de la Compagnie, & aux pirateries que Lowther avoit commises, enfin qu'il avoit mérité la mort; mais que si on étoit assez généreux pour lui pardonner, il employeroit le reste de sa vie au service de la Compagnie.

Sa lettre n'eut pas le succès qu'il espéroit : la compagnie prit acte de sa déclaration, obtint prise de corps contre lui & le fit mettre en prison; mais il n'y avoit personne alors qui pût déposer contre lui; il fut élargi sous une caution de vingt-deux mille livres. Le 5 Juillet il fut cité devant la Cour

de l'Amirauté, où le Capitaine Ruſſel, fils du Gouverneur de Withney & pluſieurs autres comparurent comme témoins. Les accuſations intentées contre lui furent prouvées. Maſſey, loin de les réfuter ou d'alléguer quelque choſe pour ſa juſtification, fit une relation exacte de tout ce qui s'étoit paſſé, & ſe chargea lui-même de pluſieurs griefs. On prononça enfin ſa ſentence de mort, & il fut pendu trois ſemaines après ſon jugement.

Voyons ce que devint Lowther après le départ de Maſſey. Il fit voile vers Porto-Rico, y rencontra deux vaiſſeaux, dont l'un étoit un Pirate Eſpagnol, l'autre un petit navire de Briſtol, que le Pirate avoit pris. Lowther les prit, demanda aux Eſpagnols pourquoi ils s'étoient ainſi rendus maîtres d'un vaiſſeau Anglois, & les menaça de les faire tous périr : mais il ſe contenta de piller ces deux vaiſſeaux, envoya les Eſpagnols à terre dans un eſquif, garda les Anglois qui s'engagerent dans ſa troupe, & mit le feu aux vaiſſeaux.

Lowther ſe rendit enſuite à une petite iſle, dans le deſſein de s'y radouber. Il

y passa quelque-temps & s'y plongea dans toutes sortes de débauches, fit ensuite voile vers la baie de Honduras. Il rencontra dans sa route un petit vaisseau commandé par le Capitaine Low, & de treize hommes d'équipage : ils faisoient aussi le métier de Pirates. Lowther leur fit accueil, les engagea à se joindre à lui, pour courir la même fortune. Lorsqu'ils furent sur son bord, il fit couler leur vaisseau à fond. Peu de temps après les Pirates attaquerent un vaisseau qui étoit dans la baie de Honduras, commandé par Benjamin Ewars, qui se défendit pendant plus de deux heures ; mais il fut enfin forcé de céder au grand nombre. Les Pirates firent passer quelque-uns des leurs à bord de cette nouvelle prise : ces barbares exercerent toutes sortes de cruautés contre ceux qui étoient dedans, brûlerent leur navire, après avoir fait passer l'équipage dans celui de Lowther.

Ces scélérats prirent beaucoup de vaisseaux à la hauteur de cette baie : ils les brûlerent tous ou les coulerent à fond : ils en conserverent cependant deux pour leur usage, donnerent le

commandemant de l'un à Low, & celui de l'autre à Harris. Avec cette petite flotte, ils se rendirent à Porto-Mayo, pour s'y rafraîchir & radouber leurs vaisseaux. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils firent porter leurs voiles à terre pour former des tentes où ils pussent cacher leur butin. Dans le temps que leur gros vaisseau étoit renversé & qu'ils étoient occupés à y travailler, les habitants du pays, au nombre d'environ mille hommes, vinrent les attaquer à l'improviste. Les Pirates qui étoient sans armes, prirent d'abord la fuite, entrerent dans leurs chaloupes, & abandonnerent le champ de bataille aux ennemis, qui se saisirent du butin & mirent le feu au vaisseau de Lowther.

Cet accident mit le désordre parmi les Pirates : ils se reprocherent mutuellement d'en être la cause : mais ils rencontrerent, peu de jours après un vaisseau chargé de vivres ; ils le prirent & la paix se rétablit parmi eux. Ils prirent ensuite un Brigantin, ce qui donna occasion à Low de se séparer de Lowther : il s'ennuyoit d'être sous ses ordres. Low le monta avec trente-cinq hom-

mes, & Lowther resta dans sa chaloupe. Cette séparation se fit le 28 Mai 1720.

Lowther continua ses courses pendant quelque temps avec beaucoup de succès, prit plusieurs navires qui se soumirent sans beaucoup de résistance. La rencontre qu'il fit du vaisseau baptisé *l'Ami*, commandé par le Capitaine Gwatkens ne fut pas avantageuse pour lui. Ce Capitaine, loin de se rendre à la vue du pavillon noir, comme Lowther s'y attendoit, lui lâcha toute sa bordée & le poursuivit si vivement, que Lowther fut obligé de faire échouer son vaisseau, pour se sauver à terre avec tout son monde. Gwatkens ne se contenta pas de cette victoire, il résolut d'exterminer tous les Pirates. Pour cet effet, il se jetta dans l'esquif, à dessein de mettre le feu au vaisseau de Lowther : mais il fut tué d'un coup de mousquet, avant d'avoir exécuté son projet, ce qui engagea ses gens à retourner à bord de leur vaisseau & à abandonner les Pirates.

Après le départ du vaisseau l'Ami, Lowther regagna sa chaloupe avec tout son monde. Il avoit fait une perte

si considérable dans cette action, qu'il ne se trouva pas en état de continuer ses courses. Il se retira dans une petite isle où il passa l'hiver, mais d'une maniere fort triste : il étoit obligé d'envoyer tous les jours quelques-uns de ses compagnons pour chasser, afin de fournir à la subsistance de la troupe.

Dès que le printems fut arrivé, les Pirates mirent en mer & prirent une assez grande quantité de vaisseaux où ils trouverent beaucoup de marchandises qu'ils enleverent. Ils firent route du côté des isles occidentales. Après y avoir croisé pendant quelque-temps, ils firent voile vers l'isle Blanco, pour s'y radouber.

Cette isle est déserte, & située environ à trente lieues du continent de l'Amérique, qui appartient aux Espagnols. Il y a des tortues en abondance & des guanoes qui ont la forme des lézards : mais ils sont beaucoup plus gros. C'est un fort bon manger, & les Pirates en usent beaucoup, lorsqu'ils abordent à cette isle.

Pendant que les Pirates étoient occupés à nettoyer leur vaisseau, le Capi-

taine Malter Moore, commandant l'Aigle, vaisseau de la Compagnie du Sud, passa près de cette isle. Il vit la chaloupe de Lowther qui étoit démontée. Comme cet endroit est très-peu fréquenté par les Négocians, il ne douta pas qu'elle n'appartint à des Pirates, & prit la résolution de les attaquer. Les Pirates, qui n'étoient point en état de se défendre, demanderent quartier. Moore fit débarquer vingt-cinq hommes pour aller à leur poursuite : mais ils n'en attrapperent que cinq. Après avoir cherché le reste de la troupe pendant cinq jours, sans pouvoir les trouver, Moore mit à la voile & poursuivit son voyage. Il alla de là à S. Christophe, mit les cinq Pirates entre les mains de la Justice, qui les fit pendre. Le Gouverneur de Cumana envoya des soldats pour parcourir l'isle de Blanco : on y prit encore quatre Pirates qui furent condamnés à l'esclavage pour le reste de leur vie. On trouva Lowther quelque-temps après : mais il étoit mort, & avoit un pistolet à côté de lui. Il s'étoit lui-même cassé la tête.

ARTICLE XIX.

Vie d'Edouard Low & de sa Troupe.

Nous allons parler de la troupe la plus cruelle & la plus abominable dont on ait jamais fait mention. Nous frémissons d'horreur, en écrivant les crimes que les scélérats qui la composoient commirent : ils ne manqueront pas d'inspirer les mêmes sentiments au Lecteur.

Edouard Low naquit à Westminster. Il paroît que sa famille étoit d'un état vil & abject ; ce scélérat ne savoit ni lire ni écrire. Il semble que la nature l'eût destiné dès sa plus tendre jeunesse à faire le métier de Pirate. Etant enfant, il mettoit toutes sortes de moyens en usage pour enlever à ses camarades ce qu'il désiroit, &, lorsqu'il ne pouvoit l'avoir par ruse, il le prenoit par force. Il n'étoit pas le seul de sa famille qui eût les inclinations portées

au mal. Un de ſes freres, à peine âgé de ſept ans, ſe joignit à des ſcélérats qui voloient les paſſans. En grandiſſant & en prenant des forces, il acquéroit de la hardieſſe & voloit avec la derniere impudence. A la fin il ſubit une mort ignominieuſe, ce qui lui étoit juſtement dû.

Low fit quelques voyages ſur mer avec l'aîné de ſes freres : il en fit enſuite pluſieurs pour ſon compte, ſe rendit à Boſton où il s'embarqua ſur un navire qui alloit à la baie de Honduras. Dès que le vaiſſeau y fut arrivé, le Capitaine fit partir douze hommes bien armés dans la chaloupe, ſous les ordres de Low, pour couper du bois de campêche. Un jour Low revint avec ſa charge ordinaire, un peu avant que le dîner fût prêt ; le Capitaine lui ordonna de faire encore un voyage, de crainte de ſurpriſe de la part des Eſpagnols, qui, comme on le ſait, confiſquent tous les vaiſſeaux de ceux qui vont couper de ce bois ſur les côtes qui leur appartiennent. Low & ſes compagnons murmurerent ſur cet ordre : des murmures, Low paſſa à la fureur ; il prit ſon fuſil,

tira sur le Capitaine & tua un Matelot qui étoit à ses côtés. Sentant qu'on ne manqueroit pas de lui faire subir la punition due à son action, il se hâta de gagner la chaloupe avec ses douze compagnons, & forma le projet d'exercer le métier de Pirate. Dès le lendemain, ils rencontrerent un petit vaisseau, s'en rendirent maîtres, fabriquerent un pavillon noir, & déclarerent la guerre à tous les Négocians. Il fit voile vers l'isle du grand Caimanes, pour s'y radouber & rencontra sur sa route le Pirate Lowther, auquel il se joignit, comme on l'a vu. Quelque temps après, il s'en sépara, monta avec quarante hommes un Brigantin de six piéces de canon. La premiere prise qu'ils firent fut une chaloupe d'Amboy, commandée par Jean Hance. Ils se contenterent d'en enlever les provisions & le laisserent poursuivre son voyage. Quelques jours après, ils prirent un autre vaisseau; mais ils ne le traiterent pas si favorablement; ils le pillerent, en couperent les mâts & en emporterent les agrêts.

Le 12 Juillet Low entra dans le port de Rosemary. Il y trouva 13 vaisseaux

à l'ancre & résolut de les attaquer. Il arbora pavillon noir, & fit dire à ceux qui les montoient, qu'ils n'avoient point de quartier à espérer, s'il faisoient la moindre résistance. Les Marchands furent intimidés de ses menaces & se rendirent. Les Pirates pillerent tous ces vaisseaux & en garderent un pour leur usage. Leur troupe augmenta considérablement par le nombre des matelots qui se joignirent à eux. Après cette expédition ils allerent vers l'isle Leward. Dans la route, ils furent surpris par une horrible tempête. Le Brigantin se trouva le plus exposé à la fureur des vagues, de sorte que ceux qui le montoient furent obligés de pomper jour & nuit, pour retirer l'eau que les flots qui passoient pardessus y faisoient continuellement entrer. Pour échaper au danger qui les menaçoit, ils jetterent à la mer toutes leurs provisions & les six piéces de canon. Lorsque le vaisseau fut ainsi allégé, le danger cessa d'être si pressant. Cette terrible tempête étant appaisée, Harris, Capitaine du Brigantin, fut inquiet de son camarade, qu'il ne voyoit plus; mais il le

retrouva le lendemain, & ils allerent aux isles Caraïbes pour s'y reposer. Ils s'y procurerent des provisions, radouberent leurs vaisseaux. Si-tôt que celui de Harris fut prêt, il mit à la voile, pour aller en course. Peu de jours après son départ, il rencontra un vaisseau qui avoit été démâté & en enleva à peu-près vingt-quatre mille livres.

Nous nous arrêtons un moment pour faire le tableau des ravages que la tempête, dont nous avons parlé, fit dans ces contrées, principalement à la mer, qui, dans sa fureur, arracha plusieurs pierres de différents rochers & les lança pardessus les murailles de Port-Royal : la ville fut inondée ; les canons du fort Charles furent démontés & plus de quatre cents personnes perdirent la vie. Après l'écoulement des eaux, on vit les rues couvertes de cadavres, de ruines de maisons, de débris de navires. Il y en eut plus de quarante qui firent naufrage dans ce port.

Revenons aux Pirates : Harris alla joindre le Capitaine Low. Ils prirent la résolution d'aller vers les isles Açores, pour éviter la rencontre des vaisseaux de

guerre qui ne cessoient de croiser dans les parages où ils étoient. Low prit dans sa route un vaisseau François de trente-quatre piéces de canon & l'emmena avec lui. Lorsque ce Pirate fut arrivé à la rade de S. Michel, il y trouva plusieurs bâtimens qui se rendirent tous, sans faire aucune résistance. Ayant besoin d'eau & de provisions, il en envoya demander au Gouverneur, lui promettant de rendre les vaisseaux qu'il venoit de prendre, mais avec menaces d'y mettre le feu, s'il refusoit de lui en procurer. Le Gouverneur, persuadé qu'il étoit capable d'en venir aux effets, lui envoya de l'eau & des provisions. Low relâcha tous les vaisseaux, à l'exception du François dont il prit les canons, les fit mettre sur un autre qu'il avoit aussi pris à la rade de S. Michel & qu'il conserva pour son usage. Il mit le feu au vaisseau François, après en avoir fait transporter dans un autre tout l'équipage, à l'exception du Cuisinier, qui, disoit-il, feroit un assez bel effet dans le feu, à cause de sa graisse & de sa crasse. Avant de mettre le feu au vaisseau, les Pirates l'attacherent au grand mât

& ces barbares ſe réjouiſſoient en voyant les flammes dévorer ce malheureux.

La cruauté de ces ſcélérats ne ſe borna pas ſur cet homme. Ils prirent un vaiſſeau commandé par le Capitaine Carter. Il y avoit beaucoup de Portugais qui étoient dedans en qualité de paſſagers. Ils lierent ſous les bras deux Moines de cette nation, les attacherent à l'antene, les ſoulevoient avec violence & les laiſſoient retomber avec précipitation, & recommencerent tant de fois que ces malheureux Moines moururent dans les ſouffrances. Un Pirate maſſacra un autre Portugais qui avoit marqué de la commiſération pour ces malheureux. Les Pirates pillerent le vaiſſeau, & après en avoir détruit tous les agrêts, ils l'abandonnerent à la merci des flots. Ces brigands firent enſuite route vers les iſles occidentales. Ils trouverent un vaiſſeau Portugais richement chargé. Il voulut ſe mettre en défenſe ; mais ils s'en rendirent maîtres. Low fit mettre pluſieurs Matelots à la torture, pour ſavoir où ils avoient caché leur argent. Ils dirent

que le Capitaine avoit jetté à la mer une caisse qui en étoit remplie. Low, furieux de se voir privé de ces richesses, fit, sur le champ, couper les bras au Capitaine & les fit griller en sa présence; ensuite il le mit en piéces & fit massacrer tout l'équipage qui étoit composé de trente hommes.

Après cette cruelle expédition, il prit sa route vers la baie de Honduras, où il arriva au mois de Mars 1723. Au même instant qu'il arriva, une chaloupe Espagnole en sortit. Elle étoit montée de six piéces de canon, & de soixante-dix hommes d'équipage. Elle avoit pillé & rançonné sept navires Anglois ; en emmenoit les Maîtres prisonniers, pour exiger le payement du bois de Campêche que l'équipage de ces vaisseaux avoit coupé. En l'appercevant, les Pirates arborerent pavillon Espagnol, approcherent jusqu'à la portée du canon, lâcherent toute leur bordée, arborerent pavillon noir, & allerent aussi-tôt à l'abordage. Les Espagnols firent très-peu de résistance, ils laisserent les Pirates se rendre maîtres de leur chaloupe, des-

cendirent à fond de cale, où, ayant trouvé les Maîtres du navire Anglois & beaucoup de marchandises qui appartenoient à cette nation, ils demanderent à Low ce qu'il vouloit qu'on fît dans cette conjoncture. Il ordonna qu'on massacrât tous les Espagnols, sans faire grace à un seul. A peine eut-il porté cette sentence, que les Pirates armés de sabres, de haches & de pistolets, tomberent sur les Espagnols, & en firent un horrible carnage. Ces malheureux cherchoient à fuir de tous côtés: plusieurs allerent à fond de cale, croyant pouvoir y être en sûreté; mais les Pirates les poursuivoient partout & les massacroient. La mer même ne les mettoit point à l'abri de la fureur de ces scélérats: Low, s'étant apperçu que plusieurs s'y précipitoient, fit entrer quelques-uns de ses gens dans un canot: ils en tuerent une très-grande quantité dans l'eau. Douze Espagnols eurent cependant le bonheur d'attraper la terre, quoiqu'ils fussent tout couverts de blessures, & dans un état déplorable. On ignore ce que ces pauvres gens devinrent depuis.

Il y en eut un d'entre eux qui étant couvert de blessures, retourna vers les Pirates qui étoient descendus à terre, où ils se réjouissoient, & s'applaudissoient de leur cruauté. Ce malheureux les pria de lui accorder la vie, & de l'assister dans l'extrémité où il se trouvoit. Un de ces scélérats le prit par le bras, le força de se mettre à genoux, mit le bout de son fusil dans sa bouche & le tua. Il y a lieu de croire que la faim & les douleurs causées par les blessures, firent périr les onze autres Espagnols qui s'étoient sauvés à la nage.

Les Pirates pillerent la chaloupe des Espagnols, y mirent ensuite le feu. Les Anglois qui avoient été pris par les Espagnols furent mis en liberté. Low leur rendit leur vaisseau; mais il exigea d'eux qu'ils lui promissent de ne pas aller à la Jamaïque, & de se rendre à la Nouvelle-York, & leur fit les plus terribles menaces, s'ils ne tenoient pas leur parole.

Les Pirates se mirent en mer, croiserent vers les isles Caraïbes & de Léeward, y prirent plusieurs vaisseaux & se

rendirent à la Caroline méridionale ; y prirent trois gros vaisseaux qui sortoient de la Caroline. Peu de jours après ils en prirent un autre qui venoit de la Jamaïque & appartenoit à la Nouvelle-Angleterre. Il se nommoit *Marchand d'Amsterdam*, & étoit commandé par le Capitaine Villard. Low, qui avoit conçu une haine implacable contre ceux de la Nouvelle-Angleterre, ne laissa passer aucun de ces vaisseaux sans y donner des marques de sa cruauté. Il fit couper les oreilles au Capitaine Villard, lui fendit le nez, lui fit des entailles sur plusieurs parties du corps, pilla son vaisseau, & le laissa aller.

Il prit un autre vaisseau, venant d'Amboi, commandé par le Capitaine Frasier & en traita l'équipage avec autant de cruauté. Il fit mettre des méches allumées entre les doigts des Matelots, & le feu leur consuma la chair jusqu'aux os. On leur taillada ensuite tout le corps. On les mit à terre dans des lieux inhabités. Plusieurs vaisseaux eurent encore le malheur de tomber entre les mains de ces scélérats, entre

autres deux Brigantins de la Caroline, trois chaloupes de la Virginie, un autre de Philadelphie, un de Kingston & un autre de la Nouvelle-Yorck.

Le Capitaine Solgar, commandant le vaisseau du Roi, de vingt piéces de canon & de cent-cinquante hommes d'équipage croisoit sur ces parages pour arrêter les ravages que les Pirates y commettoient tous les jours. Le 10 Juin, il se trouva à la vue de ces Brigands, qui, le prenant pour un vaisseau Marchand, lui donnerent la chasse. Le Capitaine Solgar s'apperçut que c'étoient des Pirates, il feignit de se retirer jusqu'à ce qu'il se fût mis en état de les combattre avec avantage. Lorsqu'il fut à la portée du mousquet, le combat commença avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Les Pirates, voyant qu'ils avoient à faire à un vaisseau de guerre, résolurent de se battre en retraite & de tâcher de prendre la fuite. Ils se servirent de leurs rames : le Capitaine Solgar fit aussi ramer. Le combat recommença bientôt avec un feu continuel de part & d'autre. Le grand mât du vaisseau que commandoit Harris fut

emporté. Low résolut alors de sacrifier son compagnon & prit la fuite. Harris fut au désespoir de se voir ainsi abandonné par le chef de la troupe, il brisa son pavillon & demanda quartier. Il avoit perdu douze hommes sur son bord & douze avoient été blessés.

Le Capitaine Solgar mena sa prise à Rhode-Island, où les Pirates furent chargés de chaînes : on fit leur procès ; vingt-cinq furent condamnés & exécutés. Dix furent mis en liberté, parce qu'ils prouverent que les Pirates les avoient retenus malgré eux dans leur troupe : deux obtinrent surséance pour un an. La destruction de ces Pirates causa tant de joie à toute la Régence de la Nouvelle-Yorck, qu'elle voulut reconnoître particuliérement le service que le Capitaine Solgar avoit rendu au Public : elle l'admit dans son corps, & lui en expédia les Lettes-Patentes.

Le danger auquel Low avoit été exposé ne le fit point rentrer en lui-même ; sa cruauté ne fit au contraire qu'augmenter : il protesta, avec les plus horribles sermens qu'il se vengeroit sur tous ceux qu'il rencontreroit de l'affront

que lui avoit fait le Capitaine Solgar. Le premier qui eut le malheur de tomber entre ses mains fut un jeune homme nommé Natan-Skiff, maître d'un petit vaisseau appartenant à Nantuket. Low le fit cruellement fouetter autour du tillac, lui fit ensuite couper les oreilles, & ordonna qu'on le massacrât. On coula son vaisseau à fond, après avoir mis l'équipage dans un esquif, avec un compas, quelques biscuits, & un peu d'eau. Comme le temps étoit favorable, les malheureux qui composoient l'équipage de ce vaisseau, ainsi dépouillés, eurent le bonheur d'arriver à Nantuket, contre toute espérance.

Quelque temps après, Low rencontra une chaloupe qui étoit sortie pour la pêche de la Baleine : il fit couper la tête au Maître, & laissa aller le vaisseau. Il prit ensuite deux chaloupes près de Rhode-Island, & traita un des Capitaines avec une cruauté capable de faire frémir les hommes les plus barbares. Il lui fit ouvrir le ventre, & ordonna qu'on en arrachat les entrailles toutes palpitantes. Il fit couper les oreilles à un autre Officier de la même

chaloupe, & le força de les manger avec du poivre & du sel. C'est, sans doute, la premiere fois qu'on trouve dans l'histoire un aussi horrible rafinement de cruauté. Le cruel Low donna ensuite ordre de massacrer tout l'équipage; mais quelques-uns de la troupe s'y opposerent, & allerent même jusqu'à lui dire qu'ils commençoient à se lasser d'être les instruments de ses crimes, & de ses abominations. Les Pirates quitterent les côtes de la Nouvelle Angleterre, & firent voile vers New-Fond-Land, prirent, près du cap Breton, vingt trois vaisseaux François, parmi lesquels il y en avoit un de vingt-deux piéces de canon : ils le garderent pour leur usage. Ils parcoururent toutes les côtes de New-Fond-Land, & se rendirent maîtres de dix-huit autres navires qu'ils détruisirent.

Ces scélérats ne se contentoient pas d'enlever le bien de ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains, ils les massacroient, après leur avoir fait endurer toutes sortes de souffrances : la barbarie excitoit en eux la barbarie. Les plaintes & les gémisse-

ments des malheureuſes victimes de leur cruauté étoient pour eux un divertiſſement. Ils prirent le vaiſſeau du Capitaine Grane, & le forcerent de venir à bord du leur. Low étoit alors d'un humeur aſſez gaie : il prit un grand verre rempli de Punch, en but la moitié à la ſanté du Capitaine, & lui préſenta le reſte ; mais le Capitaine lui dit qu'il n'aimoit pas cette liqueur. Low tira un piſtolet, & lui donna l'alternative ou de boire ou d'avoir la tête caſſée. Grane fût obligé de vaincre ſa répugnance, de prendre le vaſe & de boire.

A la fin de Juillet 1723, ces Pirates prirent un gros vaiſſeau : Low le monta lui-même, & prit le titre d'Amiral. Il arbora au haut du grand mât le pavillon noir, ſur lequel la mort étoit repréſentée peinte en rouge, & fit route vers les Indes Occidentales où il arriva au mois de Septembre. La premiere priſe qu'il y fit, fut un Brigantin commandé par le Capitaine Elias-Wil. L'équipage étoit compoſé d'Anglois & de Portugais. Les derniers furent tous pendus, ſans en excepter

un ſeul, parce que Low prétendoit avoir reçu quelque dommage de leur nation. On mit les Anglois dans la chaloupe, & on les laiſſa aller: mais on brûla leur Brigantin.

Low prit, peu de temps après, un vaiſſeau de quatorze piéces de canon, commandé par le Capitaine Thompſon. Il prétendoit ſe défendre contre quelques chaloupes que Low avoit envoyées pour lui couper le chemin; mais les gens de ſon équipage, ſoit par lâcheté, ſoit par l'envie qu'ils avoient eux-mêmes de ſe faire Pirates, refuſerent de combattre, & forcerent Thompſon de ſe rendre. Low lui fit couper les oreilles, pour le punir d'avoir eu l'intention de ſe défendre, lui donna enſuite ſa chaloupe pour ſe retirer où il jugeroit à propos, & mit le feu à ſon vaiſſeau.

Low alla enſuite vers les Iſles Canaries, celles du Cap-Verd, & ſe rendit ſur les côtes de Guinée, ſans faire aucune priſe conſidérable: mais lorſqu'il fut arrivé à la hauteur de Sierra-Leona, il prit un vaiſſeau nommé *les Délices*, commandé par le Capitaine Hunt.

Hunt. Low retint le vaiſſeau pour ſon ſervice, le fit monter de ſeize piéces de canon, & de ſoixante hommes d'équipage. Il en donna le commandement à un nommé Spirygs, qui, deux jours après, ſe ſépara de ſon Amiral, pour aller pirater aux Indes Occidentales pour ſon compte.

Au mois de Janvier 1724, Low prit encore un vaiſſeau nommé le Squirrel, & commandé par le Capitaine Stephenſon. Voilà le terme des cruautés & des brigandages de cet inſigne ſcélérat. Il eut diſpute avec ſon équipage, parce qu'il propoſa quelques entrepriſes auxquelles le Quartier-Maître s'oppoſa. Low profita d'un moment où le Quartier-Maître dormoit, & le tua d'un coup de piſtolet. L'équipage, indigné de cette action, l'attacha avec deux ou trois de ſes partiſans, les mit dans une chaloupe, & les abandonna à la merci des flots. Ils furent rencontrés le jour ſuivant par un bâtiment de la Martinique, qui les conduiſit dans cette iſle. Low fut reconnu par pluſieurs de ces malheureux, qui avoient été les victimes

de sa rage & de sa fureur. On se hâta de faire son procès, & il subit le châtiment dû à ses crimes.

ARTICLE XX.

Vie de Jean Phillips.

CE Pirate exerça d'abord la profession de Charpentier en Angleterre. Il monta sur un vaisseau qui étoit destiné pour la Nouvelle Fund-land, & fut pris par le Capitaine Anstis, un jour après que celui-ci eut abandonné Roberts. Phillips ne fit point de difficulté de prendre parti parmi les Pirates qui le firent Charpentier de leur vaisseau. Il demeura avec eux jusqu'au moment où la troupe se sépara, & se rendit en Angleterre sur une chaloupe. Ses camarades & lui la coulerent à fond, de crainte qu'elle ne les fit reconnoître.

Phillips ne s'arrêta pas long-temps en Angleterre. Dans le temps qu'il alloit voir ses amis dans la province de

Devonshire, il fut instruit qu'on avoit pris quelques-uns de ses compagnons à Bristol : craignant d'être découvert & arrêté comme eux, il s'engagea avec le Capitaine Waldham, qui faisoit un voyage pour la Nouvelle Fund-land, avec la résolution de ne plus remettre le pié en Angleterre.

Si-tôt qu'il fut arrivé au port de Peter, dans la Nouvelle Fund-land, il quitta son Capitaine, & loua une barque de pêcheur, pour s'occuper à la pêche, en attendant quelque occasion favorable d'exécuter les desseins qu'il avoit formés. Il fit connoître ses intentions à plusieurs Pêcheurs, & ils fixerent le vingt-neuf Août, pour commencer le métier de Pirates ; mais lorsqu'il fut question de prendre parti, le plus grand nombre refusa : il ne s'en trouva que cinq qui consentirent à tenter la fortune avec lui. Cet inconvénient ne rebuta point Phillips ; il assura à ses compagnons que leur nombre augmenteroit en peu de temps. Ils se saisirent d'un vaisseau, & sortirent du port, sans être apperçus. Ils commancerent par signer les articles de société,

élurent leurs Officiers, & promirent, avec serment, de n'avoir aucune dispute entre eux au sujet des rangs. Jean Phillips fut reconnu pour le Capitaine; Jean Nutte fut fait Maître du vaisseau; Jacques Sparks eut l'emploi de Canonier; Thomas Fron celui de Charpentier, & Guillaume Withe fut le seul Charpentier de toute la troupe.

Ces nouveaux Pirates commencerent à prendre des barques de Pêcheurs, & plusieurs de ceux qui étoient dedans prirent parti avec eux, ce qui augmenta considérablement leur compagnie. Un certain Rose Larcher qui avoit servi sous le Pirate Leach, fut fait Quartier-Maître, à cause de son expérience. Les autres en furent si piqués qu'il s'éleva des troubles si grands dans cette troupe, qu'elle se divisa par la suite. Ils croiserent pendant près de trois mois à la hauteur des isles Barbades, sans rencontrer un seul vaisseau, ce qui fut cause que les vivres leur manquerent; & qu'ils se trouverent réduits à la derniere extrémité. Un vaisseau François, venant de la

Martinique, se présenta fort à propos pour eux. Il étoit monté de douze piéces de canon, & de trente-cinq hommes d'équipage. Dans toute autre circonstance ils l'auroient laissé passer: mais le besoin où ils étoient de vivres, les força de l'attaquer. Pour cet effet, ils arborerent pavillon noir, & crierent à haute voix que si l'équipage faisoit la moindre résistance, il n'y auroit de quartier pour personne. Ces menaces intimiderent les François au point qu'ils se rendirent, sans faire la moindre résistance. Les Pirates se contenterent de prendre les provisions, de retenir quatre matelots, & laisserent aller le vaisseau. Peu de temps après, ils prirent une chaloupe appartenant à la Nouvelle-York, & un bâtiment de la Virginie.

Après ces prises, le Capitaine Phillips proposa de faire route vers l'isle de Tabago, pour y chercher quelques Pirates qui y étoient restés avec plusieurs Négres, après le départ du Capitaine Anstis. Ils n'y trouverent qu'un Négre nommé Pedro, qui leur dit que tous les Pirates qui étoient restés

dans cette isle, avoient été pris par l'équipage d'un vaisseau de guerre, qui les avoit conduits en Angleterre, où ils avoient été pendus.

Ils prirent ce Négre à bord, & s'occuperent à radouber leur vaisseau, pour se mettre en état de continuer leurs courses : mais à peine eurent-ils fini leur ouvrage, que la chaloupe d'un vaisseau de guerre qui croisoit à la hauteur de cette isle entra dans le port. Les Pirates mirent à la voile, & s'éloignerent le plus promptement qu'il leur fut possible. Peu de jours après, ils se rendirent maîtres d'un vaisseau sur lequel il y avoit peu de monde. Quatre Pirates voulurent s'en emparer, & quitter la troupe; mais Phillips s'en apperçut, & les arrêta : il en fit pendre deux : cette exécution empêcha les autres de former le même projet, & les retint à la troupe. Ces Pirates prirent deux vaisseaux Anglois, venant de la Virginie, & destinés pour Londres. L'un des commandants se nommoit Jean Phillips, comme le Capitaine des Pirates. Leur commandant étoit un jeune homme de distinction,

nommé Mortimer. Le Pirate, Phillips se rendit à bord de son vaisseau, avec deux de ses camarades. Mortimer voulut profiter de cette occasion, pour se défaire du Pirate. Il prit un gros bâton, lui en porta un si furieux coup sur la tête, qu'il le blessa dangereusement : mais il ne l'abbattit pas. Phillips tira son sabre, blessa Mortimer à son tour, & les deux Pirates qui étoient avec lui mirent cet infortuné Commandant en piéces. Le jeune Mortimer laissa une veuve qui fut inconsolable de sa perte. Les Pirates chercherent son frere qui étoient dans le vaisseau : ils vouloient lui faire subir le même sort : mais il eut le bonheur de rencontrer parmi les Pirates un de ses concitoyens qui le cacha dans une voile, & lui sauva la vie.

Plusieurs Pirates, qui avoient été forcés de prendre parti dans la troupe, s'ennuierent de ce genre de vie, formerent la résolution de se défaire de leur commandant, & de ceux qui lui étoient le plus attachés ; mais, pour ne pas manquer leur coup, ils résolurent d'attendre une occasion fa-

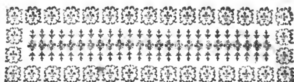
vorable. Pendant ce temps, les Pirates continuoient à piller les vaisseaux qu'ils rencontroient. Ils en prirent un, dont le commandant étoit Quaker. Il dit à Phillips, d'un air naïf: « Je » me suis apperçu que vous étiez un » Pirate, & c'est pour cette raison » que j'ai fait tous mes efforts pour » vous échapper ». Cette naïveté pensa lui coûter la vie: Phillips le fit fouetter au point qu'il tomba sous les coups.

Le jour marqué par les nouveaux Pirates, pour se défaire des anciens étant arrivé, ils commencerent par jetter à la mer le Maître du vaisseau; fendirent la tête du contre-Maître à coups de hache. Phillips, qui accourut au bruit, fut assommé à coups de maillet. Un des conjurés voulut assommer le Quartier-Maître; mais un autre l'en empêcha, lui disant qu'il falloit le laisser encore vivre, pour qu'il fut témoin de leur innocence. On se contenta de le charger de fers avec trois de ses camarades. Les conjurés firent voile vers Boston, dénoncerent les Pirates qu'ils amenoient

avec eux. Les Juges de l'Amirauté les condamnerent à être pendus, & accorderent la grace à ceux qui les avoient amenés.

Toutes les Puissances se sont réunies pour exterminer ces ennemis du genre humain, & y ont réussi : on n'en trouve plus sur les mers, & les Marchands font aujourd'hui leur commerce avec toute la sûreté possible.

FIN du trentieme & dernier Volume de l'Histoire Moderne.



TABLE

DES MATIERES

CONTENUES

DANS L'HISTOIRE MODERNE

Les chiffres romains indiquent le Volume ; les chiffres arabes annoncent la page.

A

ABI

A B I

ACA

A C H

A F R

A L E

A L G

ALM

AMB

A M S

AND

ANG

ANT

ANT

ARA

A R A

A R D

A T H

Atlantique,

A X I

BAN

BAR

B A T

BEI

BEN

B O K

BOR

BOR

BRA

BRÉ

C

CAL

C A N

CAN

CAR

CAS

C A T

C A Y

CEL

CEY

CHA

CHA

CHI

CHI

CHI

C H O

C L E

C O L

COL

CON

CON

C O R

COR

COR

C O R.

COR

C O T

CRO

C Z A.

D

DAR

D É M

DÉM

DEM

D A H

E

Sous

ELI

EUD

EUT

F

FOL

FUE

G A L

G

GAS

GLE

GOM

GRA.

D vj

G R E

GRO

GUA

GUY

H

HAS

HEY

HOL

HOT

HUS

J

JAN

J A P

JAP

Les

J A V

IBR

IKA

I M P

IND

IND

I S L

ISM

I W A

IWA

JUI.

K A C

K

KAS

KOL

KUR

L

LAP

LAU

L L U

L O P

L Y B

M

MAD

MAG

MAH

MAL

MAL

M A L

MAN

MAQ.

MAR

MAR

MAU

MEL

MEN

MEX

MIN

MOD

M O G

MOG

MOL

MON

MON

MOR

MUN

NAT

N

N I L

NOR

N U M

O

O M A

O R U

O T T

PAL

P

PAR

PAU

PEN

PER

PER

PER

PER

PÉR

P H I

PIE

PIE

PIE

PIE

P I L

PIZ

POL

POS

P Y R

Q

QUO.

R

RHO

ROU

R U S.

RUS

SAL

S

S A R

S C A

S E L

SE N

S I A

SIA

SIA

SIB

SIB

Sierra,

S I G

S M O.

SOL

SOP

STA

SUI

SYR

TAI

T

THA

TID.

TIM

T I M

TON

T S C

TUN

TUR

TUR

TUR

TUR

U

VAL

VEL

Il

.V I L

VOL.

W S E

X

Y

Y U

Z A P.

Z

Z E N

ZIA

ZOR

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Tomes* XXIX & XXX *de l'Histoire Moderne des Chinois, Japonois*, &c. & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 12 Mai 1778.

DEGUIGNES, *Censeur Royal.*

De l'Imprimerie de L. F. DELATOUR.

